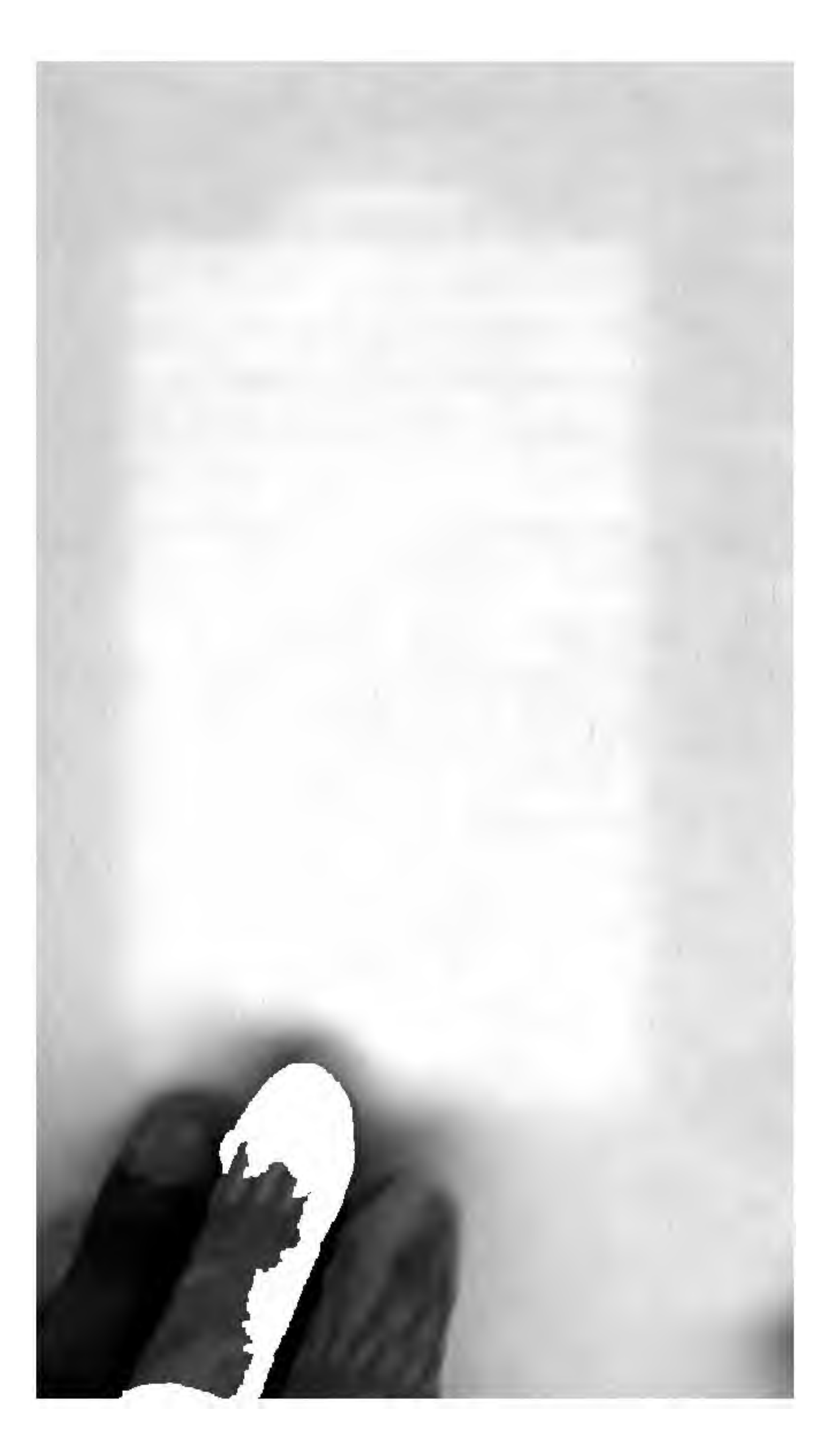






LA

GRANDE-BRETAGNE

EN

1833

PAR

M. LE BARON D'HAUSSEZ,

DERNIER MINISTRE DE LA MARINE SOUS LE ROI CHARLES X.

TOME PREMIER.

Deuxième Edition

Revue, corrigée et augmentée de plusieurs chapitres,
et ornée d'un portrait de l'auteur.

PARIS

A. PINARD, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
QUAI VOLTAIRE, 15.
F. ASTOIN, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 60.
E. RENDUEL, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 22.

1834.

2 Volumes

LA

GRANDE-BRETAGNE

EN

1833.

Se trouve aussi :

Chez DELAUNAY, au Palais-Royal.
DENTU, au Palais-Royal.
KILIAN, rue de Choiseul, 3.
BOHAIRE, boulevard des Italiens, 10.
LEVAVASSEUR, place Vendôme, 16.
ROUSSEAU, rue Richelieu, 107.

IMPRIMERIE ET FONDERIE EN CARACTÈRES DE A. PINARD,
Quai Voltaire, 15.



Le baron D. Haguenez

LA

GRANDE-BRETAGNE

EN

1833

PAR

M. LE BARON D'HAUSSEZ,

DERNIER MINISTRE DE LA MARINE SOUS LE ROI CHARLES X.

TOME PREMIER.

Deuxième Édition

Revue, corrigée et augmentée de plusieurs chapitres, et ornée d'un portrait de l'auteur.

PARIS

A. PINARD, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

QUAI VOLTAIRE, 15.

F. ASTOIN, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 60.

E. RENDUEL, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 22.

1834

PRÉFACE.

Amené en Angleterre par des circonstances étrangères à ma volonté, j'ai dû chercher à mettre à profit le temps que j'avais à y passer, en me livrant à l'étude de ses mœurs, de ses usages et de ses institutions. Grâce à la disposition

bienveillante des Anglais à l'égard des étrangers, grâce à la curiosité qui, dans ce pays plus que dans tout autre, s'attache à ce qui sort de la règle commune, en hommes comme en choses, et engage à rechercher ceux qui ont joué un rôle marquant, j'ai trouvé de l'intérêt qui s'est changé en affection.

Une continuelle alternative de fréquentation d'une société nombreuse et élevée, qui paraissait vouloir se livrer à mon observation, et d'isolement complet, mettait à ma disposition des matériaux précieux, et du temps et de la solitude pour les étudier et les classer. Je me suis livré à ce travail. J'ai profité de la position convenable où j'étais placé

pour former mon opinion sur un peuple à l'égard duquel, en France, il a toujours été de mode d'exagérer la louange et le blâme. Je crois avoir échappé à l'un et à l'autre de ces extrêmes. Les jugemens que j'ai portés paraîtront sans doute rigoureux ou bizarres à ceux qui, ne connaissant pas l'Angleterre, ou ne l'appréciant qu'à travers un engouement de convention, se mettent, pour en parler, dans un état d'extase d'où ils sont bien résolus de ne pas sortir. Ils sembleront trop favorables à d'autres qui, fidèles à un préjugé qui ne devrait plus exister, et aveugles et hostiles comme lui, se refusent à reconnaître ce qu'il y a de beau, de bon, d'honorable hors

de leur pays et des usages au milieu desquels ils ont été élevés. C'est le sort réservé à l'impartialité : je le subirai sans me plaindre. Si la critique trouve place dans mes observations, j'ose assurer qu'elle ne prendra jamais un caractère de dénigrement ou de personnalité. Je dirai avec complaisance ce qui m'aura paru digne d'éloge. Si je ne me tais pas sur le reste, mes expressions n'auront au moins rien qui démente les sentimens que j'ai voués à la nation anglaise, en échange de la généreuse et noble hospitalité qu'elle m'a accordée.

AVANT-PROPOS

DE CETTE

DEUXIÈME ÉDITION.

Un écrivain très spirituel, mais qui n'a jamais pu se familiariser avec la critique, m'a dit que chaque fois qu'il publiait un livre, il s'interdisait la lecture des journaux jusqu'à ce que ses amis lui eussent donné l'assurance qu'il n'y était

plus question de son ouvrage. J'ai suivi son exemple lorsque j'ai fait paraître mon livre intitulé : *La Grande-Bretagne ;* et pour être plus certain de ne pas rencontrer de journaux, je me suis mis à parcourir l'Italie. Mais les lettres de mes amis me faisaient subir le genre de supplice auquel j'avais voulu échapper. « Votre ouvrage, m'écrivait l'un, « est très mal accueilli à Londres ; gar- « dez-vous d'y reparaître jusqu'à ce « que l'effet en soit amorti.—Lady N... « est furieuse contre vous, me mandait « un autre ; tâchez de l'apaiser. — Vous « vous êtes fait une querelle avec la na- « tion anglaise tout entière, » me disait un troisième. Voilà qui devenait sé-

rieux. Ce qui ajoutait à mon embarras, c'est que ces charitables donneurs d'avis me signalaient l'effet sans me faire connaître la cause. Je ne pouvais deviner ce qui soulevait le mécontentement d'une société pour laquelle, à toutes les pages de mon livre, je proclamais la plus complète estime; de toute une nation dont je croyais avoir fait l'éloge très étendu qu'elle mérite. Je sentais tellement le besoin de me justifier, que j'aurais pris le parti courageux de lire ces journaux que, par prudence, j'avais évités. Mais le moyen? j'étais à Venise, à Rome, à Naples, à Palerme.

J'écrivis donc à un ami sur la franchise et l'excellent esprit duquel je pou-

plus question de son ouvrage—
son exemple lorsque j'ai fait
livre intitulé : *La Gran*
et pour être plus cer
rencontrer de journ
à parcourir l'Ita
mes amis me
de supplice [illegible] excrais q
per. « V[illegible] [illegible] certai
« est [illegible] parvenus à ma co
« de [illegible] il est des peuples comm
« [illegible] les uns et les autres so
[illegible] aux petits défauts, au
[illegible] qu'on leur trouve, qu'au
[illegible] qu'on leur refus
[illegible] un homme qu'il est un fripo
[illegible] plaira que si vou

vais compter, et je le priai de ne me rien taire des griefs que l'on faisait valoir contre moi. Voici sa réponse :

« Puisque vous me consultez sur l'ef-
« fet que votre ouvrage a produit, je re-
« garde comme un devoir de vous parler
« avec une entière sincérité ; et je l'aurais
« fait plus tôt, si, parmi les extraits que
« vous m'avez communiqués, certains
« chapitres étaient parvenus à ma con-
« naissance. Il en est des peuples comme
« des individus : les uns et les autres sont
« plus sensibles aux petits défauts, aux
« ridicules qu'on leur trouve, qu'aux
« qualités essentielles qu'on leur refuse.
« Dites d'un homme qu'il est un fripon,
« il vous le pardonnera plutôt que si vous

« vous moquiez de sa tournure. Il y a cent « à parier contre un que les Lacédémo- « niens auraient fait bon marché à un « étranger de la législation de Lycurgue, « mais qu'ils lui en auraient mortelle- « ment voulu s'il avait osé mal parler « de leur brouet noir. Les habitans de la « Grande-Bretagne font comme ceux de « la Laconie. Vous avez rendu toute jus- « tice aux institutions des Anglais ; vous « avez loué, presque sans réserve, leur « administration, leur marine, leur es- « prit public, leur amour de l'ordre, « leur respect pour les choses existantes, « la religion, la morale, les liens de fa- « mille ; mais vous ne voyez chez eux « ni musique, ni cuisine nationale ! voilà

« de ces choses que l'on ne saurait par-
« donner. Vous trouvez leurs femmes
« belles, sages, aimables, très instruites,
« épouses fidèles, excellentes mères ;
« mais vous avouez votre préférence
« pour les volailles du Maine sur celles
« de l'Essex. N'y a-t-il pas là de quoi
« soulever tout un peuple ? Aussi n'y a-
« t-il dans les trois royaumes qu'un cri
« contre vos noirceurs.

« Plaisanterie à part, je me crois obligé
« de vous dire que plusieurs de vos ob-
« servations, surtout, à mon avis, celles
« dont on pouvait le moins contester
« l'exactitude ; ont vivement blessé les
« Anglais. Je connaissais depuis long-
« temps la susceptibilité de leur amour-

« propre national ; mais j'avoue que « dans la circonstance présente cette sus- « ceptibilité dépasse toutes les bornes. « Il est vraiment étrange de voir des re- « vues aussi graves que l'*Edimbourg* et « le *Quarterly*, discuter méticuleuse- « ment en vingt pages chacune de vos « remarques les plus insignifiantes sur le « boire et le manger, et laisser presqu'en- « tièrement de côté la partie sérieuse de « votre livre. Pour vous consoler, je « vous dirai que la belle châtelaine de « S.... P...., dont le suffrage a tant de « valeur en matière de littérature et de « goût, ne partage pas le ressentiment « de ses compatriotes, et qu'au contraire « elle en rit de tout son cœur. Ainsi fais-

« je en mon particulier; et j'éprouve, je « l'avoue, quelque joie à voir messieurs « d'Albion, si prodigues d'injures en- « vers les autres nations, surtout envers « nous autres barbares du nord, se mon- « trer si sensibles à ce que, sans le moin- « dre fondement, il leur plaît d'envisa- « ger comme injurieux pour eux-mêmes. « Priez-les donc de relire avec attention « ce que MM. S....., B..., lady M..., et « tant d'autres de leurs compatriotes, ont « écrit ou écrivent encore sur la France; « ce que lord Byron lui-même a dit et « écrit sur l'Angleterre. »

Je n'aurais jamais pu penser que quelques futiles critiques, quelques plaisanteries sans amertume et sans personnalités,

pussent mettre en émoi tout le beau monde de la Grande-Bretagne. Une justification ne l'apaiserait pas, il lui faut un aveu de mes torts. Qu'à cela ne tienne! Comme un personnage célèbre de l'une de nos meilleures comédies, je pense que, dans certaines occasions, le plus sage est de céder. J'accepte donc les reproches que l'on me fait; je les tiens pour fondés, malgré les très bonnes raisons que je pourrais alléguer pour prouver qu'ils ne le sont pas; je ne défends que mes intentions; mais sur cela je ne puis faire aucune concession. J'ai cru que signaler des dissidences entre les formes de la société anglaise et celles des autres pays, n'avait rien d'offensant pour la

première ; j'ai cru ne pas être coupable en accordant plus d'admiration aux compositions que j'avais vues dans les galeries du *Louvre*, du palais *Pitti* et du *Vatican*, qu'à celles qui figurent aux *exhibitions* de *Sommerset-House*. J'ai pensé que dans un pays où l'on proclame la liberté la plus illimitée des opinions, je pouvais avouer quelque préférence pour les artistes français sur les artistes anglais. J'ai pensé, enfin, qu'en rapprochant la forme que j'ai donnée à ce que l'on appelle mes critiques, de celle employée par les Anglais qui ont écrit sur la société de France, on ne pourrait me refuser l'avantage sous le rapport de la modération. Je me suis

trompé. Après l'éloge sans restriction que j'ai fait de la sagesse de l'esprit anglais, j'aurais mauvaise grace à le récuser pour juge; il ne me reste d'autre moyen de faire révoquer l'arrêt qui lui a été surpris contre mon livre, que de porter de nouveau ma cause devant le tribunal qui, à mon avis, l'a jugée sans l'avoir bien approfondie.

En attendant, je proteste contre l'intention que quelques personnes m'ont supposée d'avoir voulu faire de mon livre un moyen de critique contre l'Angleterre, et de dénigrement à l'égard de la société ou des individus. Je proclame (parce que ce qui eût été un plaisir dans toute autre circonstance est un devoir

dans celle-ci) que les seuls sentimens que j'ai emportés de ce pays, sont de l'estime pour la nation, une profonde gratitude pour les familles honorables que j'ai eu le bonheur d'y connaître, et dont les procédés obligeans resteront toujours gravés dans mon souvenir.

PHILOSOPHIE DE L'EXIL.

PHILOSOPHIE DE L'EXIL.

Voilà deux ans et plus, que, pour échapper à une condamnation politique, j'habite l'Angleterre ! Qu'y ai-je vu ? qu'y ai-je fait ? comment y ai-je dépensé mon temps, mon argent, que me reste-t-il en place ?

Telles sont les questions que je me suis faites le jour du second anniversaire de mon arrivée dans un pays où j'avais apporté

de grandes inquiétudes, de pénibles souvenirs, un avenir incertain, et des préventions qui me préparaient mal à m'y plaire. Un orage dans lequel, pilote malheureux, malhabile si l'on veut, j'avais vu périr le vaisseau confié en partie à mes soins, m'avait jeté sur ses côtes. Je leur avais demandé un asile que, par choix, je serais allé chercher ailleurs. La sagesse me conseillait de m'arranger de bonne grâce de ce qui pour moi était une impérieuse nécessité, et de repousser comme d'inutiles, de décourageantes pensées, la comparaison de mon existence passée et de mon sort présent, de mon pays natal et de la terre d'exil, de ce que j'avais été et de ce que j'allais être; en un mot, de faire dans l'adversité ce que j'avais fait dans des circonstances meilleures : d'obtenir de ma situation tout ce qu'elle pourrait rendre en honneur, en considération et en agrément. Des regrets, de l'hésitation à entrer dans la position à laquelle j'étais condamné; de l'humeur contre ses inconvéniens, de la résistance contre ses exigences, voilà tout ce qui serait résulté pour moi d'une résolution contraire. Il

était plus rationnel de faire abstraction de ce qui pouvait m'affecter péniblement, d'arranger ma situation à mes ressources, de la caresser pour en obtenir plus de complaisance, d'occuper mon esprit de manière à y laisser moins de place aux soucis, de marcher les yeux fermés vers un avenir que ma volonté ne pouvait modifier, pour ne pas voir tout ce qu'il avait de menaçant, ou de ne les ouvrir que pour regarder à une faible distance; de compter un peu sur du calcul, un peu plus sur ce que j'avais de réputation, davantage sur la facilité de mon caractère à se plier aux hommes et aux circonstances, et beaucoup sur le hasard que produirait la combinaison de tout cela; enfin d'imposer silence à mon imagination, si elle s'avisait de m'assaillir de regrets ou de désirs importuns, en comparant mon sort avec ce qu'il aurait pu être; Londres avec Ham, la liberté sur une terre étrangère, avec une prison dans ma patrie.

Ce plan, si c'en était un, m'a réussi. S'il ne m'a pas procuré du bonheur, il m'a rendu le temps supportable. Il me semble même

qu'une fois les chagrins des premiers momens émoussés (ils étaient bien vifs!...), ma vie n'a été ni plus malheureuse, ni plus désœuvrée, ni plus ennuyée qu'autrefois. Il me semble même que j'aurais à m'applaudir de cette épreuve, si elle ne devait pas se prolonger. La proscription s'est trouvée être un titre à la considération et à l'intérêt : j'ai cherché à donner à l'exil le caractère d'un voyage. J'habite un monde nouveau pour moi. J'y trouve d'autres mœurs, d'autres distractions. Mais c'est de la vie, c'est la considération, qu'un homme honorable sauve du naufrage d'une grande position ; par-dessus tout, c'est de la liberté, c'est de l'air ! Dois-je me plaindre en songeant que j'aurais pu, que, suivant toutes les probabilités, j'aurais dû être privé de l'une, et n'avoir de l'autre que ce qu'en auraient laissé passer les grilles d'une fenêtre de château fort ? J'ai trouvé, je ne sais comment, de la bienveillance qui, bien ménagée, s'est changée en affection, des connaissances qui sont devenues des amis.

Ce vernis de condamnation que je porte

avec moi ne m'a pas été inutile. La curiosité qui, en Angleterre, s'attache à tout ce qui sort de la règle commune, aux hommes ainsi qu'aux choses; la vanité qui y porte à rechercher ceux qui ont joué un rôle marquant, se sont emparées de tous les vides que, dans le commencement surtout, laissaient les divers élémens dont se composait mon existence. Elles les ont liés entre eux de manière à me donner une situation élevée dans la société, et à refaire de moi, en dépit et peut-être à cause des événemens qui m'ont renversé, un personnage que l'on est convié de rechercher, d'interroger, de consulter, à qui la première place est partout réservée, et dont, malgré ses habitudes, on a fait une espèce d'autorité politique.

Une alternative continuelle de fréquentation d'une société nombreuse et distinguée et qui paraissait vouloir se livrer à mon observation, et d'un isolement complet, mettait à ma disposition des matériaux précieux, des temps et de la solitude pour les étudier et les classer. J'étais dans une situation nouvelle, stimulé par je ne sais quoi d'inaccoutu-

mé qui s'étendait à mon économie morale et physique.

Tout cela agissait avec force sur mes sens, réveillait mes esprits, leur imprimait une direction et un élan qu'ils n'avaient jamais eus. Mes sensations partaient d'un coin de mon imagination où il me semblait que je n'avais pas encore fouillé. Il en sortait des pensées, des idées que je ne connaissais pas. Je défrichais une terre à laquelle je n'avais encore rien demandé, et qui, sans qu'il m'en coutât de fatigue, me rendait bien au delà de mes espérances. Jusque-là, placé dans des situations élevées, je ne les avais considérées que comme des moyens de voir plus loin, d'embrasser de plus vastes perspectives.

J'étais alors aux premières loges du grand spectacle du monde. Je voyais plus à l'aise; peut-être n'observais-je pas si bien. Descendu au parterre, confondu dans la foule, coudoyé, pressé à mon tour, regardant d'en bas la scène sur laquelle naguère je plongeais d'en haut, les objets m'apparaissaient sous un autre aspect, sans que le drame perdît de son intérêt.

J'avais du temps, je m'étais fait de l'indépendance, je les ai employés à me rendre compte de ce que j'avais vu et fait dans le cours de ma carrière administrative, et pendant la courte mais orageuse durée de mon ministère; de ce que la politique, les événemens, le hasard, préparaient pour ou contre la cause à laquelle mon sort était lié; de ce qui frappait mes yeux et mon esprit dans la terre d'exil.

Trop vrais pour ne pas devenir offensans, composés pour retracer, mais à moi seul, des souvenirs qui me sont précieux, l'époque où ces Mémoires paraîtront ne saurait être déterminée. Probablement même il ne m'est pas donné de juger de l'effet qu'ils produiront. Il est des faits qu'en me mettant à portée de les bien connaître, ma position me défend de révéler. Les anecdotes qui pourraient jeter du piquant sur le fond, attaqueraient des hommes à qui je dois des égards, ou à qui j'ai voué de la reconnaissance ou de l'affection. En retranchant ces anecdotes, je ne serais plus que le froid et pâle narrateur d'événemens que je ne racon-

terais que comme tant d'autres ont fait, sans fouiller au fond pour en exhumer les causes, pour en signaler les résultats. Je me vois donc forcé à garder ces Mémoires dans mon portefeuille, ou à ne les en tirer que pour les communiquer à quelques amis, et faire acte de possession.

Franchement je regrette qu'il en soit ainsi, parce qu'il me semble voir dans le sujet et dans les couleurs que je lui ai données, quelque chose de ce qui classe un écrivain.

En faisant usage de la facilité de caractère que comportait le sentiment de ma dignité personnelle, en oubliant du passé tout ce qui n'aurait produit que des regrets inutiles, en appelant surtout à mon aide ces affections de famille, ces rapports d'une amitié éprouvée par le malheur, ces attachemens du sol natal, si puissans contre l'infortune, si consolans dans l'adversité, je me suis créé une existence supportable dans mon for intérieur, honorable, brillante même à l'extérieur.

Quand les chagrins de l'exil sont trop vifs, quand l'éloignement de tout ce qui m'est

cher se fait trop péniblement sentir, j'ai recours à mon imagination; je lui donne carrière en la dirigeant vers la patrie, dont l'accès ne peut, comme à moi, lui être interdit. Elle y cherche, elle y rencontre les objets de mes affections, et elle en revient chargée d'une moisson de douces pensées, de précieux souvenirs, que j'examine à loisir, que *j'épluche*, pour ainsi dire, un à un, détail par détail; que je presse pour en exprimer toutes les jouissances, toutes les consolations qu'ils renferment.

Ces surprises faites à la tristesse, ces courtes ébauches d'illusions, m'aident, en quelque sorte, à *changer d'épaule le malheur*, et en rendent le fardeau moins pesant.

J'avais assez à faire de mes propres peines. J'ai, autant que je l'ai pu, éloigné celles qui ne m'étaient pas absolument personnelles. Bien des chagrins sont de pure convention; on en diminuerait de beaucoup la somme, si, comme le deuil, on les renfermait dans un cercle déterminé d'affections. Que l'on s'afflige pour le compte de personnes que l'on aime, on le conçoit; mais que l'on

pousse la pitié jusqu'à la douleur pour des maux qui ne nous atteindront jamais et que nous ne pouvons soulager, pour des gens que l'on n'a jamais vus et qui n'en sauront aucun gré; c'est un luxe de peine que l'on ne doit se permettre que lorsque, dans ce genre, on n'a rien à faire pour soi, et que l'on est importuné par un excès de bonheur et de joie: circonstance bien rare dans la vie et de bien courte durée! Une ame noble prend une part réelle aux chagrins des personnes qui lui sont chères; un esprit faible a de l'affection en réserve pour toutes les douleurs qui lui sont révélées. La symphatie de l'une peut être utile; celle de l'autre ne sert de rien.

Il y a, et je l'ai éprouvé, peu de malheurs au fond desquels, en cherchant bien, on ne trouve des consolations. Le difficile, c'est d'en faire l'application, souvent même de se l'avouer, parce qu'elles blessent quelquefois des sentimens honorables et qu'elles sont basées sur des considérations qui ne semblent pas l'être. Elles finissent cependant par produire leur effet, et n'être qu'une question de

temps. Il suffit de laisser à celui-ci le soin de les concilier avec les bienséances. Car, grâce à lui, ce qui serait mal aujourd'hui, sera bien dans un mois, dans quelques jours. Serait-on si coupable si on l'aidait, si on pressait l'action du remède, en respectant toutefois les convenances sociales, que l'on ne contrarie jamais sans un grand préjudice ?

Tout en me défendant du chagrin, je ne repoussais pas cependant certaines impressions mélancoliques qui résultaient de ma position, et auxquelles il m'eût été impossible de me soustraire.

On ne se doute pas de ce qu'est le chagrin de *la patrie absente*, lorsqu'on ne l'a pas éprouvé avec le terrible accessoire de l'exil, qui vous ôte l'espoir de la revoir jamais, et le bonheur d'avoir un point où vous puissiez asseoir vos projets. Les souvenirs que, dans d'autres circonstances, vous eussiez évoqués comme des moyens de consolation ou de patience ; vous importunent, vous obsèdent, parce qu'ils ne sont plus que des regrets.

Ces amis dont ils vous rappellent l'affection, vous sont-ils restés fidèles ? Ceux qui

vous gardent leur attachement ne sont-ils pas malheureux comme vous, à cause de vous? Les reverrez-vous jamais? Cette mère adorée dont vous deviez rendre la vieillesse moins accablante, elle expirera sans que sa main, qu'agitera cet instinct de tendresse qui survit à toutes les autres sensations, rencontre votre front pour y déposer sa bénédiction dernière. Votre femme à jamais séparée de vous, la voilà condamnée à une position incertaine, à une existence équivoque, à une vie triste et sans avenir. Elevés loin de vous, vos enfans verront bientôt vos traits s'échapper de leur mémoire, comme votre affection de leur cœur: ils ne vous connaîtront que par le nom que vous leur aurez légué, et qui leur sera reproché comme un tort, opposé comme un obstacle. Qui sait si, las de votre proscription qui s'étendra jusqu'à eux, ils ne verront pas avec indifférence, si même ils ne désireront pas l'événement qui les fera rentrer dans la condition ordinaire de la société?

Il n'est pas jusqu'aux êtres inanimés sur lesquels vous osiez laisser reposer votre pen-

sée. La fleur qui émaillait les prairies de votre pays se présente-t-elle sous vos pas? sa vue, son parfum, rappellent des temps heureux qui ne reviendront plus; des souvenirs d'affection que peut-être vous conservez seul; les jeux de votre enfance, et jusqu'aux amis qui les partageaient, et que vous êtes CONDAMNÉ à ne jamais revoir.

Les biens que vous possédiez, et auxquels vous étiez redevable des jouissances qui s'attachent à la fortune, il faut y renoncer. L'habitation que vous vous étiez plu à embellir, les arbres que vous aviez plantés, les bois qui vous prêtaient leur ombrage, vous ne les reverrez jamais! Jamais vous ne parcourrez les allées que vous aviez tracées! Vos yeux ne s'arrêteront plus sur ces sites que vous ne vous lassiez pas de contempler. Votre imagination se fatiguera à en retracer les contours, à s'arrêter, pour les retrouver imparfaits, à tous les objets que le hasard lui présentera.

La démarche d'un inconnu vous rappellera un ami. Vous essuierez les larmes qui rempliront vos yeux, pour mieux contem-

pler une femme âgée dont le regard fixe et affligé vous persuadera qu'elle, aussi, attend un fils qui ne doit pas lui être rendu. L'empressement d'un enfant à courir au devant de son père, vous fera souvenir que votre fils se précipitait ainsi dans vos bras.

Pour réunir dans votre mémoire des traits chéris, vous aimerez à vous placer au milieu d'une troupe d'enfans de l'âge des vôtres; vous emprunterez à l'un ses yeux bleus, à l'autre sa chevelure blonde; ses joues fraîches et colorées à un troisième; d'autres vous fourniront leur sourire, leur air, leur taille, le son de leur voix. Mais au moment où l'illusion sera près d'être complète, votre imagination épuisée laissera s'éparpiller ces traits qu'elle avait tenté de rassembler, et vous vous trouverez entouré d'êtres bruyans, sans intérêt pour vous depuis que vous aurez cessé de demander à leurs physionomies des rapports avec celle que vous vous efforciez de vous retracer.

En séparant des objets qui sont les plus chers, l'exil porte dans l'ame un chagrin qui ne trouve de remède que dans l'espérance,

si la séparation doit avoir un terme; dans l'oubli, si elle doit être éternelle.

Dans la première hypothèse, les regrets sont moins vifs, mais de plus longue durée, parce que la pensée ne cesse de s'arrêter sur des sujets qui nourrissent la douleur.

Dans la seconde, elle fait effort pour se détourner de ce qui l'affligerait inutilement; elle fait la part au passé, pour ne pas en embarrasser l'avenir. Bientôt elle se porte vers d'autres objets; d'autres soins, d'autres combinaisons la préoccupent. En s'interposant entre elle et des affections dont il faut bien qu'elle apprenne à se passer, le temps en efface insensiblement le souvenir.

Las des tentatives qu'il emploie pour conserver quelques traces des traits des parens, des amis, des êtres qui lui étaient chers, le cœur laisse à l'esprit le soin d'en garder la fugitive impression.

La mémoire à son tour se dégarnit des noms. Si, de loin en loin, elle parvient à les ressaisir, c'est sans regret comme sans intérêt. On a cessé d'aimer: que servirait de se ressouvenir?

Bientôt il ne reste plus de la patrie que l'on ne doit plus revoir, que l'affection pour les lieux où l'on est né. Cette affection subsiste alors même que l'indifférence les a démeublés des êtres qui seuls semblaient devoir les faire chérir.

Ces réflexions obsèdent sans cesse la pensée d'un exilé. Tourmens de sa vie, elles enlèvent leur charme aux rares jouissances qu'il lui serait donné de goûter. Elles se mêlent à ses méditations, au point de le détourner de s'y livrer. Elles l'obligent à fuir pour les laisser loin derrière lui, à s'agiter pour les empêcher d'approcher, à s'entourer de bruit pour écarter de ses oreilles tout ce qu'elles auraient de désolant à faire entendre.

Et que gagnerait-il à s'abandonner à la douleur? Rien. Elle amortirait le courage qui lui est nécessaire, sans lui donner un seul conseil utile. Elle paralyserait son énergie, et le livrerait plus faible encore à des attaques contre lesquelles il n'a pas assez de toute la force que la nature lui a départie. Il doit, au contraire, s'armer de résignation pour supporter le mal qu'il ne peut prévenir, de résolution pour

combattre celui qu'il peut écarter ; accoutumer son esprit à se créer un avenir, et à l'enrichir de tout ce qui pourra en faire un moyen de compensation pour le passé, de consolation pour le présent, et chercher une diversion dans une sorte d'entraînement vers les goûts qui lui sont les plus habituels, et qu'il est le plus en position de satisfaire.

L'habitude vient aider la philosophie dans les efforts qu'elle tente pour alléger le poids du malheur.

Il existe entre les sensations et la position de ceux qui souffrent, des rapports auxquels on doit attribuer cette égale répartition de biens et de maux qui se fait remarquer entre les classes diverses de la société. La joie, la peine, sont, quoique avec des causes bien disparates et des points de départ fort distans, portées au même degré chez les individus appartenant à des situations sociales différentes. L'ouvrier qui rapporte dans sa famille le sâlaire de sa semaine, est aussi content que l'ambassadeur qui vient d'acquitter le mandat de son traitement mensuel. L'un songe aux joies bruyantes du ca-

baret; l'autre au plaisir de satisfaire quelque dispendieuse fantaisie. Un rustre trouve autant de délices dans la rencontre d'une paysanne, qu'un homme du grand monde dans la société d'une duchesse. Le banquier, à qui une faillite ne laisse qu'une fortune de deux ou trois millions, se croit et est en effet aussi malheureux que le fermier qui a perdu sa vache. Il y a autant de douleur dans l'ame du pauvre que l'on chasse du galetas dont il ne peut payer le loyer, que dans celle d'un monarque forcé de s'éloigner de ses états en révolte. Au terme de leur carrière, le roi et le mendiant, s'ils ont tenu un compte exact de leurs chagrins et de leurs jouissances, et s'ils en font la comparaison, reconnaîtront que chaque jour leur en a apporté une somme proportionnelle, et que pour l'un ni pour l'autre la vie n'a été ni plus lourde ni plus légère; chacun d'eux aura joui, aura souffert à sa manière: c'est la seule différence qui les frappera.

J'ai pu me rendre compte de la justesse de ces réflexions, en comparant mon existence passée avec mon existence présente, mes pei-

nes et mes plaisirs d'autrefois avec les plaisirs et les peines d'à présent, la patrie avec l'étranger. Les jours, les mois, les années s'écoulent dans une situation, comme ils le faisaient dans l'autre. A part mes affections, la préférence que j'accorderais à l'ancienne manière de souffrir et de jouir sur la nouvelle, ne provient, j'en suis certain, que d'un reste d'habitudes.

Décidé à ne rien négliger de ce qui pouvait tendre à alléger le poids de ma position, j'ai demandé au malheur lui-même de l'aide contre le malheur. J'ai trouvé qu'une grande douleur, qui domine, résume et absorbe tous les petits chagrins d'une position pénible, est plus facile à supporter que les contrariétés de détail dont, en quelque sorte, elle usurpe la place. Je me figure que toute ma philosophie aurait eu peine à surmonter le chagrin de perdre une haute position, l'influence et la considération qui y seraient attachées, à combattre même les habitudes qui en seraient résultées, si une circonstance ordinaire m'avait fait brusquement descendre du poste éminent que j'occupais, sur le terrain d'où

j'étais parti pour y parvenir. Une grande catastrophe a accompagné cet événement. Elle a remplacé par des dangers les désagrémens que j'aurais pu redouter. Souvenirs importuns du passé, velléités de les comparer avec le présent, au risque de n'y trouver que des sujets de douleur, regrets d'avantages qui ne devaient plus revenir, tout a disparu devant la perspective des périls qui me menaçaient, et la sensation du bonheur que j'ai éprouvé en y échappant.

Je ne songe plus que j'ai été ministre et puissant.

J'ai évité les horreurs d'une position qui pouvait être affreuse : cette pensée ne laisse plus de place aux regrets, c'est tout au plus s'il en reste pour un peu d'espérance.

Le malheur trouve d'ailleurs des ressources et des consolations dans la dignité et la résignation dont il s'accompagne.

Le temps, lorsqu'on a la sagesse de le laisser agir sans contrarier son action, parvient à en faire une position supportable. Il use les souvenirs, en commençant par leurs aspérités, en retranche ce qu'ils avaient de trop im-

portun, façonne des jouissances en proportion avec les facultés qui restent pour les goûter, et il les jette, pour engager à la parcourir, sur la route qui conduit au terme de tous les maux.

Je fais entrer au nombre de mes biens les maux dont je ne souffre pas : l'envie est de ce nombre. J'ai toujours pensé que la vie était trop courte pour que l'on en perdît une portion à s'affliger du bien-être des autres. A le bien prendre, cette manière de voir est un calcul d'intérêt personnel ; car l'envie est un sentiment pénible, une sensation douloureuse, un chagrin qui ne rapporte rien, et auquel il faut trouver des consolations, dont on n'a que trop d'occasions de faire un meilleur emploi.

Je me complais dans des habitudes et des goûts que je ne pourrais modifier ou rectifier qu'au prix d'efforts pénibles. Je ne vois pas qu'il y ait grande nécessité à le faire. Que je m'en fusse défendu dans la jeunesse, à une époque où l'avenir avait de l'étendue, et où ses erreurs pouvaient avoir des conséquences de longue durée, c'eût été convenable!

Maintenant que l'avenir s'est fort raccourci, qu'à quelques jours près je puis en calculer la fin la plus éloignée, consacrer ce qui m'en reste à une lutte contre des habitudes avec lesquelles j'ai vieilli, ce serait une folie! Je les garde comme des affections.

Puis vient un âge où, blasé sur tout, ce que l'on apprécie le plus dans un plaisir, c'est d'en voir la fin, et où le résumé d'une journée amusante, c'est le sommeil. J'en suis là. Une jouissance semblable doit m'être réservée, lorsque, m'éloignant du tourbillon du monde et de ce reste d'affaires que je pourrais appeler la *liquidation de ma position passée*, je me livrerai à un repos absolu. Qui sait s'il n'en sera pas de même lorsque mes yeux se fermeront pour ne plus s'ouvrir?

Lorsque j'ai épuisé ces genres de réflexions et de consolations, j'invoque des souvenirs d'amour-propre. Je fouille dans ma vie passée pour y trouver du bien fait à mon pays, des services rendus à des amis, des circonstances honorables pour moi. Ces tentatives ne sont pas vaines. Je me *glorifie* sans scrupule, bien certain que, si je ne m'en occupais

pas, personne n'en prendrait le soin; car il y a folie à calculer la reconnaissance des populations sur le bien qu'on leur a fait, et leur estime sur les grandes choses que l'on a exécutées. Qu'à travers mille difficultés, qu'à force de persévérance, de volonté et de travail, on crée à l'agriculture, au commerce, à l'industrie, des moyens de se développer; que l'on établisse sur des bases solides la prospérité d'un pays, on attirera sur soi des haines, sur ses projets des oppositions, sur ses intentions même des dénigremens qui subsisteront tant que l'on sera au pouvoir. Lorsque l'on en sera éloigné, l'opinion se rectifiera. Elle signalera du bien dans ce qui aura été fait, de l'injustice dans les jugemens qui auront été portés.

Plus tard, bien long-temps après, on élèvera peut-être une statue au bienfaiteur de la contrée, non parce qu'il aura fait du bien, mais parce qu'en drapant un manteau sur le costume qu'il portait, on pourra en faire le sujet d'un monument que réclame la place publique d'une ville, et que conseille l'amour-propre de quelque administrateur qui aspire

à l'honneur de l'avoir élevé, et d'en obtenir un semblable à son tour.

Cette gloire posthume, ce souvenir d'occasion de talens long-temps méconnus quoique utilement employés, cette tardive réparation d'une injustice obstinée, ne servent de rien à celui qui en est l'objet: il est mort. Son tombeau même, si on l'ouvrait, ne pourrait rien offrir de ses restes. Ses enfans ne trouveront pas dans les honneurs rendus à sa mémoire une recommandation qui leur soit profitable, encore moins une compensation pour l'oubli qu'il avait fait de ses intérêts personnels et de l'avenir de sa famille.

Mais s'il eût bâti une salle de spectacle, s'il eût aligné quelques arbres pour en faire un cours, auquel on n'aurait pas manqué de donner son nom, il se fût immortalisé; on lui tiendrait plus grand compte de cinquante pas de promenade que de cinquante lieues de grande route.

La morale que je tire de ces réflexions, c'est que les petites choses servent d'étiquette aux grandes; c'est que, si l'on crée celles-ci pour se recommander à la postérité,

il ne faut pas négliger les autres pour être bienvenu auprès de la génération présente.

Mes observations sont puisées dans ma propre expérience.

Dans le cours d'une administration prolongée, j'ai la conscience d'avoir fait quelque bien. Qui le remarque? qui en parle? Personne quand je suis absent; quelques gens polis lorsqu'ils me rencontrent.

J'ai embelli un quartier de Nîmes; le peuple lui a donné mon nom; c'est à qui m'en fera compliment.

Cette rognure administrative, à laquelle je n'attachais aucune importance, que je ne considérais que comme une diversion à des travaux d'un ordre plus relevé, a contribué davantage à ma réputation que les résultats obtenus dans des entreprises d'une utilité réelle, plus même que la part que j'ai eue dans le succès de l'expédition d'Alger.

Après cela, fouillez dans votre tête pour y trouver d'honorables pensées! Usez votre santé pour les réaliser! Sacrifiez-vous à l'intérêt général, pour voir préférer le plus insignifiant de vos travaux à vos plus nobles

conceptions, et souvent un fat ou un sot à vous qui n'êtes ni l'un ni l'autre ! Puis vienne une occasion de délires populaires, offrez vos services en expiation du tort de n'avoir pas eu assez de force pour faire triompher la raison, et vous verrez si l'on rabattra rien de la rigueur de la sentence : vous serez banni, emprisonné ; trop heureux si l'on vous fait grâce de la vie !...

Ma conscience ne s'oublie pas dans le soin d'adoucir des peines dont la première origine se trouve dans les conseils qu'elle m'a donnés. C'est elle qui m'a porté à m'engager dans une voie dont la raison m'indiquait les difficultés et les périls. C'est elle qui m'a encouragé à y persévérer dans les occasions où, sans déshonneur, je pouvais me soustraire à un danger que je voyais imminent, irrémédiable.

Lorsque je réfléchissais que pour prix de la perte de ma liberté, de ma vie peut-être, il ne reviendrait de compensation ni à moi si je survivais, ni à ma mémoire si je succombais ; que, dans l'hypothèse même d'un triomphe, la gloire m'en serait contestée,

les hasards que j'aurais courus, comptés pour rien; que le prince que j'aurais servi, que les masses intéressées au succès, ne paieraient mes services qu'avec de l'ingratitude; que l'envie, qui ne manquerait pas de s'en mêler, viendrait attaquer jusqu'à mes intentions : c'était encore ma conscience qui m'élevait au dessus de ces considérations, toutes fondées qu'elle les reconnût.

Maintenant, elle me dit qu'il est des principes dont un homme d'honneur ne peut jamais s'écarter, sans qu'il en résulte du préjudice pour sa réputation, un préjudice plus grand encore pour la société; que les principes qui se rattachent à la stabilité des gouvernemens sont de ce nombre, et doivent être placés en première ligne; que du respect que l'on a pour eux dépend le bien-être des peuples; que ces principes se reportant tous vers la royauté qui est la personnification des nations, on doit aux rois le tribut d'un dévouement dégagé des considérations qui tendraient à en restreindre les limites et l'action; qu'en acceptant la confiance d'un monarque, on est lié envers la nation dont il

est le représentant et l'organe, comme on l'est envers lui; que manquer à la fidélité qu'on lui a jurée, c'est un crime envers la société; qu'hésiter sur l'exécution des ordres qu'il donne, c'est compromettre la sûreté de l'État; que dans le calcul des chances de rencontrer l'intérêt général dans la volonté d'un souverain, ou dans celle contraire des factions, il y a plus de probabilités en faveur de la première, parce qu'elle est plus raisonnée et plus calme, qu'elle se base sur des antécédens et des faits, et qu'elle tend à conserver, tandis que, passionnée pour des théories, emportée et irréfléchie, la volonté populaire tend à détruire; qu'ainsi l'intérêt public impose comme un devoir la fidélité aux rois, et que par fidélité on doit entendre tous les actes qui peuvent la rendre complète et efficace; que, dans certaines occasions, l'application de ces principes peut manquer son effet, mais qu'elle ne doit pas moins toujours être tentée.

Puis, se rapportant à ce qui m'est personnel, elle ajoute que j'ai bien agi en sacrifiant la situation que j'avais, et dans laquelle je

me plaisais, non à une perspective d'ambition (bien fou eût été qui s'y fût laissé surprendre en 1829), mais à des considérations de devoirs envers un roi que l'on n'osait plus servir; mais à la vue du danger qui le menaçait, et de la honte qu'il y aurait à s'y soustraire, lorsque l'on était appelé à en prendre sa part; que j'ai dû employer à défendre le poste qui m'était confié, toutes les ressources que me suggéraient l'honneur, la raison, la situation désespérée des choses, toute l'énergie que m'offrait mon caractère; que les moyens que j'ai conseillés me semblaient, comme ils me semblent encore, les seuls utiles, les seuls possibles, et qu'ils étaient écrits dans l'article 14 de la loi fondamentale; que, s'ils ont manqué leur effet, c'est faute d'avoir été aussi complets que j'avais demandé qu'ils fussent; qu'à l'aspect de la chance inévitable de perte qui se présentait au moment de la tentative, telle qu'elle avait été préparée, j'avais dû me conduire comme je l'ai fait, en ne séparant pas ma cause de celle du monarque et de la monarchie que rien ne pouvait plus sauver,



et de mes collègues qui s'associaient généreusement à leur sort; que j'avais satisfait à ce que réclamait l'amour-propre, en signalant les fautes, et à ce que commandait l'honneur, en prenant sciemment ma part de leurs conséquences; que je dois accepter, en dédommagement du malheur, l'honneur d'avoir fait mon devoir et celui d'avoir donné un exemple de fidélité mal jugée par la génération actuelle, dont l'opinion est dirigée par l'événement; mais qui peut-être sera apprécié un jour, et trouvera des imitateurs plus favorisés que je ne l'ai été par les circonstances.

Je recueille ces consolations que me fournit une conscience à laquelle seule j'avais demandé une direction sur la conduite que j'avais à tenir : elles ôtent à mes chagrins leur côté moral, et elles rendent ainsi plus léger ce qui m'en reste à supporter.

Je serais ingrat si je ne mentionnais pas une des principales compensations du malheur qui pèse sur moi.

Quelque chose me reste de mes grandeurs passées : ce sont des amis qui ne m'en veu-

lent pas d'avoir été heureux et puissant, et qui se souviennent de la part que je leur ai faite dans ma bonne fortune. Pas un habitant des pays que j'ai administrés, à quelque position, à quelque opinion qu'il appartienne, ne vient près des lieux qui me donnent un asile, sans me consacrer sa première visite. Tous me parlent du bien que j'ai fait ou tenté de faire; tous me montrent de l'affection ou de la reconnaissance. Et moi qui, dans la prospérité, me tenais soigneusement en garde contre la flatterie, je laisse avec complaisance arriver celle qui vient me courtiser dans l'adversité. Comme elle est sans intérêt de la part de ceux qui me l'offrent, je la prends pour de la vérité. Quand on est proscrit, est-on si coupable de chercher de l'allégement à ses peines dans l'idée même exagérée de l'estime ou de l'affection qu'on inspire?

Mais comme leurs paroles me font du bien! comme elles glissent doucement dans mon oreille! comme elles arrivent vite à mon cœur, lorsqu'à toutes ces flatteries ajoutant quelque chose de plus touchant en-

core, mes amis me parlent du retour dans la patrie ! Que je leur sais gré de l'espoir qu'ils me donnent, et des vœux qu'ils font pour sa réalisation !

Lorsque les consolations rationnelles sont en défaut, j'en demande une qui n'est pas sans efficacité, à la doctrine, ou, si l'on veut, à la superstition des compensations, que j'ai à un assez haut degré. Je crois à une sorte de pondération entre le bien et le mal. Je ne jouis jamais du bien qui m'arrive, sans tempérer ma joie par le pressentiment de quelque chose de fâcheux. Mais, en revanche, je n'éprouve jamais de malheur ou de contrariété, sans que, sous une forme vague, indéterminée, l'espérance n'en adoucisse l'impression. Or, comme, en dépit de mes calculs, la somme du mal l'emporte sur celle du bien, je gagne plus que je ne perds à cette manière de mêler l'avenir avec le présent.

Telles sont les sources où je trempe mon ame, pour la raidir contre le malheur qui a pesé sur moi pendant les deux longues années qui viennent de s'écouler. Cette époque,

que je pourrais appeler de *récollection*, est une de celles où j'ai été le plus à moi, où j'ai le plus vécu, où j'ai le mieux senti et employé mon existence. Jusque-là mes facultés ne s'étaient exercées avec énergie que sur des objets spéciaux : maintenant elles embrassent à la fois et le passé et le présent, et ce qu'elles peuvent atteindre de l'avenir. J'applique à un malheur réel une philosophie que j'avais ménagée avec soin, par le pressentiment qu'elle me deviendrait utile, mais que je n'avais eu occasion d'opposer qu'aux contrariétés d'une position heureuse. Je l'exerce en ce moment sur une adversité réelle. Je la prépare pour des situations plus graves encore, dont, sans que je puisse en expliquer la cause, la pensée vient se placer entre moi et les espérances d'un sort meilleur, et les recule dans un lointain indéfini, comme ces couleurs sombres que la perspective jette sur les premiers plans d'un tableau pour en faire fuir le fond, et donner plus de vague aux objets dont l'œil ne saurait saisir les détails.

Voilà pour le passé ! Quant à l'avenir, je l'ai divisé en deux. Une partie est soumise à ma

raison, qui a soin d'en resserrer les limites de manière à pouvoir le bien connaître et le bien ménager. Le reste est abandonné à mon imagination, qui, sans que cela tire à conséquence, en dispose à son gré, et l'embellit tant qu'elle peut. A-t-elle tort? Je ne le pense pas. Mais vaudrait mieux ne pas s'en occuper, que de le traiter mesquinement.

LONDRES.

Peu d'étrangers abordent en Angleterre sans apporter la pensée qu'une différence à chaque instant manifestée existe entre ses mœurs, ses coutumes et celles des autres pays, de la France surtout; que tout doit être un sujet de surprise et d'étude; que l'on rencontre sans cesse un sentiment de supériorité nationale auquel on est forcé de se sou-

mettre. Cette opinion disparaît bientôt lorsque l'on voit que le costume des individus de toutes les classes ne diffère en rien de celui des mêmes classes sur le continent; que la manière de se présenter et de s'aborder est la même, à un peu moins de civilité près; qu'il n'existe pas beaucoup plus de différence dans les auberges et dans l'exigence des hôtes. La comparaison s'arrête à l'examen des routes et des voitures qui les parcourent. Là tout est bien, tout est beau; tout est admirable de tenue, de convenances, de soins. On est contraint de reconnaître une immense supériorité à ce qui existe dans ce genre, quelque part que ce soit.

Le pays que l'on parcourt pour se rendre de la côte de la mer à Londres, a la physionomie de la plupart des provinces maritimes de la France. Ce sont des prairies et des champs entourés de fossés que surmontent des haies: les fermes et les bâtimens qui en dépendent n'ont rien qui les distingue de ce que, dans ce genre, on voit sur le continent, seulement on y remarque plus d'ordre et de propreté. Les *cottages*, habitations destinées à

des familles de médiocre fortune, sont assez multipliées et d'un aspect agréable; leur capricieuse architecture est masquée par des crépissages de fleurs ou de lierre que les Anglais savent employer avec beaucoup de goût. Quelques châteaux se laissent deviner plus qu'apercevoir au milieu de prairies immenses qu'entourent des plantations d'arbres verts.

Les petites villes que l'on traverse reçoivent de l'irrégularité de leurs alignemens, de l'alternative de leurs maisons placées immédiatement sur le bord de la route, ou situées à quelques pieds en retraite et précédées d'un petit jardin ou d'une pièce de gazon, l'apparence de grands villages. Aucune promenade publique, rien de ce qui sur le continent donne à une agglomération de maisons le caractère d'une ville, ne se présente aux yeux du voyageur.

Quelque chose de vague, de confus, dont on ne peut se rendre compte; une espèce d'enveloppe de brouillard d'une vaste étendue, à travers laquelle on croit distinguer des objets de forme conique; puis une masse

imposante qui domine l'ensemble de ce tableau vaporeux, fixent son attention. C'est Londres avec son ciel sombre et enfumé, ses nombreux clochers, et sa majestueuse église de Saint-Paul. Point de ces longues avenues, luxe imposant des abords des grandes villes du continent; point de ces voies somptueuses et si souvent impraticables qui y conduisent. Pour indices d'une riche capitale, de jolies maisons séparées les unes des autres par des jardins qui vont toujours en diminuant d'étendue à mesure que l'on approche, et disparaissent enfin pour faire place à des habitations contiguës qui forment des faubourgs; des routes de largeur inégale, de directions contournées, mais bordées de trottoirs commodes, admirables d'entretien, et couvertes d'innombrables voitures, de toute forme, de tout usage, circulant avec une inquiétante rapidité..On est enfin dans Londres!



Là, nouveaux sujets d'étonnement. Chaque objet se présente sous un aspect différent de celui qui en France offre un objet de comparaison : c'est de la foule sans confusion, de

l'agitation sans bruit, de l'immensité sans grandeur. Ce sont de larges rues ornées de trottoirs pavés en dalles, et séparés par des grilles en fer de maisons en briques, à deux étages, sans style, sans symétrie, sans rien de ce qui ressemble à de l'architecture. Par compensation à ce que l'art laisse à désirer, des places dont le centre est occupé par des jardins plantés de beaux arbres et embellis par des statues, des fleurs et des gazons; des ponts multipliés, dont deux surtout peuvent rivaliser avec les plus magnifiques ouvrages de ce genre; des bassins où, sans confusion, sont rangés des milliers de vaisseaux et les richesses qu'ils transportent; des églises avec des portiques en colonnes, et des clochers remarquables par leur bizarrerie ou la hardiesse de leur élévation, lorsqu'ils ne le sont pas par leur élégance; mais peu d'édifices publics qui se distinguent des habitations particulières; et tout cela animé par le mouvement d'une population innombrable, active et affairée.

Le soir, le spectacle change. Lorsque la scène, dégagée de la cohue des acteurs, est

éclairée par ces cordons de réverbères à gaz disposés sur les deux côtés des rues, et qui permettent d'en suivre l'étonnant développement, tout en laissant dans l'ombre les noires façades des maisons qui les bordent, on se croirait au milieu des vastes avenues d'un palais illuminé à l'occasion de quelque grand événement.

Dans la ville, ou au moins enclavés dans les longues ramifications de ses faubourgs, on admire des parcs dont les eaux abondantes et des arbres séculaires font tout l'ornement, et dont, à l'exception d'un chemin de circuit réservé aux chevaux et aux voitures, les gazons offrent le choix d'une promenade qui n'est pas commandée par des routes tracées. On remarque dans ces vastes jardins des points de vue sans cesse variés par le nombre et la diversité des édifices qui les entourent, et par la disposition des massifs d'arbres que le hasard, plus que le calcul, a jetés çà et là sur leurs vertes pelouses.

Londres n'a d'imposant dans ses quartiers neufs, que l'étendue et les belles propor-

tions des rues; dans la cité, que l'immensité de la population et le cachet de vie que lui imprime son commerce. A l'exception des églises dont, en général, le style, soit grec, soit gothique, est assez pur, peu d'édifices fixent l'attention de l'étranger; mais un grand nombre peuvent cependant faire une sorte de surprise à son admiration, par la profusion ou la singularité de leurs ornemens, surtout par l'heureux choix de leur emplacement. C'est en grande partie à cette dernière cause, que favorise l'irrégularité des alignemens, que l'on doit attribuer l'effet produit par les maisons de Pall-Mal, de Waterloo-place, de Regents-Street, et de Régents-Park. Au premier aspect, on se croirait dans les rues d'une ville grecque ou romaine, tant on a mis d'affectation à reproduire l'architecture antique! Il n'est pas une maison qui n'ait un caractère monumental. Mais, au plus simple examen, de nombreuses imperfections révèlent les fautes choquantes d'une imitation faite sans goût, sans raisonnement et au mépris des règles les plus communes de l'art. Si l'on étudiait

cette architecture, ce ne serait que pour en constater les défauts et apprendre à les éviter. Mieux vaut ne la considérer que dans son effet général, et jouir, sans chercher à s'en rendre compte, de l'impression qu'elle produit.

Parmi les édifices qui doivent être exceptés du jugement rigoureux que je viens de porter, on doit placer *Sommerset-House*, *New-Post office*, *Orphau asilum*, *New-Gate*, *Mansion House*, *la Banque;* et dans un ordre moins élevé, quelques maisons consacrées à des clubs, telles que *Union*, *United-Service*, *Military*, *Athæneum*, *Travellers-clubs*. Trois théâtres, l'*Opéra*, *Covent-Garden* et *Drury-Lane*, se recommandent par leurs vastes proportions plus que par leur architecture. Le *Colosseum*, destiné à recevoir le panorama de Londres, est un vrai monument : on dirait d'un édifice transporté des bords du Tibre sur ceux de la Tamise.

Saint-James ne peut être cité que comme une réunion de maisons de briques appliquées les unes contre les autres, une espèce de quartier sans symétrie, sans plan, sans

effet, que l'on est convenu d'appeler un palais, parce que des rois y font leur demeure. *Buckingham-House*, que l'on veut substituer à *Saint-James*, semble n'avoir été construit que pour faire voir à quel point d'extravagance le mauvais goût d'un architecte peut porter l'emploi d'un grand nombre de millions.

Westminster-Hall, où siégent les deux chambres du parlement, est un édifice de style semi-gothique, où l'on a entassé tous les inconvéniens de ce genre d'architecture, sans que l'on ait paru chercher à les racheter par quelques unes de ses beautés.

Il ne reste de *Withe-Hall* que l'admirable partie qui servit d'antichambre et de salle de pas perdus à l'échafaud sur lequel Charles Ier fut porter la première tête de roi qu'un tribunal de sang ait accordée au délire d'un peuple révolté.

Il semble qu'inspiré par la vue et l'étude de Westminster et de Saint-Paul, les architectes anglais aient puisé dans la sensation produite par ces compositions sublimes, la force de s'arracher au mauvais goût qui se

fait remarquer dans les autres genres d'édifices. Leurs églises offrent en général beaucoup à louer et peu à blâmer. Beauté de proportions, pureté de style, situation, effet, tout s'y trouve réuni. Il en est peu qui, dans leur ensemble ou leurs détails, ne présentent d'utiles sujets d'études; il en est plusieurs qui pourraient être citées comme des modèles parfaits.

Non moins remarquables par un caractère de solidité qui n'exclut pas la grace, et par la justesse de leurs proportions que par le granit qui seul est entré dans leur construction, *Waterloo* et *London-bridges* sont deux des plus vastes et des plus beaux monumens d'architecture hydraulique dont un pays puisse s'enorgueillir. Et si l'entreprise hardie d'une communication sous-marine, destinée à réunir les extrémités *est* de Southwartks et de la Cité peut être conduite à sa fin, Londres sera en possession de ce que, dans ce genre, l'art aura produit de plus surprenant.

Les vastes bassins connus sous le nom de *docks*, où sont classés, par ordre de desti-

nation, les vaisseaux qui font le commerce de l'univers, et leurs chargemens, prouvent ce que l'on peut attendre de la combinaison des efforts du génie et de la richesse. Rien n'est plus propre à donner l'idée du point élevé où est parvenue la fortune commerciale de l'Angleterre.

Plusieurs places et squares sont décorés de statues en bronze d'un faible effet, et dont il serait d'ailleurs difficile d'apprécier le mérite à travers la couche épaisse de couleur noire et la complète oblitération des détails, produites par la fumée qui gâte tout à Londres. On peut dire cependant qu'elles ne sauraient établir une opinion favorable aux talens des sculpteurs anglais. *Saint-Paul* et *Westminster* renferment plusieurs morceaux d'une exécution plus satisfaisante; mais il en est peu qui se classent parmi les chefs-d'œuvre de l'art.

Les hôpitaux de Londres sont nombreux. Deux d'entre eux, *Bedlam* et *Midlesex Hospital*, sont seuls dignes d'être remarqués sous le rapport architectural. Les autres ne sont guère que de grandes mai-

sons particulières appliquées à ce genre de service.

Parmi les prisons, le *Penitentiary*, dispendieux essai des théories philantropiques des faiseurs de systèmes pour l'amélioration du sort moral et physique des détenus, mérite seul un examen attentif et dont on puisse tirer une utilité réelle. C'est là qu'en voyant tout ce qui a été fait, on pourra étudier tout ce que, dans ce genre, on doit éviter de faire.

L'aspect de la Tamise réclame à son tour les regards de l'observateur. Jamais fleuve n'a porté plus de vaisseaux, n'a favorisé une navigation plus active, n'a présenté un coup d'œil plus animé. C'est une ville qui a ses rues, ses alignemens, ses quartiers, ses hôpitaux, ses églises, sa population, ses mœurs, ses coutumes, ses lois. Rien que la vue ne peut en donner l'idée ; mais cette vue, d'où se la procurer ? Le commerce s'est emparé des rives du fleuve ; il a même empiété sur son lit pour y construire des établissemens, se réservant à peine des voies étroites et tortueuses pour transporter les objets qu'il y dépose. Ce n'est

qu'à travers les balustrades qui forment les parapets des ponts, ou sur les barques vacillantes qui sillonnent la rivière, que l'on peut saisir l'ensemble d'une perspective unique dans le monde, et qui, sans l'épuiser, tient l'admiration dans un continuel exercice.

On est souvent tenté de demander, non s'il existe une police à Londres (ses agens en habits bleus, aux collets numérotés, répandus partout, le jour comme la nuit, dispensent de cette question), mais ce qu'elle fait; tant ses détails sont peu surveillés! tant, pour éviter de paraître tracassière, elle semble négligente! L'action ne s'en fait sentir ni pour la propreté des rues, ni même pour l'indication de leurs noms qui manque à la plupart de leurs embranchemens; ni pour la circulation des voitures, qui, pêle-mêle à l'entrée des lieux publics, se croisent dans tous les sens, suivant le caprice sans contrôle de leurs conducteurs, s'accrochent et donnent lieu à de fréquens échanges d'injures et de coups de fouets; ni pour les bestiaux qui, traversant une partie de la ville pour se faire

vendre et une autre pour se faire tuer, occasionent, chemin faisant, de l'encombrement et souvent de graves accidens ; ni pour une certaine classe de femmes qui, en dépit de la pudeur anglaise, n'exercent nulle part leur honteux métier d'une manière plus effrontée; ni pour les étalages qui se font sans égard pour la commodité et la sûreté du public ; ni pour une infinité d'objets qui dans les autres pays attirent à bon droit l'attention de l'administration. Ici, tout cela est négligé ; on ne s'attache qu'aux choses d'une importance majeure. En revanche, il y a peu de capitales où les vols soient moins nombreux ; où les voleurs soient plus promptement découverts et punis; où les mouvemens populaires, opérés, il est vrai, par une populace sans courage et sans habitude des armes, soient plus efficacement réprimés; où il y ait moins d'événemens fâcheux et moins de collisions entre les diverses classes de la société, et où tous ces résultats soient obtenus avec moins de gêne, de vexations et de bruit.

Dans ce rapide aperçu, je ne prétends

pas faire connaître Londres ; je le décris tel qu'il se présente à l'examen d'un étranger qui en parcourt les rues. Je me borne à rendre la première impression que cette ville avait produite en moi. C'est en un mot une vue prise à vol d'oiseau, dont les détails se développeront dans la suite d'observations destinées à compléter cet aperçu.

Les environs de Londres offrent à chaque pas les indices d'une incontestable prospérité. Le nombre, la tenue des maisons de campagne, la richesse et l'étendue des villages, l'activité de la circulation, répondent à l'idée que l'on s'était faite de l'importance de cette capitale. *Windsor* et son château gothique, et ses parcs, et sa belle situation; *Kew* et ses jardins; *Hampton-court* et ses parcs, et ses beaux arbres, et sa précieuse collection de tableaux; *Richemond* et ses sites pittoresques, et sa prodigieuse végétation, sont pour les oisifs et les étrangers des buts et des prétextes de promenades pleines d'intérêt, tandis que *Chelsea*, *Greenwich*, *Woolwich*, *Chatam*, attirent ceux dont les pensées plus graves recherchent une

utile instruction dans l'étude des monumens et dans celle des établissemens destinés à créer et à maintenir la puissance des nations.

UN DINER.

A en juger par l'extrême simplicité de leur cuisine, on penserait que les Anglais refusent au goût le genre de satisfaction qu'ils accordent aux autres sens. Je ne sais d'où vient cette étrange délicatesse, qui empêche d'avouer que l'on trouve du plaisir à savourer un mets bien préparé, lorsque l'on se fait honneur de savoir apprécier une

mélodie agréable, un objet gracieux, des parfums suaves et les innombrables jouissances que procure le toucher. Sans le goût, l'organisation de l'homme serait imparfaite. Refuser à ce sens les moyens de s'exercer dans sa plénitude, c'est contrarier le vœu de la nature, qui, dans sa prévoyance infinie, a attaché un plaisir à la satisfaction de chaque besoin. Tel est cependant l'empire d'une fausse susceptibilité, que bien des gens hésitent à convenir qu'ils mettent du prix aux jouissances de la table. Long-temps la langue française a manqué d'une expression qui rendît l'idée d'un homme exerçant avec discernement l'exquise faculté du goût; et jusqu'à ce que l'on eût inventé le mot de *gastronome*, on était contraint de flétrir de l'ignoble nom de *gourmand* celui qui, dans l'action de dîner, cherche autre chose qu'un moyen d'apaiser sa faim, ou de satisfaire une grossière insatiabilité.

Jouir à table est, en France, un axiome de bon sens et de bonne compagnie. En Angleterre, *manger pour vivre* paraît être le seul but que l'on se propose; on n'y con-

naît pas le raffinement de la composition des mets. On n'y raisonne même pas leur succession. Couvrir une table de morceaux énormes, auxquels pour toute préparation on a fait subir une indispensable cuisson, et les faire disparaître dans le désordre où le hasard les place sous la fourchette des convives, voilà toute la science gastronomique de ce pays.

L'assaisonnement le plus ordinaire de la cuisine anglaise est une profusion d'épices jetées à pleines mains dans les sauces. Pour en corriger l'effet, on a recours à l'*insipidité* de légumes cuits à l'eau, que l'on fait continuellement circuler autour de la table, et dont on charge son assiette.

Les viandes sont servies bouillies ou rôties. Le poisson est toujours cuit à l'eau, et accompagné d'une invariable sauce au beurre. Les nombreuses transformations qu'il subit avant de paraître sur une table française sont ignorées en Angleterre. Les œufs sont exclus des tables. On ne saurait d'ailleurs les y produire autrement que dans leurs coques, attendu que le talent même

de faire une omelette n'entre pas dans l'éducation d'un cuisinier de la Grande-Bretagne. La volaille est de médiocre qualité, et le gibier, soumis à une coction excessive, est privé de tout son goût. La pâtisserie est mal faite et sans variété. Les légumes, condamnés à ne figurer que comme correctifs d'une cuisine trop excitante, ne paraissent pas sur la table. Les entremets se bornent à une série très limitée de crêmes et de gelées fades.

Voici l'ordre dans lequel on procède à un dîner à l'anglaise :

Au début, le service ne se compose que de deux potages de différentes espèces : l'un fortement épicé, et dans lequel flottent des morceaux de viande; l'autre semblable aux soupes françaises. Ils sont placés aux extrémités de la table, et servis par les maîtres de la maison. Ils sont relevés par un plat de poisson et par un *roast-beef*, dont on sert de préférence le côté le plus dur. Lorsqu'il n'y a pas de plateau, une salade occupe le milieu de la table.

Ces plats enlevés, on apporte un service

régulier d'entrées. Les domestiques font circuler des plats à compartimens garnis de légumes.

Le service qui succède à celui-ci est en rapport avec le second service en France; mais préparés sans goût, les plats sont servis sans ordre. Chaque convive attaque, sans offrir, les mets placés devant lui. Souvent les crêmes ont disparu avant que l'on ait songé au rôti, qui, mal coupé, ne parvient jamais que froid à ceux à qui il est destiné. On découpe sur la table; et comme avant de procéder à cette opération, on demande à chaque personne si elle veut du morceau, et qu'avant de servir on attend qu'un laquais ait été chercher l'assiette même de la personne qui a accepté, il en résulte une perte de temps considérable. Aussi jamais un dîner ne dure moins de deux heures et demie ou trois heures, sans compter le temps que les hommes passent autour de la table après le départ des femmes.

Avant le dessert reparaît la salade, que flanquent quelques assiettes de fromages.

Après l'enlèvement de la nappe, des fruits secs et verts, des biscuits, sont placés sur la table, et composent un dessert peu brillant. Mais l'élégance du service est ce dont les Anglais s'occupent le moins; et leur table ne présente jamais un coup d'œil agréable qu'avant le repas, et lorsqu'elle est seulement couverte par du linge plus blanc, et une argenterie plus riche, plus nombreuse, et beaucoup mieux entretenue que ce que l'on voit en ce genre en quelque pays que ce soit.

Le dessert servi, les conversations commencent. Les hommes appuient un coude sur la table, pour causer plus à l'aise avec leurs interlocuteurs. Les femmes mettent leurs gants, et, afin de ne pas les salir, se servent de fourchettes pour manger les fruits. On commence à boire avec suite. Jusque-là, on ne s'était désaltéré qu'avec quelques verres de vin, que les convives se versaient sur l'invitation les uns des autres. Il est d'usage de demander à la personne à laquelle on désire faire politesse, si elle veut accepter un verre de vin, et de la prier

d'en indiquer l'espèce. Cette proposition, qui ne saurait être déclinée, impose l'obligation de boire quand les autres ont soif. Elle se renouvelle souvent, sans cependant entraîner d'inconvéniens pour les personnes qui ne veulent pas boire; l'usage permettant de se borner à porter le verre à ses lèvres, et à paraître le remplir à chaque proposition nouvelle qui est faite. Quelquefois, mais rarement, un verre de bière se place entre ces fréquentes libations, qui, en raison de la force des vins, sont plus propres à exciter qu'à apaiser la soif.

Le défaut d'ordre que j'ai signalé dans la distribution des mets existe dans celle des vins. Toutes les qualités se succèdent, sans égard pour leurs propriétés respectives. Vider des bouteilles et *aviner* la conversation semblent être le seul but que l'on se propose. Aussi l'Angleterre n'a-t-elle pas plus de gourmets que de gastronomes.

A un signal que donne la maîtresse de la maison, tout le monde se lève; mais les femmes seules se retirent. Le maître prend son assiette et son verre, et vient se placer

auprès de la personne qu'il veut honorer. Les autres convives se rapprochent les uns des autres; et alors commence, pour ne plus être interrompue, la circulation de quatre flacons de cristal, qu'après avoir rempli son verre, chacun passe à son voisin. Il s'établit des conversations très souvent oiseuses, quelquefois fort intéressantes en raison de leurs rapports avec la politique, et qui, par la chaleur et la force de la discussion, se rapprochent des débats parlementaires, et doivent y préparer merveilleusement. On s'entretient aussi d'intérêts locaux, et surtout de chasses et de courses, dont, en Angleterre, on fait une affaire importante. Les conversations s'animent, se croisent d'un côté à l'autre de la table et deviennent confuses et très bruyantes. Après trois quarts d'heure ou une heure, elles sont interrompues par l'annonce du café; puis elles reprennent et durent jusqu'à ce que les sujets qui les alimentent soient épuisés.

On quitte enfin la table, et on va rejoindre les dames que l'on trouve autour d'une table à thé, ou occupées à parcourir

une collection de caricatures. Du café, versé depuis le moment où l'on était venu avertir qu'il était servi, et conséquemment froid, est à la disposition des convives, qui en prennent peu et lui préfèrent deux ou trois tasses d'un thé très fort. La soirée se prolonge jusqu'à minuit ou une heure.

Il existe là, en grand nombre, des exceptions à l'état de choses que je viens de décrire. Dans beaucoup de maisons, on trouve des cuisiniers français; mais les dîners qu'ils font ne sont ni appréciés, ni même remarqués. Or, comme pour que les arts s'acclimatent il ne suffit pas qu'il y ait des artistes, mais qu'il y faut aussi des connaisseurs, on peut prédire à l'Angleterre que, si elle a des cuisiniers comme elle a des musiciens, en les empruntant à l'étranger, elle n'aura jamais ni cuisine ni musique nationales.

UN SALON.

Dix heures sont sonnées, et les dames qui ont assisté au dîner attendent depuis plus d'une heure, en prenant le thé, la fin des conversations que les hommes prolongent dans la salle à manger. Quelques étrangers arrivent, prennent, en la secouant, la main de la maîtresse de la maison, et font le même genre de politesse aux femmes qu'ils con-

naissent. Ils se réunissent ensuite près de la cheminée pour causer entre eux, s'ils ont des relations déjà établies, ou s'ils sont ce que l'on appelle *introduits*, c'est-à-dire si leurs noms ont été réciproquement échangés par l'entremise d'un tiers. Sans cette formalité, l'usage ne permet pas de s'adresser la parole. Les convives arrivent dans le salon, mais successivement. On s'approche des femmes; on prend du café, du thé, quelquefois des liqueurs; on se groupe; on revient à l'inévitable sujet de la politique, toujours cependant traitée sans chaleur, sans passion, et avec beaucoup de ménagemens pour les opinions contraires. Quelques parties de jeu s'organisent. On s'approche d'un piano pour y entendre une sonate à quatre mains froidement exécutée, ou des romances chantées par des voix souvent agréables, mais rarement animées; car, chez les Anglais, la musique n'est ni une passion, ni même un goût; c'est une affaire de ton, de convenance: c'est un moyen d'user le temps. Quelques femmes se réunissent autour d'une table couverte de colifichets, qui n'ont d'autre usage que

de passer de mains en mains comme objets d'une oiseuse curiosité, d'autre mérite que l'élévation de leur prix, et dont la valeur eût été beaucoup mieux employée à l'achat de pendules qui manquent partout, et de meubles plus soignés que ceux recouverts de toile peinte qui garnissent la plupart des salons les plus élégans de la capitale. Des *albums*, en grande partie composés de gravures et de lithographies coloriées, des collections de caricatures sont feuilletées par quelques désœuvrés, jusqu'au moment où l'on passe dans une pièce voisine pour y choisir sur une table couverte de viandes froides, de pâtisseries et de fruits, ce qui peut stimuler des appétits déjà satisfaits.

Quelquefois le son du piano engage à former une contredanse, où figurent de très jolies personnes, qui ont enfin dérobé à la France les graces qui ont toujours distingué ses danseuses.

La mise des dames anglaises diffère aujourd'hui très peu de celle des françaises. Quelques accessoires de parure, quelques bijoux d'un goût équivoque, protestent seuls encore

contre l'invasion de nos modes; mais ces exceptions font mieux apprécier l'élégante recherche de la toilette de la presque totalité des femmes de la haute société.

Dans son ensemble, dans sa tenue surtout, un salon anglais présente un coup d'œil tout différent d'un salon français; et sans partialité, on peut trouver que la comparaison est tout à l'avantage de ce dernier. On doit en attribuer uniquement la cause au disparate et à la bizarrerie des meubles qui garnissent l'appartement, et à la manière dont ils sont groupés. Il est rare que toutes les pièces d'un ameublement aient une même forme. Il est plus rare encore qu'elles soient rangées avec ordre. Sur une douzaine de fauteuils et autant de chaises, on n'en rencontre pas deux de dimension, de hauteur, de destination pareilles. La plupart sont si près de terre que l'on s'y laisse tomber plutôt qu'on ne s'y asseoit, et que l'on est obligé de faire un effort désagréable pour se relever. La posture qui en résulte est nécessairement peu gracieuse, et elle provoque une négligence dans les manières, qui s'étend aux usages de la société.

Ce serait un grand pas de fait vers une tenue plus noble, que la suppression de ces immenses et lourds fauteuils à dos renversés, qui semblent plus faits pour le sommeil que pour la conversation, et leur remplacement par des meubles mieux adaptés aux besoins d'une réunion élégante.

Les distinctions établies par la hiérarchie des rangs, autrefois rigoureusement observées, se font à peine remarquer. Ce n'est que dans les réunions d'apparat, dans les solennités de société, que les prétentions de ce genre peuvent être satisfaites. Dans les habitudes de la vie elles n'existent pas.

La langue française est parlée avec beaucoup de grace et de complaisance pour les étrangers dans presque toutes les familles distinguées. Les femmes surtout la possèdent comme la langue maternelle.

Un usage frappe désagréablement les étrangers admis dans les salons de Londres : c'est celui de ne pas être reconduits. Les maîtres de la maison, qui se sont à peine portés à leur rencontre lorsqu'ils sont entrés, se dispensent de les accompagner lorsqu'ils sortent.

La politesse borne ses exigences à un coup de sonnette qui avertit les laquais, auxquels on laisse le soin de faire les honneurs de l'antichambre.

En résumé, si les salons de Londres présentent moins de gaîté, de bruit, de mouvement que ceux de Paris, ils offrent plus d'égards pour les supériorités sociales, et de prévenances pour les étrangers, qui y sont accueillis avec empressement et traités avec distinction.

UN BAL.

Un bal est une chose capitale en Angleterre. Long-temps avant qu'il ait lieu, les journaux l'annoncent; ils en entretiennent leurs lecteurs après qu'il a été donné. Aucun détail ne leur échappe, et les termes les plus pompeux sont employés à la description des circonstances les moins intéressantes. « Lady « N***, disent-ils, a donné dans sa magnifi-

« que maison de Berkley-Square, un des bals « les plus brillans dont on ait gardé le souve- « nir. La longue suite de ses appartemens « somptueusement décorés en était ouverte et « livrée à la circulation. Dans une des pièces, « les rafraîchissemens les plus rares étaient « servis avec une profusion qui fait honneur « à la générosité et au bon goût de la noble « maîtresse de la maison. Les personnes invi- « tées ont commencé à arriver à dix heures. A « onze, les salons étaient pleins. Après une « heure donnée à la curiosité de l'assemblée, « qui ne se lassait pas d'admirer la magnifi- « cence qui avait présidé à la décoration des « salons, l'orchestre de *Colinet* s'est fait en- « tendre, et a attiré une grande partie de l'as- « semblée dans la salle destinée à la danse. « La séduisante miss***, coiffée en cheveux « avec une guirlande de roses, en robe de « satin blanc; la gracieuse miss Héléna***, en « robe de crêpe ponceau ; la svelte miss « Adélaïde***, en robe de satin noir, et l'im- « posante lady***, en robe lamée argent et « or, ont ouvert le bal avec lord***, lord***, « sir Williams*** et sir***.

« Aux rafraîchissemens somptueux ser-
« vis pendant les contredanses, a succédé
« un souper splendide, dans lequel on re-
« marquait en profusion les mets les plus
« rares.

« A quatre heures, la société s'est séparée,
« emportant la plus haute idée de la grâce et
« de l'exquise politesse de la maîtresse de la
« maison, et de la générosité de son noble
« époux. »

A ce récit d'une fête à laquelle j'avais assisté, tiré textuellement des principaux journaux de Londres auxquels il avait été officiellement envoyé, j'opposerai la relation fidèle de ce que j'ai vu.

La maison où la fête se donnait, fort belle pour une maison anglaise, est cependant peu vaste. En comparant son étendue avec le nombre des personnes invitées, on pouvait juger que, comme à la plupart des fêtes de Londres, l'espace manquerait. L'appartement de réception se composait d'une pièce habituellement coupée par une cloison mobile, qui avait été enlvée dans cette occasion. Une cinquantaine de bougies supportées par

moyen d'écarter la foule. L'orchestre se composait d'un piano, d'une harpe, de quelques violons, d'une contre-basse, d'une trombone et d'une sérinette à clavier qui mêlait ses sons aigus à ceux des autres instrumens, et de temps en temps même exécutait des solos. A trois heures, les plus suffoqués désertèrent. Grace à la confusion qui régnait parmi eux, les équipages mirent deux heures à recueillir, bien fanées, les toilettes qu'ils avaient apportées si fraîches ; et chacun put lire le lendemain dans son journal le plaisir qu'il avait dû avoir, et le récit de ce qu'il n'avait pu observer.

UN CONCERT.

« Si je n'avais pas besoin des ressources
« de mon talent pour vivre, me disait L..B..,
« je préférerais dix mille francs gagnés à
« Paris, à cinquante mille que l'on me
« donne à Londres. En France, on connaît
« les arts, on sait classer les artistes en raison
« de leur talent. En Angleterre, on ne sait
« pas plus entendre de la musique qu'on ne

« sait en faire. Du bruit, beaucoup de bruit,
« voilà tout ce qu'il faut à des oreilles qui ne
« sont pas fâchées d'entendre, pourvu qu'el-
« les ne soient pas obligées d'écouter. » L... B.... était de mauvaise humeur, lorsqu'il me parlait ainsi; il venait de chanter : on l'avait *entendu,* mais on ne l'avait pas *écouté.*

Peu de jours après cette conversation, je fus invité à un autre concert. Une soixantaine de femmes, assises sans ordre dans un salon, causaient avec un éclat qui n'annonçait pas une disposition favorable pour entendre la musique. Une belle personne d'une mise un peu extraordinaire entra sans être annoncée. Quatre ou cinq très jeunes gens la suivaient : tous furent se placer près du piano. Dans le moment où la conversation était le plus animée, les sons d'une voix qui s'efforçait d'en dominer le tumulte, et qui y était aidée par les coups dont l'accompagnateur écrasait le clavier, se firent entendre. On n'en causa que de plus belle. Un morceau d'ensemble ne fut pas mieux accueilli. Ce mélange de voix causant, riant, chantant ; ces sons d'un instrument qui ne s'accordait avec rien ; le

cliquetis des tasses dans lesquelles on servait le thé : tout cela produisait l'effet d'un charivari des mieux organisés. De temps à autre, le chant cessait; puis il reprenait, sans que ces intermittences semblassent être remarquées le moins du monde.

On m'apprit que les artistes étaient des élèves de l'école royale de musique, espèce d'enfans perdus que l'on emploie à user les premiers effets du peu de sympathie que les Anglais éprouvent pour la musique, et qui bientôt feraient place à des virtuoses que l'on écouterait un peu plus. Nous vîmes s'établir au piano un gros homme à voix de basse-taille, puis un autre gros homme à voix de fausset, puis une grande femme dont la bouche s'ouvrant avec une grimace, donnait un large passage à une voix vraiment faite pour un auditoire inattentif. Quelques prétendus amateurs s'approchèrent des musiciens ; mais ce ne fut que pour causer un peu plus à l'aise que dans la partie du salon où la foule plus nombreuse produisait un bruit plus assourdissant. Leur présence seule (car, pour de l'attention, ils

ne cherchaient pas même à en faire paraître), leur présence seule annonçait le désir de se donner pour amateurs des arts et polis envers les artistes. Ceux-ci, après quelques morceaux dont l'exécution n'avait pu être appréciée, se retirèrent, dédommagés sans-doute par de l'argent de l'étrange accueil fait à leurs talens.

On ne parut pas faire plus d'attention à leur retraite qu'on n'en avait fait à leur chant; et le mérite du concert n'aura été apprécié qu'en raison de la dépense qu'il aura entraînée.

UNE SOIRÉE AU VAUXHALL.

En fait d'amusemens publics, le peuple anglais n'a pas encore complété son éducation. Il croit avoir tout fait, lorsqu'il a regardé. Pour tout autre genre de participation, pour du mouvement, pour cet entraînement qui porte chaque spectateur à donner le plaisir qu'il éprouve en spectacle aux autres, il ne faut pas le chercher dans

les lieux, en assez petit nombre, où la foule se rend pour rompre la monotonie de ses habitudes. Là, elle se montre silencieuse, grave, pesante. Elle ne danse pas; elle se contente de parcourir les points où quelque spectacle attire sa curiosité. Des orchestres bruyans, des musiciens bizarrement vêtus, des grimaciers, quelques optiques; pour rafraîchissemens, du porter; pour friandises, des poulets et des salades; voilà, avec des illuminations brillantes, quelquefois ingénieuses, et des feux d'artifices, ce qui compose le fond peu varié de ce genre de divertissemens. Voilà ce que l'on trouve au *Vauxhall*, le jardin le plus renommé de l'Angleterre pour cette espèce de réunions, et dans les rares imitations qui en ont été faites. Quand on s'est promené jusqu'à la lassitude, que l'on a mangé jusqu'à satiété et bu à l'avenant, on retourne chez soi avec le recueillement de moines qui sortent de leur chapelle pour gagner leurs cellules.

Les deux classes qui à Paris donnent de l'éclat ou du piquant à ces réunions, y manquent à Londres. Le beau monde les dédai-

gne : la bourgeoisie ne saurait y prendre part, en raison de la dépense qu'il lui faudrait faire pour les fréquenter, et parce que le dimanche ne comportant pas en Angleterre les distractions auxquelles il est consacré dans les autres pays, elle serait obligée d'affecter à ses plaisirs des momens que réclame ou le travail ou un indispensable repos, et qu'en outre il lui faudrait mettre dans sa toilette une recherche inusitée dans le cours de la semaine.

Rien n'est donc plus triste que les longues galeries du *Vauxhall*, malgré les miliers de lampions qui les éclairent, et les centaines de tables sur chacune desquelles un poulet froid est placé en tentation pour l'appétit toujours prêt des promeneurs; et les chanteurs qui s'égosillent en plein air sur la balustrade d'un pavillon chinois, pour un public qui ne les écoute pas; et les ventriloques; et les imitateurs du chant des oiseaux et des cris de différens animaux; et un moulin qu'une cascade fait tourner dans un coin, et un transparent dans un autre.

En sortant, on se demande ce que l'on a

été faire là. On se surprend avec de l'argent de moins, de la fatigue de plus, et de l'ennui qui a fait les frais des bâillemens qui précèdent le sommeil auquel on va se livrer.

RELATIONS SOCIALES

DES PRINCES.

Une des habitudes de la haute société anglaise qui dérange le plus les idées d'un Français, c'est la position qu'y occupent les princes du sang royal. On les voit dans un salon n'obtenir presque aucune marque de respect qui les distingue des autres personnages d'un rang élevé qui s'y trouvent. On

les invite, comme de simples particuliers, à des dîners ou à des soirées. Ils se mêlent, causent, discutent avec tout le monde, sans la moindre acception. La dignité qui devrait être inséparable de leur rang, ne vient jamais se placer entre eux et un interlocuteur qui se laisse entraîner trop loin par la chaleur de la discussion. Ils sont battant ou battus, suivant qu'ils ont raison ou tort, plus ou moins de talent et d'adresse, et jamais la politesse de leur adversaire ne cherche à leur sauver la moindre part du désagrément d'une défaite. De grands avantages, de notables inconvéniens sont attachés à cet état de choses. Par ce continuel contact, les princes acquièrent une connaissance plus approfondie des besoins, des ressources, des mœurs de la société, du caractère et de la capacité de ses membres; mais cette connaissance est réciproque, et les expose à des jugemens rigoureux. Ils ne peuvent l'obtenir qu'en sacrifiant ce prestige attaché à la situation et à la personne des princes, qui leur est si nécessaire, et qui cependant disparaît si vite lorsqu'ils ont à soutenir le

genre d'épreuve auquel ceux d'Angleterre s'exposent.

Ce n'est pas seulement dans les salons des hautes classes qu'il faut chercher les princes. On les rencontre dans les clubs, aux usages desquels ils participent sans la moindre exception; dans des réunions politiques, où ils acceptent les présidences ou les fonctions moins élevées que leur accordent les suffrages capricieux des membres; dans les associations de bienfaisance ou d'utilité publique, ils disputent de philantropie avec les hommes qui prétendent à ce genre de réputation, sans que plus d'estime, d'affection ou de popularité soit le prix d'une telle abnégation des convenances.

La dignité qui, jusqu'à un certain point, pourrait encore s'allier avec de telles habitudes, disparaît par la volonté même des princes. Ils ont une manière de vivre, de penser et d'agir qui ne leur permet pas de la conserver. Ils adoptent avec passion des opinions politiques; et au lieu de prendre la direction de l'opinion qu'ils professent, ils se placent à la suite, presque aux ordres

des chefs qui s'en sont constitués les coryphées, et ne se distinguent que par l'exaltation de leurs idées.

Les princes anglais ont peu de faste dans leurs habitudes et dans la tenue de leurs maisons. Souvent leur manière de faire politesse à ceux qu'ils affectionnent, est de leur demander à dîner : genre d'honneur qui, pour les personnes qui en sont l'objet, n'entraîne pas plus de dépense que s'il leur était fait par un de leurs égaux. C'est tout au plus si l'on ajoute quelques plats au dîner de la famille. La discussion politique qui suit le repas conserve sa franchise et sa liberté habituelles. L'opinion du prince n'est pas ménagée, même dans les termes employés pour la combattre, et son altesse royale n'en est pas offensée.

Dans la saison des chasses, les princes sont dans l'habitude d'aller s'installer chez quelques grands seigneurs ou chez de riches particuliers, dont la maison devient alors le rendez-vous de la noblesse des environs.

Résulte-t-il pour l'Angleterre comme pour ses princes des avantages bien positifs de la

manière d'être que ceux-ci ont adoptée? Non.. Si l'on en juge par le règne de Georges IV, et par celui de son successeur, il n'y a ni plus d'idées naturelles perfectionnées, ni plus d'idées utiles acquises dans la tête de rois ainsi élevés, que dans celle des souverains qui se retranchent derrière l'étiquette de leurs cours ou la dignité de leur position. On s'accoutume à les voir; on les apprécie. On veut les retrouver sur le trône tels qu'on les a observés dans les salons, avec leurs imperfections plus qu'avec leurs qualités; avec les désaffections qu'ils ont inspirées, plus qu'avec les talens qu'ils possèdent. Ce sont, en un mot, des rois comme d'autres, moins le respect qu'ils ne peuvent obtenir à un égal degré. Mieux vaut donc, pour les autres peuples, ne pas envier à l'Angléterre l'éducation et les habitudes bourgeoises de ses princes, et conserver pour ceux qui sont destinés à les gouverner, la sévère et rationnelle étiquette qui les soustrait à une investigation presque toujours défavorable, parce que rarement elle est bienveillante.

RELATIONS DE FAMILLE.

Les familles anglaises sont trop nombreuses pour que les liens qui en réunissent les membres restent long-temps resserrés. C'est à grand'peine si l'affection des parens s'étend aux nombreux enfans que produit chaque ménage, avec cette délicatesse de soins, cette recherche de bonté que l'on observe dans d'autres pays. Ces soins, s'ils sont

assez étendus dans le premier âge, se ralentissent en proportion de l'accroissement des forces et des progrès de la raison des enfans. On prépare ceux-ci à s'en passer tout à fait, dès qu'une éducation appliquée à la carrière à laquelle on les destine, leur permettra de pourvoir à tous leurs besoins. C'est là ce qui explique le peu de soucis que cause aux parens l'avenir d'enfans trop nombreux, pour que la fortune paternelle puisse seule suffire à assurer à chacun d'eux un établissement convenable. La famille augmente sans que le père s'embarrasse de ce qu'il en adviendra. Le fils aîné aura la plus grande partie, la totalité même de la succession, et le devoir souvent fidèlement rempli de protéger la famille. Les autres frères auront des états ou une industrie quelconque. Le monde est grand pour un Anglais. Outre les emplois chèrement rétribués, les innombrables *sinécures* que l'administration, l'armée et surtout le clergé réservent à l'ambition et à la cupidité des familles puissantes, les Indes offrent des ressources assurées et à ces familles et à celles d'un ordre moins élevé.

Les jeunes gens que l'on y envoie, y trouvent la fortune ou la mort: on n'a plus à s'en occuper. Quant aux filles, toutes étant exclues de la participation à l'héritage paternel, toutes ont, sous le rapport de la fortune, une chance égale pour former des établissemens. Heureuses celles que la nature a dotées d'agrémens personnels [1], ou qui appartiennent à des maisons en crédit.

La seconde génération occupe peu la sollicitude des parens, qui souvent n'en connaissent pas tous les membres : c'est tout au plus s'ils savent exactement le nombre et les noms des enfans qui la composent. A l'appui de cette assertion, je citerai les anecdotes suivantes, tout invraisemblables qu'elles puissent paraître à des lecteurs français.

J'arrivais dans un château en même temps que l'un des fils du maître de la maison.

[1] La considération de la Beauté dans le choix que l'on fait d'une femme, étant dégagée de celle de la fortune, qui, dans les autres pays, la balance, et souvent lui est préférée, il ne serait pas impossible que la législation qui écarte cette dernière n'influât ainsi sur la perfection physique de la race anglaise.

Nous trouvons dans le salon une famille composée du père, de la mère, de deux jeunes personnes et d'un enfant de dix ans. Nous saluons ces étrangers, et après quelques momens de silence nous entamons la conversation par les lieux communs usités en semblable circonstance. Peu d'instans après, les maîtres de la maison entrent, embrassent d'une manière affectueuse la dame qui nous avait précédés, échangent des poignées de mains avec le mari, demandent le nom des enfans, s'étonnent de les trouver si grands, si beaux. Puis ils présentent leur fils aux membres de la famille étrangère, en lui apprenant qu'il y avait là pour lui une sœur, un beau-frère, deux nièces et un neveu. Chose presque incroyable, mais bien vraie! Il n'avait jamais vu cette sœur, à la vérité beaucoup plus âgée que lui, et il ignorait la position de sa famille. C'est tout au plus s'il savait le nom de son beau-frère. Que l'on nous vante encore ces sympathies produites par les liens du sang!

« Je voudrais bien danser, me disait une « jeune dame vêtue en noir, que, tout dis

« cordans qu'ils fussent, les sons du violon « d'un ménétrier de village faisaient tressail- « lir; mais je n'ose. — De qui portez-vous le « deuil ? — De mon frère aîné. — Est-il « mort depuis long-temps ? — Depuis quinze « jours. — C'est un peu rapproché. — Oh ! « mais figurez-vous que je n'avais pas grande « raison de l'aimer : nous ne nous connais- « sions pas. — Il ne vivait donc pas en An- « gleterre ? — Au contraire, mais dans ses « terres, loin de Londres, où il ne venait « presque jamais, et où moi je vais très ra- « rement. Dès ma plus tendre enfance, je « fus élevée par un oncle que je n'ai jamais « quitté, même pour revoir la maison pater- « nelle. Il en résulte que je n'ai pas rencon- « tré une seule fois ce frère, dont mon jour- « nal m'a appris la mort. — S'il revenait, il « ne vous reconnaîtrait donc pas ? — Je l'en « défierais. — En ce cas, dansez. — C'est ce « que je vais faire : donnez-moi la main. » Et nous voilà sur le carré.

La circonstance, assez fréquente en Angleterre, de séparations, de divorces, de mariages contractés à la suite de ces scissions

conjugales, crée un genre de position inconnu ailleurs, et dont la singularité n'est pas même remarquée ici. Les enfans dont la naissance a précédé la rupture de la première union, conservent les relations qu'ils avaient avec leurs parens. Vont-ils chez leur père? ils rencontrent une belle-mère. Le devoir les appelle-t-il auprès de leur mère? ils saluent un beau-père, et ils sont bien reçus partout; ils s'arrangent de tout, et paraissent ne s'étonner ni ne s'affliger de rien. On serait même tenté de croire qu'ils s'applaudissent d'un événement qui a doublé les objets de leurs affections, tant il y a échange de bienveillance et de tendresse entre eux et les nouveaux parens que la désunion de leur famille leur a donnés!

LES FEMMES.

Dans la société anglaise, les femmes jouent un rôle peu important, malgré les efforts que l'on fait pour leur persuader le contraire. Leur éducation semblerait devoir les préparer à un tout autre avenir que celui qui leur est réservé. Mais les mœurs nationales imposent leur joug, et on voit les caractères

les plus prononcés s'abaisser devant elles, et prendre cette apparente uniformité qui distingue l'extérieur du peuple anglais. Heureux effet de l'empire des coutumes chez une nation grave, réfléchie, qui, jusqu'à présent, avait eu la sagesse de soustraire à l'examen, à la discussion, et conséquemment au danger des modifications, ses mœurs et sa constitution.

L'éducation des femmes en Angleterre n'a pas pour objet d'en faire des êtres spéciaux, des espèces d'idoles destinées à être placées sur un piédestal pour attirer les regards, commander l'admiration, et recevoir des hommages. Cette éducation se fait, en général, dans l'intérieur des familles plus que dans des établissemens publics. Des maîtres viennent enseigner l'histoire, la musique, le dessin. Une gouvernante, ordinairement appelée de la Suisse, qui est en possession de fournir des institutrices à la Grande-Bretagne, familiarise les élèves avec les principes et la pratique de la langue française. Des habitudes d'ordre et de subordination résultent de la nature des rapports entre les pa-

rens et leurs enfans. Rarement l'affection maternelle s'accompagne de ces prévenances beaucoup trop multipliées en France. Au lieu d'échanger des caresses, elle se borne à des soins d'une part, à du respect de l'autre; et l'admirable hiérarchie qui se fait remarquer dans l'ordre politique a son point de départ dans l'ordre domestique.

La direction donnée à leur enfance et à leur jeunesse ne dispose pas les femmes à se montrer avec éclat dans le monde. Sur des points peu importans, il est vrai, leur éducation laisse quelque chose à désirer; mais cette imperfection peut, à quelques égards, être considérée comme un bien. Les femmes n'hésitent pas à faire à leurs devoirs d'épouses et de mères le sacrifice de talens sur lesquels une flatterie trop complaisante avait pu leur faire illusion, et dont la raison fait justice.

Le piano ne s'ouvre plus que pour remplacer le violon dans un bal improvisé, et les *albums* pour lesquels on avait mis à contribution les pinceaux et les crayons de toute une société, ne sont plus feuilletés que

par des oisifs que ne fait pas reculer la vue d'une centaine de médiocres dessins. Par une compensation bien avantageuse, la plupart des dames anglaises ont une connaissance très étendue des langues et des littératures française et italienne, et, sans y mettre de pédantisme et d'affectation, elles savent en tirer un très bon parti.

La liberté dont les jeunes personnes jouissent dans l'intervalle qui sépare la fin de leur éducation de leur mariage, semble être une assez singulière initiation à la réserve et au sérieux de cette dernière position. On les voit, suivies d'un domestique, faire des visites, parcourir les magasins, s'arrêter devant les boutiques, causer avec les hommes de leur connaissance qu'elles rencontrent, monter à cheval. Elles entretiennent des correspondances sans en rendre le moindre compte; souvent elles paraissent dans les bals sans leurs mères, et sous la conduite d'une amie qui les amène et les reconduit, mais qui, une fois entrée dans l'appartement, n'a plus l'air de s'en occuper.

Cet état de liberté doit présenter des inconvéniens bien rares ou bien faibles, puisqu'il prévaut, sans influer en rien sur les habitudes toutes différentes qu'en se mariant les femmes sont dans l'obligation de contracter. Soumises alors à la volonté d'un mari dans leurs démarches les plus insignifiantes, elles renoncent, pour lui plaire, à presque tous les plaisirs si vifs du jeune âge, à la danse surtout, qu'interdisent la plupart des maris anglais. Elles montent plus rarement à cheval, et seulement lorsqu'il convient à ceux-ci de les accompagner. Sans participation à la direction du ménage, elles bornent à la stérile prérogative de faire les honneurs de leur table et de leurs salons, les jouissances d'amour-propre que l'usage leur réserve. Ces habitudes graves sont rendues nécessaires par le rapide accroissement des familles.

Une sorte de pressentiment des privations qui les attendent dans le mariage rend les Anglaises peu empressées à s'y engager. Rarement elles se marient avant vingt-deux à vingt-quatre ans. Les dix premières années

sont ordinairement consacrées aux soins qu'exige la production des enfans; les dix qui suivent, à ceux de leur éducation, à laquelle elles accordent la plus constante et la plus louable surveillance. Leur jeunesse est passée alors: ses goûts ont disparu. Sans efforts, sans regrets, presque sans réflexion, elles vieillissent dans la pratique d'un genre de vie d'autant plus supportable, qu'aucune comparaison ne se présente pour leur en faire sentir le désagrément.

A voir les Anglaises dans leurs ménages, on les en croirait exclusivement occupées : on se tromperait. Elles savent à peine les noms des personnes que leurs maris ont invitées. Quant à ce qui concerne le service, elles ne sont pas mieux informées: les maris ordonnent tout. Elles peuvent se dédommager de leur passive nullité, en faisant une assez grande dépense pour leur toilette. Elles ont de brillans équipages. De temps en temps elles peuvent faire étalage de leurs diamans dans leurs salons, et de leurs nombreuses plumes sur le devant d'une loge de l'Opéra ou au Drawing-room de la reine. Deux ou

trois fois par an elles font les honneurs de bals ou de *routs*, à une société qu'elles réunissent en leur nom. Il ne manque rien à leurs jouissances, lorsque l'insertion payée d'un article rédigé par elles ou par un ami officieux, informe, par la voie d'un journal accrédité, tout Londres et toute l'Angleterre des détails les plus minutieux des fêtes qu'elles ont données.

Les Anglaises doivent à leur éducation, quand ce n'est pas à leur caractère, une grande partie du bonheur dont elles jouissent dans leur intérieur. Jamais un accès d'humeur du mari n'est rendu plus animé par une réplique de la part de la femme. La brusquerie s'amortit contre la patience; et une observation, de quelque vivacité qu'elle s'accompagne, ne dégénère jamais en querelle.

Elles emploient en outre des soins et des prévenances qui attachent et fixent leurs maris. Jamais leur santé n'est un prétexte de plaintes ou de contrariété. Une mise dont l'extrême propreté et la recherche même ne sont négligées à aucun moment de la jour-

née, indique l'intention d'être agréable au mari, qui seul doit le remarquer. Des égards, des attentions de tout genre, commandent chez celui-ci une réciprocité de bons procédés; et ces soins secondaires contribuent à prolonger l'amour assez long-temps pour qu'il soit remplacé par de l'habitude.

Les femmes arrivent ainsi, à travers une vie sans combinaisons, sans plaisirs vifs, sans grands chagrins, à une vieillesse honorée, qui conserve la mise, les parures et plusieurs des goûts de la jeunesse.

Les Anglaises manquent à une sorte de vocation à laquelle long-temps en France on a été redevable de l'excellent ton qui se faisait admirer dans le monde. Elles ne s'occupent pas de régner sur la société, d'en régler et d'en maintenir les usages, d'appeler à leur tribunal les jeunes gens qui se permettent d'y porter atteinte, d'exercer cette sorte de censure qui prévient l'invasion et réprime les écarts du mauvais ton. C'est à cette négligence d'une de leurs plus précieuses prérogatives, que l'on doit attribuer le *laisser-aller* que l'on observe dans un grand nombre

de salons, où se trouvent d'ailleurs les élémens d'une société de premier ordre. Ce rôle viendrait consoler les femmes qui ne pourraient plus briller par leur jeunesse; il les entourerait d'une grande considération et d'un respect qui s'accompagnerait de crainte; il créerait en Angleterre ce qu'en France, lorqu'il y avait une société, on nommait les *vieilles femmes :* censure utile et redoutée, aux arrêts de laquelle personne ne tentait de se soustraire.

La littérature anglaise est redevable aux femmes d'un grand nombre d'ouvrages d'un mérite très dinstingué, surtout dans le genre du roman. Les habitudes sociales rendant fort rares les réunions où elles pourraient faire briller leur esprit, elles sont dans la nécessité d'écrire, et elles le font avec une grace et une finesse d'observation qui donnent un caractère très piquant à leurs productions.

Quelques unes à qui, je ne sais pourquoi, on donne le nom de *bas-bleus* (*blew stockings*), cultivent les sciences, et n'échappent pas plus qu'en France à ce genre de prétentions

qu'on appelle bel esprit, et au ridicule dont il s'accompagne.

On demandera ce que sont la religion et les mœurs au milieu de ce contraste d'une jeunesse peu contrariée et de cet âge mûr si mal partagé en fait de liberté.

Elles sont ce qu'on les voit partout.

La religion ?... C'est chez quelques femmes une piété ardente qui vise à la connaissance et à la discussion du dogme, et n'est pas exempte d'intolérance. Chez presque toutes, c'est une Bible négligée sur une table de la chambre à coucher; c'est l'observation rigoureuse du dimanche; c'est de l'exactitude à aller à l'église, un maintien composé quand on s'y rend, une attitude recueillie quand on y est; c'est un zèle apparent dans les pratiques extérieures, et une assez grande indifférence sur le fond.

Les mœurs ?... C'est pour les femmes sages une affectation de doute sur la vertu des femmes des autres pays, et de susceptibilité en ce qui concerne la leur; c'est une pruderie de langage poussée jusqu'à la plus risible affectation; c'est une vie passée dans

la société des maris; c'est le continuel entourage d'une famille que chaque année voit s'accroître; c'est de la sagesse chez les femmes, c'est aussi une extrême réserve chez les hommes.

Pour les femmes qui font les exceptions dont la malignité publique s'empare pour produire du scandale, c'est chez quelques unes de la passion qui se complique d'amour, d'amour-propre, d'emportement, et qu'aucune considération ne saurait arrêter; c'est de la surprise, de l'inhabileté à se garantir de la séduction, c'est une occasion qu'on n'a ni cherchée ni évitée; c'est quelquefois de l'abandon sans amour, de l'éclat sans bonheur et des fautes sans remords, quelquefois même sans souvenirs, comme elles ont été sans calcul.

On se plaît à établir des comparaisons entre les femmes d'Angleterre et celles des autres pays, et on ne se montre pas équitable dans le jugement que l'on en porte. On ne tient pas assez compte aux unes de la protection que leur accordent, aux autres de l'espèce d'abandon où les laissent les usa-

ges, les mœurs, les préjugés, les lois même.

En résumé, on doit classer les Anglaises parmi les femmes les plus remarquables de l'Europe. A ce qui constitue la beauté, elles joignent ce qui y donne du prix : du dévouement à leurs devoirs, une instruction variée, un esprit orné, la réunion enfin de ce qui fait le bonheur des familles et le charme de la société.

MARIAGES.

« De toutes les choses sérieuses, dit Fi-« garo, le mariage est la plus bouffonne. » Cette plaisanterie, qui n'était pas sans quelque vérité à Paris à l'époque où Beaumarchais écrivait, en manque tout-à-fait à Londres. Dans un mariage anglais, il y a peu de choses qui prêtent à la plaisanterie, rien même qui donne lieu à la gaîté. Ailleurs, c'est

un lien qui réunit, s'il ne les unit pas, deux êtres qui sont convenus de passer leur vie ensemble. Ici c'est une chaîne qui comprime tous les mouvemens, toutes les volontés, toutes les pensées mêmes. Aussi n'y a-t-il aucun pays au monde où l'on y porte plus d'attention, et où les résultats soient plus satisfaisans.

Presque toujours la première jeunesse est passée lorsque l'on songe à s'engager. On voit peu d'hommes se marier avant trente ans, peu de femmes avant vingt-deux ou vingt-quatre. C'est l'âge le plus convenable, parce que la fougue des passions a disparu, et que le caractère est formé, sans que des habitudes soient encore prises. On ne fait pas du mariage, comme en France, une affaire de convenance, de position et de fortune, ou d'amour et d'étourderie. De part et d'autre on s'étudie, on scrute les rapports de caractère et de goût. Lorsque cette première épreuve a une issue favorable, ces rapprochemens deviennent de l'intimité ; et ce n'est encore qu'après cette seconde épreuve que viennent les ouvertures en forme. Lors-

qu'elles sont agréées par les familles, le prétendu est considéré déjà comme uni à celle qu'il doit épouser: il la voit à toute heure et seule; il sort avec elle; elle préside aux arrangemens de leur futur ménage, et s'occupe, comme s'il était assuré, d'un avenir qui cependant n'est encore garanti par aucun engagement irrévocable.

Cet état de choses qui fait qu'aucune nuance de caractère, aucune qualité, aucun défaut ne peuvent échapper aux observations des parties intéressées, dure plusieurs mois ; et le lien n'est rendu indissoluble que lorsque la certitude d'une convenance réciproque est entièrement acquise.

Ce mode de procéder, avoué par la raison et le raisonnement, a des avantages que constate la plus heureuse expérience. Malgré les restrictions qu'ils entraînent, les privations des jouissances qu'ils imposent, les devoirs rigoureux dont ils font une loi, les mariages anglais procurent en général du bonheur. Les maris peuvent se dispenser de se montrer jaloux, dominateurs, exigeans sur tout ce qui concerne leur honneur

et leur dignité. Les usages ont pourvu à tout, et se montrent même plus sévères que décemment eux-mêmes ne pourraient le faire. Ils commandent sans dureté : les femmes obéissent sans répugnance. Chez les uns et les autres, c'est le résultat des mœurs. Ce qui se passe dans un ménage se répète dans tous les autres. Dans aucun on ne trouve des plaisirs vifs; mais comme on n'y avait pas compté, on ne s'avise pas de s'en affliger. On vit sans émotions, et le calme ne tarde pas à devenir du bonheur.

Tout bien examiné, toutes conditions égales d'ailleurs, et grâce à l'influence des coutumes et des mœurs en Angleterre, le mariage est un état plus heureux qu'il ne l'est dans les autres pays.

Tous les mariages cependant ne se font pas avec cette maturité de réflexion, ces précautions sages qui en assurent le bonheur. On s'avise aussi en Angleterre de faire de l'amour vif, impétueux, *enleveur* même, en opposition avec la volonté des parens et les convenances sociales. Dans ce cas, pour trancher les difficultés, on va à Greatna-

Green. — Qu'est-ce que Greatna-Green? — C'est un village sur la frontière d'Écosse, où, en vertu de je ne sais quel usage, une famille de forgerons a, depuis une longue suite de générations, le privilége de marier légalement les gens qui veulent se soustraire aux lois de leur pays sur le mariage. Ici point d'actes préparatoires, point de consentemens de parens, point d'informations, d'oppositions. On se présente; on déclare vouloir s'unir, on est marié. Il suffit d'arriver. Mais c'est là que se trouve la difficulté. La route de Londres à Greatna-Green est une espèce de champ de course, où les amans qui fuient, les pères et les frères qui poursuivent, exercent la vitesse des chevaux de poste. Les premiers ont ordinairement quelques heures d'avance; mais quand on est bien amoureux, on ne saurait toujours courir. On s'arrête pour parler plus à l'aise de son bonheur, on fait des projets et des rêves, on ne songe pas à presser l'allure des chevaux; et le père, qui n'est distrait par rien, et qui paie largement les postillons, gagne du terrain, atteint les fugitifs, lâche

après l'amant un agent de police, dont il est de règle de se faire accompagner, ne fût-ce que pour charmer les ennuis de la route; s'empare de sa fille, que, sans égard pour ses pleurs et ses cris, il fait monter dans sa voiture, et se sauve, tandis que son compagnon de voyage échange des coups de poing avec le ravisseur. Chacun revient chez soi, et ordinairement, et pour de bonnes raisons, le mariage qui devait se faire dans l'atelier d'un forgeron, se célèbre avec pompe dans l'église paroissiale.

Il n'est pas rare de voir des hommes appartenant aux sommités sociales, aller chercher des épouses dans les coulisses des spectacles, et sous la protection du titre qu'ils leur apportent, les faire passer du théâtre dans les salons royaux. La rigidité des mœurs anglaises s'en effarouche dans le principe; mais elle finit par céder. Quelques années d'une conduite régulière font oublier des antécédens moins favorables; et l'actrice, devenue marquise ou duchesse, ne tarde pas à réunir dans ses salons tout ce que la fierté patricienne compte de

plus gourmé, et la morale de plus sévère.

Parfois aussi on séduit la femme d'un ami. L'ami s'en offense, c'est dans l'ordre. En France, en semblable occurrence, il y aurait un duel: ici il y a procès. Au lieu d'une balle ou d'un coup d'épée à travers le corps, le mari se fait adjuger une somme de quelques milliers de livres sterling, en compensation de l'événement; et le même jugement le débarrasse de sa femme qui devient celle du ravisseur, et souvent déploie dans sa nouvelle position une rigueur de principes et une régularité de conduite que ses antécédens ne semblaient pas promettre. Ainsi, la morale et l'intérêt particulier, tout est d'accord.

On observe que les enlèvemens, autrefois très fréquens, deviennent chaque année moins nombreux. Faut-il en chercher la cause dans l'amélioration des mœurs? doit-on l'attribuer à un progrès dans l'immoralité? Les opinions sont très partagées. Je ne dirai pas la mienne.

DISTINCTIONS SOCIALES.

L'Angleterre est la terre classique des distinctions sociales, nulle part elles ne sont mieux établies et plus rigoureusement observées. Nulle part elles ne pèsent moins, parce que nulle part elles ne sont plus amalgamées avec les mœurs nationales. Un lord a la première place partout où il se trouve. Il la cède à un autre lord qui, de plus que

lui, possède un titre. On n'adresse jamais la parole à un baronnet sans placer son prénom après le titre de *Sir*. Les mots de *révérend* ou de *docteur* précèdent toujours le nom d'un clergyman ou ceux d'un médecin ou d'un avocat.

Un ou deux laquais, porteurs de longues cannes de jonc qu'ils tiennnent élevées au dessus de l'impériale d'une voiture, indiquent la dignité de la personne au service de laquelle ils sont attachés.

Le nombre des coups de marteau frappés à la porte d'une maison produisent le même effet: un domestique s'annonce par un seul coup, le distributeur des lettres de la poste par deux, un gentleman par trois. Le nombre et la force des coups suivent l'échelle du rang de la personne qui veut se faire ouvrir.

Un chef d'atelier, un fermier, se croient dispensés de rendre aux ouvriers sous leurs ordres l'humble salut que ceux-ci ne manquent jamais de leur faire, et il est plaisant de voir l'air de supériorité qu'affecte le cocher d'un *stage* à quatre chevaux, en inclinant à peine son fouet pour répondre à la

marque de profonde déférence que le modeste conducteur d'une diligence à deux chevaux lui accorde, en abaissant le sien jusqu'à terre.

Les classes ne se mélangent pas. Chacune a son cercle de relations duquel elle ne cherche jamais à sortir. La *bourgeoisie*, la *gentry*, la noblesse, la haute aristocratie, ont établi, chacune dans sa circonscription, des habitudes auxquelles elles ne songent pas à se soustraire. Tel est à cet égard l'empire des coutumes, que personne ne s'offense de cette inégalité, certain à la vérité que l'on est de pouvoir faire retomber sur une classe inférieure à la sienne les dédains que l'on avait éprouvés d'une classe supérieure.

De l'ordre domestique cette subordination des rangs remonte à l'ordre militaire et politique. Un caporal perdrait son grade s'il permettait au soldat qui, la veille était son égal, de continuer aux rapports qui existaient entre eux, la familiarité que comportait la similitude de leurs positions. Les magistrats qui parlent au nom du gouvernement sont

obéis par leurs subordonnés, sans résistance, sans murmure, sans réflexion, lors même que les ordres qu'ils donnent sont le plus en opposition avec les idées de ceux qui les reçoivent, tant le principe du respect pour les supériorités, de quelque nature qu'elles soient, a pénétré dans l'esprit anglais.

Ce principe, poussé jusqu'à ses conséquences les plus minutieuses, n'a pas peu contribué à établir et à perpétuer l'ordre admirable qui s'applique à tout en Angleterre. Il tient lieu d'une foule d'exigences qui, mal déterminées, entraînent dans d'autres pays de pénibles discussions. Il remplace ce raffinement de politesse qui se fait vainement désirer partout; il établit un classement qui circonscrit chaque individu dans la sphère dans laquelle il doit agir; et en l'y fixant, il prévient la confusion qui, ailleurs, trouble l'ordre social. C'est à lui que l'on est redevable de cette régularité de mouvement dans quelque partie de l'économie générale, qui ne se voit nulle part à un degré semblable, quoique cependant rien n'en fasse la

loi ; quoique tout le monde se croyant libre, on pourrait craindre que tout ne fût anarchie, et quoique l'éducation ne tendant pas à établir une grande recherche dans les manières, chacun dût être porté à se faire une part très large dans les habitudes sociales.

OBSERVATIONS DÉTACHÉES.

Une des prétentions le plus généralement répandues dans la société anglaise, c'est celle de connaître à fond les intérêts et les hommes des autres pays. De là à des jugemens absolus, il n'y a qu'un pas; et ce pas est si rapidement franchi, que la réflexion n'a pas le temps d'intervenir. On regrette que la gravité apportée par les Anglais dans les autres

matières sur lesquelles s'exerce leur bon sens, les abandonne dans ce genre d'occasions, lorsqu'on les voit émettre des opinions si fausses sur les hommes et sur les choses, se méprendre si étrangement sur les faits, accorder leur confiance à de si méprisables autorités, et montrer si peu de discernement et d'esprit de critique dans l'examen des considérations d'après lesquelles ils se déterminent. Froids et très sensés dans tout ce qui touche les intérêts de leur patrie, on les voit se passionner et agir avec emportement ou légèreté dans ce qui concerne ceux des autres pays. Et cependant ils sont, plus que quelque peuple que ce soit, dans une position qui devrait les mettre à l'abri de ce travers. Ils voyagent beaucoup, visitent tout, questionnent à tout propos, recueillent des notes. On est tenté de se demander à quoi bon tant de peine et de fatigue, pour ne rapporter que des aperçus inexacts, et le tort de n'avoir observé que pour mal voir.

Si tranchans dans leurs jugemens sur les affaires politiques des autres nations; si passionnés à l'égard des hommes qui y

prennent part; si disposés même à intervenir de leur argent et de leur personne dans des querelles qui ne devraient pas être les leurs, les Anglais souffrent avec peine qu'un étranger émette une opinion sur ce qui se passe chez eux. Parmi les plus polis, l'impatience se laisse deviner d'une manière non équivoque. Chez ceux qui le sont moins, elle ne se dissimule pas. Personne ne pourrait trouver qu'ils eussent tort, s'ils avaient, à l'égard des autres, la réserve qu'ils en exigent pour eux-mêmes.

—

Les Anglais se proclament les amis de la liberté et les ennemis du despotisme. L'amour de la patrie est un culte chez eux. Entrez dans leurs maisons, vous verrez partout le buste ou le portrait de Napoléon. Serait-ce qu'ils vissent dans cet homme extraordinaire une disposition favorable aux idées libérales, de la haine contre le despotisme, quelque velléité de préférer les intérêts de la Grande-Bretagne à ceux de la France ? On le croirait difficilement. Ne

doit-on pas plutôt chercher la cause de cet engouement dans une propension vers les choses et les opinions qui sortent de la ligne commune ? Il faut dans cette circonstance sacrifier ou le patriotisme ou la réflexion des Anglais. Je n'hésite pas à me prononcer en faveur de leur patriotisme.

Le caractère anglais a cela de particulier, que les défauts des individus ou des classes, loin de tirer à conséquence contre l'intérêt général, tournent à son profit. Ainsi, de la lâcheté de la populace résulte le maintien de l'ordre; de l'orgueil des gens bien élevés, la fierté nationale; de la soif de l'or, la richesse publique; de la paresse d'imagination, la haine du changement et la stabilité des institutions; de la manie de se singulariser, de bizarres mais d'utiles établissemens; du rigorisme religieux, des mœurs sévères; du propagandisme, l'extension du commerce sur tous les points du globe; du malaise dans le pays natal, des colonies utiles à la métropole; de la vénalité

des emplois, de celle même de la représentation nationale, plus d'aptitude, plus de garantie chez ceux qui y consacrent leur fortune; de la choquante inégalité dans la division de la propriété, une hiérarchie qui remonte de la famille à l'État.

Cette disposition réagit de l'ensemble de l'ordre social sur ses spécialités, et fait que, malgré l'inconhérence de ses institutions et les vices très réels et très apparens de son organisation, l'Angleterre occupe un rang très distingué parmi les pays les mieux gouvernés et les plus heureux de l'époque actuelle, et que, si haut qu'ils remontent, les souvenirs historiques ne peuvent trouver de points de comparaison qui ne soient à son avantage.

—

Les duels sont rares en Angleterre. Le ton calme des discussions, l'habituelle froideur du caractère, l'absence de susceptibilité, celle même de certains mots qui, offensans dans d'autres langues, sont sans signification dans celle-ci; l'extrême sévérité de la loi

qui, lorsque le combat a été mortel, fait partager au vainqueur le sort du vaincu ; la réprobation qui s'attache au duellisme et poursuit le duelliste ; tout cela réserve, pour des cas fort rares, la nécessité de demander à son courage personnel ou à son adresse la réparation d'une injure. Au lieu de se battre, on plaide, et le public trouve cela très naturel. Y a-t-il moins de bravoure en Angleterre, parce qu'au lieu de donner un coup d'épée ou un coup de pistolet en échange d'un soufflet, on se fait adjuger une somme par les tribunaux ? Non. Partout on rend justice à la valeur britannique ; et des faits glorieux sont là pour justifier les éloges qui lui sont unanimement donnés. Cette valeur court moins les rues qu'elle ne le ferait en France. Elle a une manière de s'exercer, un mode qui lui sont propres, des règles qui lui appartiennent ; mais elle offre tout autant de fonds, tout autant de ressources pour l'État que celle de quelque nation que ce soit.

—

Les Anglais sont *montreurs*. Lorsqu'ils ont à satisfaire la curiosité d'un étranger, ils la fatiguent, en ne lui faisant grâce d'aucun des détails les plus minutieux et les plus insignifians. Dans une ville, il n'est pas de quartier si sale, d'édifice si mesquin, qui échappent à leur *cicéronerie*. Dans une maison, ils promènent de la cave au grenier, et appellent l'attention sur tout ce qu'elle renferme. C'est à n'en plus finir dans une bibliothèque, dans un musée, dans une collection d'objets d'art. Ils vous feront feuilleter jusqu'au dernier livre, voir jusqu'au plus mauvais tableau, admirer la pièce la moins digne d'attention. Il n'y a pas dans cette habitude le sujet d'une critique; si je la mentionne, c'est qu'elle peut être considérée comme une espèce de tic national.

Grande est la différence entre un Anlgais observé sur le continent et le même étudié à Londres. De là vient l'opinion peu exacte que, de l'autre côté du détroit, on se forme

sur les défauts et les qualités du caractère britannique. Le tort en est moins à ceux qui portent les jugemens qu'à ceux qui sont jugés. Les premiers prononcent d'après ce qu'ils voient ; les seconds ne se montrent pas tels qu'ils sont réellement, et la forme qu'ils empruntent ne vaut pas celle qui leur est naturelle.

Hors de son pays, un Anglais affiche la prétention d'en conserver les usages ; il les exagère, de peur d'en laisser échapper aucun des détails. Il pousse même la prévention au point de vouloir plier les usages du pays qu'il visite à ceux du sien propre. Il montre de la susceptibilité, du dédain, de la fierté, exige des égards, fait peu de frais pour se les attirer, et se met à l'aise partout.

Entre-t-il dans un salon, il salue à peine, attend, pour commencer une conversation, l'introduction, inusitée ailleurs qu'en Angleterre, de ceux qui doivent être ses interlocuteurs ; s'offense de la moindre négligence dans les procédés dont il croit devoir être l'objet. Il faut que la foule se presse davantage encore, pour donner un libre pas-

sage à lui, à sa femme, à trois ou quatre filles qui se tiennent accrochées et s'obstinent à ne pas se séparer. Il se montre enfin inexorable sur la plus légère concession d'usages qu'il fait revivre, dans la pensée qu'ils portent avec eux un caractère de nationalité dont il est fier.

Tel n'est pas l'Anglais chez lui : prévenant envers les étrangers, disposé, pour leur plaire, à exalter, à emprunter les mœurs, les langues même du continent, effaçant les habitudes nationales pour sympathiser davantage avec ses hôtes, il déploie une politesse, une obligeance, un empressement que n'avaient pas fait pressentir les formes toutes différentes qu'il avait affectées hors de sa patrie.

—

Il faut qu'il y ait un vice quelconque dans le caractère, dans l'organisation domestique, dans les habitudes des Anglais ; car ils ne se trouvent bien nulle part : ils paraissent tourmentés par un besoin de *locomotion* qui les

pousse de la ville à la campagne, de leur pays dans celui des autres, de l'intérieur des terres sur les bords de la mer. Peu leur importe comment ils y seront, pourvu que demain ils ne soient plus où ils sont aujourd'hui. Cette variété, cette distraction que les autres peuples demandent à leur imagination, c'est dans un déplacement physique qu'ils les cherchent. Quand ils ne savent plus où aller sur la terre, ils s'enferment dans les étroites parois d'un *yacht*, et les voilà s'exposant aux inconvéniens, aux dangers de la mer, voguant sans but, sans terme fixe, sans perspective de jouissances présentes, sans rien qui promette des souvenirs, sans autre plaisir que la fin de celui qu'ils prétendent goûter.

Cette manie n'est pas particulière à des individus; elle appartient à un grand nombre de familles de toutes classes, de toutes positions, de toutes fortunes. Sans parler de Brighton, où, par ton, l'on va passer d'une manière fatigante quelques mois de l'hiver, on voit, se croisant sur les routes, des familles qui quittent des habitations commo-

des, et tous les agrémens attachés à la propriété, pour s'établir à loyer dans d'autres terres, et subir tous les inconvéniens de la non-possession. Relations, habitudes, affections, amour du sol, tout est sacrifié, sans que l'on s'informe de ce que l'on rencontrera à la place; car rien ne détermine la préférence. On va en Italie, en Saxe, en Écosse, en France, d'un comté dans un autre, sans motif précis. En partant, on loue sa maison; et si le bail n'est pas expiré au retour, on en loue une autre pour un mois, pour huit jours, pour un an. Lorsque l'on ne veut ou ne peut pas se livrer à de lointaines émigrations, on change de quartier dans la ville que l'on habite.

Un étranger est tenté de s'informer si ce *confortable* dont on est si vain, est si général qu'il se trouve partout où conduit un caprice irréfléchi, et si, en supposant qu'il existe en Angleterre, les Anglais l'emportent avec eux sur le continent. Dans la nécessité où il est de se faire une réponse négative, il se demande si le *confortable* est aussi réel et aussi étendu que les Anglais le prétendent;

et, de question en question, il va jusqu'à douter que ce soit chose si précieuse et si nécessaire, puisque l'on en fait si légèrement le sacrifice.

BAINS DE MER.

Les Anglais, même les plus occupés et les moins riches des classes élevées de la société, ont toujours du temps et de l'argent dont l'emploi les embarrasse. La raison pourrait s'en trouver dans l'importance et en même temps dans le petit nombre des affaires qu'ils traitent, et dans l'ordre qui préside à leurs

dépenses. Quoi qu'il en soit, après qu'ils ont passé l'hiver à la campagne et le printemps à la ville, il leur faut trouver le moyen de tromper le désœuvrement de l'été. Les plus riches voyagent. Les plus pauvres vont sur le continent chercher une place où ils puissent vivre économiquement tout en se donnant l'air de voyager. La classe intermédiaire s'établit, sous le prétexte de prendre des bains, sur le bord de la mer, dans des lieux où le caprice de quelques familles *fashionables* promène une vogue de courte durée. On doit à cette manie la création de quelques villes du littoral que leur éloignement de la capitale, la privation de moyens d'abri pour les navires, l'absence de toute espèce d'industrie, semblaient condamner à une perpétuelle nullité. Parmi ces villes, Brighton peut être citée comme une preuve de la puissance d'une fantaisie chez un peuple qui ne se pique pas d'exclure la bizarrerie de ses habitudes et de ses déterminations. Sur une plage aride, sur une terre qui se refuse à la végétation d'un seul arbre, une bourgade de pêcheurs et de contrebandiers a tout à

coup été transformée en une ville étendue et somptueuse. Une population sédentaire de trente mille ames, qui se double pendant certains mois de l'année, est venue se fixer dans des maisons superbes construites autour du palais qu'avait fait bâtir un souverain qui ne se laissait pas voir. Afin de faire croire à une exception, à l'éloignement que, dans les dernières années de sa vie, Georges IV avait pour la société de ceux qu'il aurait dû admettre dans sa familiarité, la noblesse allait passer quelques jours, puis quelques semaines dans la ville où il faisait sa résidence favorite. Plusieurs seigneurs s'y créèrent des habitations; d'autres en louèrent. Il devint du bon ton d'avoir au moins un pied à terre à Brighton. Des maisons s'élevèrent en plus grand nombre que ne le réclamaient les besoins de la noblesse. La classe qui venait après les occupa; et en peu d'années, sans que l'on pût bien se rendre compte des causes de ses rapides progrès, on vit cette ville se classer parmi les plus riches et les plus fréquentées de l'Angleterre. Que deviendrait-elle si la mode qui a favorisé

son développement, s'avisait de porter ailleurs ses faveurs capricieuses et de créer une autre cité ? Si surtout la population qui vient momentanément y promener son ennui, reconnaissait qu'un pays sans arbres, une mer sans vaisseaux, une plage sans port, une cité sans établissemens publics, sans promenades, sans autres moyens de distraction qu'une continuelle agitation, en un mot, *une ville sans causes*, offrent un mauvais emploi à l'argent que l'on y dépense, et qu'il est une foule d'autres lieux où le temps serait moins pénible à supporter ? On pourrait lui prédire la désertion complète de ses maisons, que dédaigneraient le commerce et l'industrie, et le retour à son ancienne pauvreté, dont l'interruption momentanée serait constatée par des ruines de briques et par l'herbe qui croîtrait dans l'intervalle des pierres de ses trottoirs déserts.

Avant Brighton, Margate et Ramsgate avaient, par leur position à l'embouchure de la Tamise et par l'agrément de leur situation, attiré la foule des riches qui n'avaient rien de mieux à faire. Désertées pour Brigh-

ton, ces villes n'ont plus vu reparaître les brillans équipages qui y circulaient. Quelques voitures de place traînées par un seul cheval, quelques chaises à trois roues poussées par un homme, promènent dans leurs rues inclinées les habitans de la cité de Londres qui veulent singer les grands seigneurs; et la valeur de leurs maisons, le produit de leur industrie décroissent dans la proportion de l'importance et de la richesse de leur population de passage.

D'autres villes, telles que Hastings, East-Born, Weimouth, Sidmouth, ont cherché des moyens de fortune dans le goût d'imitation qui appellerait dans leur enceinte la population aisée qui les environne, et qui peut-être déciderait quelque illustre fantaisie, quelque royale prodigalité. Cette tentative réussit, au moins quant à la première partie de la spéculation. Ces villes ont une population mobile moins nombreuse, moins titrée, moins riche, mais tout aussi embarrassée de son oisiveté, tout aussi peu habile à créer du mouvement et des distractions que celle des villes rivales. On y voit des

familles parcourir silencieusement les mêmes promenades, sans aborder, sans saluer même d'autres familles tout aussi ennuyées qu'elles. On y remarque des femmes, un livre à la main, sur leur balcon, tandis que, placés derrière elles, leurs maris promènent au dessus de leurs têtes des télescopes dont ils suivent les navires qui passent à la vue de la côte; des berceuses et des gouvernantes surveillant des enfans; et sur toutes les figures, une sorte de lassitude et de désœuvrement que personne ne cherche à dissimuler.

On ne connaît pas ici, comme en France, ces réunions si gaies qui, sautant au son d'un violon de village, improvisent un bal au milieu d'un bois ou dans le coin d'une prairie, ou dont l'intérêt est tour à tour excité par le jeu, par des lectures, par des parties collectives, par des spectacles, par des promenades dans des sites pittoresques, par des conversations qu'alimentent l'anecdote la plus frivole comme la controverse politique la plus ardue. A Dieppe, à Plombières, dans les Alpes, dans les Pyrénées,

on s'amuse : ici, on se baigne, on mange, on boit, on marche, on dort; et quand l'ennui devient trop pesant, on le promène ailleurs, dans l'espoir d'en perdre un peu sur la route, et on finit par le reporter chez soi.

Quelques exceptions doivent être faites dans cette peinture peu attrayante, mais vraie, des habitudes des lieux de passage fréquentés par les classes riches de l'Angleterre. On cite quelques villes où il est de mode de s'amuser. Lémigton, Cheltenham, Brigthon, sont de ce nombre. Mais en échappant à un excès, on tombe dans un autre. On ne sait pas se réunir, s'égayer dans certaines places : ailleurs, tout est bruit, foule, tumulte; les plaisirs y affectent de la prétention à s'emparer de tous les momens; mais ils s'y montrent en même temps solennels et exigeans. Il faut toujours être en représentation pour les goûter; il faut aussi s'y laisser entraîner sans pouvoir se soustraire à un seul. Sous peine d'être mis à l'index, on ne peut se dispenser de monter à cheval, de se promener à pied ou en voiture, de

suivre une chasse au renard, de faire partie d'un pique-nique dans la matinée, et le soir d'accepter un dîner et de paraître dans deux bals. On s'amuse au point que de tant de jouissances on finit par ne plus en apprécier qu'une : c'est celle d'en voir la fin.

EXISTENCE D'UN ÉTRANGER.

Deux conditions sont indispensables pour l'étranger qui veut passer agréablement son temps à Londres : beaucoup d'argent et une position marquante, une célébrité, un nom qui en tiennent lieu.

Il doit se préparer à payer très chèrement l'hospitalité qu'il est obligé de demander

dans des hôtels garnis, et tous les objets dont il n'a pas eu la sagesse de se pourvoir. Le prix, comparativement très élevé, de tout ce qui entre dans la consommation et dans les habitudes de la vie, s'accroît par l'usage, établi partout où l'on vend, de doubler les prix à l'égard de l'étranger qui achète. C'est une condition de tous les pays; mais dans aucun elle n'est aussi religieusement observée que dans celui-ci. . . . . .

Un étranger doit se plaire dans la société anglaise, tant les prévenances dont il est l'objet sont délicates et multipliées! tant on y fait de frais pour obtenir son suffrage en échange des procédés qui lui sont prodigués! L'agrément qu'il y trouve doit surtout être attribué aux femmes, qui, avec une grace sans trop de coquetterie, une bonté sans affectation, se chargent de faire les honneurs des salons. Presque toutes parlent la langue française avec facilité, et elles l'emploient exclusivement dans les conversations auxquelles un étranger prend part. Elles savent montrer leur instruction sans pédantisme, et elles ont le talent de soutenir une con-

versation, quelle que soit la direction qu'elle prenne.

Les hommes sont plus froids, plus réservés, plus pénétrés de leur dignité nationale. Leur politesse n'est ni démonstrative, ni prévenante. On pourrait dire qu'elle consiste à trouver bon qu'on leur demande ce qu'ils ne songeraient pas à offrir.

Aux deux conditions d'une existence agréable, de l'argent et une position élevée, il faut en joindre une troisième : c'est un titre, une qualification qui précède votre nom. On vous recherche alors, on vous prône, on vous montre; vous devenez un objet de curiosité, que l'on regarde, que l'on étudie, que l'on questionne quelquefois jusqu'à l'importunité. De votre complaisance à vous prêter à cette habitude du caractère national, dépend l'accueil qui vous est fait. Si vous êtes en fonds pour la satisfaire, vous ne devez pas hésiter à vous y prêter, et vous pouvez le faire sans que votre dignité personnelle en souffre, grâce à la délicatesse qui accompagne les questions qui vous sont faites. Les femmes surtout tiennent grand

compte de ce genre de complaisance, et des manières polies des étrangers, et elles font beaucoup de frais pour justifier et entretenir l'empressement qu'on leur montre.

Avec les conditions qui viennent d'être établies, on est donc assuré de jouir, en Angleterre, de tous les agrémens qui peuvent embellir la vie d'un homme du monde. Mais si ces conditions manquent, il faut fuir un pays où l'on n'est considéré qu'en raison du rôle que l'on peut y jouer, ou de celui que l'on a joué ailleurs, et où l'économie, quelque rigoureuse qu'elle soit; les privations, quelque multipliées qu'on se les impose, ne sauraient balancer l'énormité des prix et les continuelles exigences qui n'en tiennent aucun compte.

VIE DES CHATEAUX.

C'est à la campagne, c'est dans de vastes et magnifiques châteaux, que les Anglais riches déploient tout leur luxe. C'est là que la tenue des domestiques, la beauté des équipages, la profusion de la table se font principalement remarquer.

Au mois de juillet, Londres est abandonné par la portion de la société qui se pique de

donner le ton et de diriger la mode. Ceux de ses membres qui ne peuvent obéir à cet usage, prennent une espèce d'incognito, sortent rarement, ne reçoivent pas, et font même fermer les fenêtres de leurs hôtels du côté de la rue, afin qu'on ne puisse soupçonner qu'ils sont encore à la ville.

Les deux premiers mois du séjour dans les terres sont consacrés aux affaires. On invite peu d'étrangers, et on se borne à l'échange de quelques visites avec ses voisins les plus rapprochés. Ce n'est qu'au mois d'octobre que les réunions commencent. Une société nombreuse qu'accompagne une grande suite de domestiques et de chevaux, encombre les châteaux des grands seigneurs. Tout en affectant du laisser-aller, tout en proclamant une liberté absolue, elle traîne après elle l'observation minutieuse d'une sévère étiquette. Chacune de ces réunions est une fraction de la cour avec ses coutumes, ses lois, ses prétentions.

Les journées anglaises sont coupées par de fréquens repas. Ainsi, à neuf heures, on prend le thé. Il est convenu que pour ce

premier repas on n'attend personne, à peine les maîtres de la maison. L'heure sonnée, les prémiers arrivés se placent autour de la table, préparent le thé, en servent à leurs voisins, et se distribuent, sans beaucoup de cérémonie, le pain, le beurre, les œufs, qui composent seuls le service. Sur un buffet sont placées des viandes froides. Les convives qui veulent en prendre se lèvent, coupent les morceaux qui leur conviennent, et reprennent leurs places. On ne sert ni vin, ni eau, ni bière, à ce repas. On n'a pour se désaltérer que du thé ou du café, que l'on est souvent obligé d'aller demander aux personnes qui les servent. L'usage exclut la présenee des domestiques; et les convives, ordinairement occupés de la lecture des journaux ou de leur correspondance, ne songent pas à suppléer à l'absence des laquais par la transmission de main en main des objets dont les autres ont besoin.

Entre une et deux heures, un second repas réunit à peu près toute la société. Celui-ci, mieux entendu que le premier, est servi comme les déjeûners de France.

A six heures, on se rassemble dans les salons. La toilette des hommes doit être très soignée. Les femmes, parées comme pour les soirées les plus brillantes de la capitale, font étalage de leurs diamans et des modes, que, pour cette époque, elles font venir de Londres et même de Paris.

Dans la pièce qui précède la salle à manger, les domestiques sont rangés sur deux haies. Les maîtres de la maison occupent des fauteuils à chaque extrémité de la table. Les convives se placent, en observant sans affectation leurs rangs respectifs.

Vers minuit, un quatrième et dernier repas, servi sur des plateaux dans un des salons, est mis à la disposition des personnes dont l'estomac trop exigeant ne se serait pas contenté des réfections de la journée. Ce repas se compose de viandes froides et de volailles grillées, et couvertes d'une couche de clous, de poivre, de piment et de sel. Quelques verres de vin chaud, ou de Madère, ou de Xérès, en facilitent la digestion.

Les intervalles des repas sont consacrés à

des promenades à cheval ou en voiture, à la chasse à courre ou au tir, à des visites dans le voisinage, à des lectures auxquelles fournissent amplement les immenses journaux de la capitale, et des bibliothèques d'un très bon choix.

Il est certaines occasions où les habitudes de supériorité disparaissent, et où toutes les classes se confondent. Telles sont les circonstances d'un mariage, d'une naissance, d'une guérison. Tout ce qui appartient à la maison est admis à prendre part à une réunion commune, depuis le lord jusqu'au dernier *groom*.

Après le dîner, la société, rendue ce jour-là plus nombreuse par les invitations adressées à des voisins mêmes que l'on ne fréquente pas habituellement, passe dans la pièce la plus vaste du château, où sont déjà rassemblés les fermiers et les domestiques. Le personnage principal parcourt la foule et parle à tout le monde. Puis il vient se placer à une des extrémités de la salle avec sa société particulière qui se range sur deux files. A la suite et dans le même ordre s'alignent

les domestiques, sans en excepter ceux affectés aux derniers emplois. Les hommes sont en livrée; les femmes ont leurs habits les plus propres. On danse une *colonne.* Grace au mélange qui en résulte, tous les rangs se confondent, et le gant de la maîtresse de maison, celui de la dame la plus dédaigneuse, se salit dans la main d'un garde-chasse ou d'un aide de cuisine. A minuit, la société se retire, et laisse la place libre aux domestiques, qui prolongent le bal et leur égalité d'un moment jusqu'à l'heure où ils reprennent leurs habitudes de service et d'infériorité.

En résumé, l'existence que l'on trouve dans les châteaux ne présente pas tout l'agrément que devraient procurer la dépense très considérable qu'elle entraîne, et l'apparente liberté qui en résulte. On n'échappe pas toujours à l'ennui dans ce qui s'y pratique, aux repas sans ordre de la matinée, aux promenades isolées qui les suivent, dans les salons où il est à peu près d'étiquette de ne se réunir et même de n'avoir l'air de se connaître que le soir, aux interminables dî-

ners qui achèvent la journée. Comme étalage de fortune, comme faste d'une grande position, la vie de château, en Angleterre, a tout l'éclat, toute la pompe que la vanité peut désirer. Elle ne saurait être comparée à celle de France sous le rapport de la liberté, de l'agrément, de l'aisance. Après un séjour de quelques mois, on a dépensé son temps et son argent; mais on n'a obtenu en échange que du mouvement et peu de plaisir, du bruit et peu de gaîté, des réunions nombreuses et peu d'affections réelles; en un mot, du luxe et peu de véritables jouissances.

FORTUNES.

L'extrême inégalité de la distribution de tous les genres de propriétés en Angleterre, peut seule expliquer l'étonnante richesse de quelques individus. La primogéniture assurant à l'aîné des enfans la presque totalité de la fortune de la famille, il en est résulté, à la suite de quelques générations, la réunion de la propriété foncière dans un très petit

nombre de mains. Le nivellement que pourrait rétablir la dissipation chez les uns; chez les autres, les chances commerciales et les circonstances diverses qui changent les positions sociales, ne peuvent même s'opérer dans la plupart des familles nobles, à cause des majorats et des substitutions qui, chez elles, font la base du système de possession, et assurent la conservation des fortunes.

Il faut que ce système d'inégalité ait des avantages qui compensent le préjudice que semble indiquer le plus simple raisonnement; car ici l'aisance est générale. Les exceptions que l'on remarque ne sont pas à beaucoup près aussi nombreuses que celles qui affligent l'observateur dans les pays régis par un système de distribution égale de la propriété.

Tandis qu'à l'aide des ressources qu'une industrie variée présente aux enfans exclus du partage de la propriété paternelle, ceux-ci obtiennent une position avantageuse, les aînés brillent, soutiennent la splendeur, et augmentent le crédit de leur maison, font

de leur fortune un emploi réglé, souvent moins par leur volonté que par l'opinion et d'irrésistibles usages, et ne se trouvent en quelque sorte que les économes et les distributeurs de leurs revenus. Un grand luxe dans la tenue de leurs maisons, dans des plaisirs dispendieux, dans l'entretien de leurs terres, dans les soins qu'ils donnent à l'agriculture, préviendraient l'accumulation de leurs capitaux, lors même que la nécessité d'acheter à prix d'or les suffrages qui doivent assurer, à eux ou à leurs parens, des places dans le parlement, et perpétuer ainsi une influence dont ils sont très avides, n'activeraient pas la circulation de ces capitaux. Les sommes qu'ils dépensent dans ces occasions épuisent les réserves qu'ils auraient faites, et souvent même exigent une anticipation sur celles qu'ils pourraient faire. Mais au moins elles ont un effet très marqué; et, dans l'état actuel de la société en Europe, on doit considérer comme un phénomène cette influence qu'exercent une grande fortune et un nom illustre sur une clientelle intéressée ou reconnaissante, mais qui, quels

que soient ses motifs, n'en est pas moins assurée à celui qu'elle s'est donné pour patron.

Le commerce, les emplois dans les colonies pour les classes intermédiaires ; pour les grandes familles, les grades militaires, la marine, les dignités ecclésiastiques et les riches émolumens qui y sont attachés, et dont les familles disposent, sont un moyen de commencer de nouvelles fortunes, de relever celles qui sont en souffrance, et de réparer les effets de l'inégalité du partage de celles qui existent. Il en résulte un état brillant pour les chefs, et avantageux pour les autres membres de chaque famille, et dans l'aspect général du pays, quelque chose d'*ordonné*, de satisfaisant, qui annonce une prospérité réelle.

Sous le rapport du bien-être relatif des classes et des individus, l'Angleterre l'emporte, à quelques exceptions près, sur les pays les plus favorisés du monde. Aucun de ceux-ci ne saurait présenter à un égal degré de l'aisance répartie entre tous les membres du corps social. Et à quoi peut-on attribuer ce

résultat, si ce n'est au mode de répartition des fortunes ?

On aurait peine cependant à se rendre compte des causes secondaires de la prospérité générale, si l'on ne considérait que certaines fortunes, dont l'énormité semble devoir entraîner un état de pauvreté absolue pour un grand nombre d'individus. De l'aisance de combien de familles se composent les fortunes d'un duc de B....., d'un duc de B....h, d'un marquis de W....., d'un marquis de S....., dont le revenu dépasse à quatre, six et jusqu'à huit millions de francs? Et celles d'une foule de particuliers que l'on considérerait comme pauvres, si leur revenu ne s'élevait pas à six ou huit mille livres sterling (150 ou 200,000 fr.)? Londres, la cité exceptée, est la propriété d'une douzaine de personnes sur les terrains desquelles des maisons, des quartiers se sont élevés, avec la condition d'une rente équivalente à plusieurs fois le revenu du sol, et du retour des constructions qui le couvrent après un temps déterminé. Il est tel individu qui possède deux ou trois mille, d'autres cinq ou

six mille maisons. Ce genre de propriété est répandu dans presque toutes les villes qui prennent de l'accroissement [1]; et il est une source intarissable de richesses pour ses possesseurs.

A côté de ces immenses fortunes de particuliers, il existe des fortunes de corporations qui ne sont pas moins remarquables. Les universités de Cambridge et d'Oxford ont chacune plusieurs millions de rente en terres. Les corporations de Londres et celles des principales villes possèdent en maisons, en terres, en fonds publics, des valeurs incalculables. Ces propriétés, assez bien administrées relativement à leur accroissement; assez mal, si l'on considère l'emploi que l'on fait de leur produit, ne tournent au profit de l'aisance générale que selon le caprice de ceux qui les régissent, et les conditions qu'ils mettent à leur distribution.

Jusqu'à présent, conseillé par un système de prudence ou entraîné par une habitude

[1] *Devonsport*, qui renferme quarante mille habitans, appartient à un seul propriétaire.

irréfléchie, le peuple anglais s'est accommodé de cet état de chose. On veut lui persuader qu'il doit consulter la raison ou plutôt le raisonnement, et se laisser entraîner à des changemens qui établiraient une répartition plus égale de la richesse. L'appât est puissant. L'esprit doit être fortement séduit par toutes les considérations qui se présentent à l'appui du nouveau système. La conquête intéresse tant de monde! elle promet de si riches dépouilles, que difficilement on saura se défendre de la tenter! Une fois achevée, ses conséquences seront irrésistibles... L'ordre social, tel qu'il existe, disparaîtra; et qui peut savoir quel sera celui qui le remplacera? Qui peut calculer l'étendue des sacrifices au prix desquels il faudra l'acheter?

Dans leur actuelle énormité, ces fortunes, pour être administrées et dépensées, semblent exiger des combinaisons très vastes et des moyens qui ne seraient pas en harmonie avec les mœurs de notre époque. En effet, quand le possesseur d'un revenu de cent soixante mille livres sterling (4,000,000) en-

tretiendrait une quarantaine de valets dans ses antichambres, cent chevaux dans ses écuries, une table somptueuse et un équipage de chasse, il paraîtrait avoir atteint les bornes assignées au luxe par les habitudes de notre état social. Une part peu considérable d'une telle fortune suffirait pour couvrir ces dépenses, tout excessives qu'elles paraissent; mais le goût des améliorations réclame une autre part: on crée des routes, des canaux, on construit des palais et des châteaux, on se livre à la dispendieuse manie des innovations et des perfectionnemens, on veut entrer au parlement et y faire entrer ses parens et ses créatures, et on affecte à cet usage quarante ou cinquante mille livres sterling. On veut avoir des terres bien gardées, et on paie une quarantaine d'hommes pour la conservation de son gibier. Afin d'éviter l'embarras de traîner après soi un nombreux domestique, on en a un tout établi dans chaque château que l'on possède, quoique souvent on n'y réside que peu de jours dans le cours d'une année. Un désordre que le bon ton commande de

ne pas réprimer, une prodigalité à laquelle on attache une idée de grandeur et de dignité, font le reste. Tels sont les moyens que les grandes fortunes emploient en Angleterre, pour se distribuer et porter l'aisance dans toutes les classes de la société.

CONFORTABLE.

Les Anglais sont très fiers de ce qu'ils appellent leur *confortable*. Ce mot leur sert à définir l'aisance dont ils jouissent, et les aises dont ils croient jouir. Il est employé aussi pour faire valoir la supériorité de fortune à laquelle le peuple anglais affecte une grande prétention à l'égard des autres nations : car, s'il est un peu revenu de l'opi-

nion qu'en France on mange des cuisses de grenouilles au lieu de filets de bœuf, il ne se persuade pas encore que l'on y connaisse les jouissances et les douceurs de la vie.

Pour les étrangers qui ne veulent pas prendre la peine d'observer, *confortable* est un mot de convention, une espèce de lieu commun au moyen duquel ils analysent et résument tout leur séjour en Angleterre.

Chez les Anglais riches, le *confortable* est un grand luxe, un état de maison dispendieux. Dans la classe moyenne, les frais en sont faits par un grand fauteuil bien rembourré, bien large, bien lourd, dans lequel le maître de la maison s'endort après son dîner. On croira que je plaisante! non; c'est la vérité bien exacte. A côté de ce fauteuil, il n'y a rien qui justifie cette idée d'une aisance générale que le mot semble indiquer.

Une table couverte de poisson bouilli et de légumes cuits à l'eau, destinés à être mêlés, par forme d'assaisonnement, à tout ce que l'on mange; un *roast-beef* dont, par préférence, on sert le morceau le plus dur et le moins savoureux; pour tenir lieu de

serviettes, les bords de la nappe; pour tout dessert, des noix, du fromage et des raisins secs; dans l'appartement, des chaises en jonc, quelquefois recouvertes d'un coussin non fixé, que le moindre mouvement fait tomber; dans les chambres, de vastes lits à colonnes avec un matelas de plume, à travers lequel on atteint immédiatement une paillasse disposée de manière à produire l'effet d'une table mal unie; point de pendules, et partout un feu de charbon de terre dont la poussière et la fumée salissent tout; des croisées à coulisses, sur lesquelles s'abaissent des stores en percale, et quelquefois des rideaux mal drapés en toile peinte de couleur foncée; mais en revanche, une grande propreté dans la tenue des appartemens et des meubles : voilà ce que l'on appelle du *confortable*.

Dans les classes inférieures, le mot même n'est pas prononcé.

SITUATION POLITIQUE.

Avec ses richesses nationales, ses immenses colonies, ses forces de terre et de mer, l'Angleterre éprouve une gêne qui nuirait à l'efficacité de ses mouvemens, si elle tentait de les rendre hostiles à une portion quelconque de l'Europe. Elle a joué un grand rôle pendant les dernières années du dix-huitième siècle et les premières du dix-neu-

vième. Il est douteux qu'elle ait la volonté de le continuer. Elle y regarderait à deux fois avant de s'engager de nouveau dans une voie hérissée de sacrifices et de dangers. Conseillère de tous les momens, sa dette publique est là pour prévenir les écarts auxquels pourraient entraîner des idées irréfléchies de gloire et de prépondérance. Dans la balance où se pèsent les intérêts nationaux, les vingt milliards emporteraient les considérations d'amour-propre ou de sympathies politiques qui leur seraient opposées.

L'Angleterre possède tout ce qu'elle pouvait désirer obtenir. Elle ne prendrait donc part à une lutte que pour conserver. Or, dans l'ordre actuel des idées, aucun état n'a intérêt à lui enlever. Pour l'affaiblir, il suffit de lui laisser ce qu'elle a. Pour qu'elle possède, il faut s'en rapporter au temps.

Une lutte qui ne pourrait dans aucune hypothèse lui être profitable, nécessiterait d'ailleurs de nouveaux sacrifices pécuniaires, auxquels les revenus actuels, à peine suffisans pour couvrir les dépenses courantes, ne pourraient faire face. Il faudrait ou aug-

menter ces revenus par un accroissement d'impôts, ce qui serait fort difficile vu l'énormité de ceux qui existent, ou recourir à des emprunts et ajouter à une dette déjà excessive, et qui porte de la gêne dans toutes les branches du gouvernement et de l'administration : mode repoussé par le bon sens public, lequel a donné à son arrêt la force d'une volonté nationale.

L'extension des possessions anglaises dans toutes les mers du monde, a rendu son commerce beaucoup plus vulnérable qu'il ne l'était autrefois. Les pertes qu'il éprouverait seraient incalculables, si une puissance maritime dirigeait contre lui ses efforts, au lieu d'attaquer corps à corps et par grandes masses la marine militaire. Le commerce le sait, et il se montre peu soucieux de courir cette chance.

On a tant déclamé contre l'esclavage des nègres, qu'enfin il est entré dans l'esprit de ces hommes des idées positives d'affranchissement. Libres, ils exterminent la population blanche, dont le péril n'a pas excité la sensibilité des philantropes qui s'appitoient sur le

sort de la population noire, cessent de travailler, et tarissent pour la métropole une des sources principales de ses richesses. Afin de prévenir cet événement, l'Angleterre est entraînée dans une dépense de forces et d'argent qui occasione un vide dans les moyens sur lesquels elle aurait compté pour appuyer son intervention dans une querelle européenne.

Les dispositions de l'Irlande ne sont pas telles qu'elles doivent inspirer une confiance sans limites. La presse, en proclamant le principe que les peuples peuvent se fractionner et se soustraire aux gouvernemens qu'ils jugent ne plus être en harmonie avec leurs intérêts ou seulement leurs affections; le gouvernement, en se faisant, en mainte occasion, l'auxiliaire des nations qui voulaient en venir à l'application de ce principe, ont donné à l'Irlande, mécontente du mode de domination que la métropole exerce à son égard, une sorte d'encouragement, de droit même, à secouer le joug. Si l'on s'en tenait à des argumentations, ce pays en trouverait de victorieuses dans tout ce qui a été écrit,

dit et fait par le gouvernement anglais au sujet de la Belgique, de la Pologne, du Portugal, de la France même. Mais les baïonnettes sont là; on ne manquerait pas de les faire intervenir dans la discussion.

Ainsi, en abandonnant la ligne qu'il suit depuis 1815, le gouvernement anglais verrait sa situation se compliquer de l'accroissement de la dette publique, des pertes certaines que ferait le commerce, de l'anéantissement de plusieurs de ses colonies, et de l'attitude inquiétante d'une portion notable de sa population.

Par nécessité donc, l'Angleterre évitera les occasions de prendre une part bien sérieuse aux collisions qui pourraient surgir sur le continent. Elle négociera, menacera peut-être, mais ne fera rien de plus. Depuis la restauration, la France lui avait fourni des prétextes, si l'on veut, même des motifs pour prendre une attitude hostile; les expéditions d'Espagne, de Morée, d'Alger, ont à peine donné lieu à des représentations qui n'ont pas eu un caractère très énergique. La question de la Hollande, celle du Portu-

gal, se traînent dans des voies ouvertement désavouées par le ministère anglais, et rien n'indique qu'il songe à recourir à la force pour en changer la direction. La Russie vient d'étendre sur l'Empire Ottoman une influence qui ressemble à de la domination : l'Angleterre semble ne pas s'en occuper.

La Grande-Bretagne est dans la crise d'une révolution dont le caractère ne tend pas, comme celui de la révolution de France, à porter à des efforts extérieurs. Son avenir n'est pas dégagé d'inquiétudes. Elle a la position la plus difficile à maintenir une grande puissance et une grande prospérité. Elle se gardera de compromettre l'une et l'autre, en s'engageant, par une politique trop ardente, dans des querelles qui pourraient la forcer à des sacrifices sur la possibilité desquels elle ne veut pas même s'interroger, et dont les résultats ajouteraient, sans aucune compensation, aux embarras de sa situation intérieure.

RÉFORME.

Afin de familiariser avec l'idée d'une réforme les esprits disposés à s'en effrayer, on leur en a soigneusement dissimulé les conséquences. On leur a présenté la mesure comme devant se borner à la répression de quelques abus évidens que personne ne défendait, mais dont, abandonné à lui-même, le bon sens public savait s'arranger, persuadé

qu'il était que d'autres surgiraient, qui seraient plus difficiles à supporter par leurs poids ou seulement par leur nouveauté.

Après avoir entraîné les masses toujours disposées à prendre pour bon ce qui n'a pas encore été fait, on a dirigé l'opinion criarde et incommode des journaux, l'opinion menaçante du peuple contre les individus et les classes qui s'opposaient à des changemens. On s'est mis à l'œuvre; et quelques mois d'attaque d'une part, de résistance de l'autre, ont suffi au triomphe des novateurs.

Tout, disait-on, devait se borner à des modifications dans le système électoral; mais tout partait de ce point. Le système de composition de la chambre des communes altéré, le changement s'étendait nécessairement à toutes les branches du gouvernement et de l'administration. Rien ne devait plus se faire dans l'esprit et suivant les formes accoutumées. D'autres hommes, et, ce qui aurait de plus larges conséquences, des hommes appartenant à d'autres classes, allaient être appelés aux affaires. Ils les traiteraient d'une manière toute différente. L'influence allait échap-

per aux castes pour devenir la proie des individus. Elle allait perdre ainsi cette direction uniforme qu'elle tenait des unes, pour prendre les allures capricieuses qui sont dans les habitudes des autres. De là à une révolution complète dans l'organisation sociale du pays, il n'y avait qu'un pas.

On n'a pas tardé à le reconnaître; mais il était impossible de revenir sur ce qui avait été fait. On a cherché à se rassurer par l'idée que, s'il y avait réforme, au moins il n'y aurait pas révolution. En cela encore on se trompait. Les événemens qui, depuis quarante-cinq ans, bouleversent la France, ont accoutumé à se méprendre sur le sens réel du mot *révolution*. On a pris l'habitude de le traduire par une subversion générale de la société, qui s'accompagne de violences, de meurtres, de spoliations. C'est bien ce qui est arrivé dans notre patrie : c'est, il faut l'espérer, ce qui n'arrivera pas en Angleterre. Mais, pour perdre le sens trop étendu qu'on lui a donné, le mot n'en conserve pas moins son sens littéral. L'Angleterre est dans la crise d'une révolution; car c'en est bien

une que le déplacement du pouvoir et celui de l'influence qui l'exerçait. Cette révolution n'est encore que politique; il est impossible qu'elle ne s'étende pas à l'ordre social entier.

La réforme a été provoquée par les sommités du parti Wigh, lesquelles appartiennent à la grande famille aristocratique. Ses moteurs croyaient n'opérer qu'un changement dans le point d'où partait l'influence, et arrêter au passage celle qui sortirait des mains des Torys. Leurs calculs, comme il arrive toujours en pareille matière, ont été trompés par l'événement. Dès le premier essai qui a été fait du système électoral, on a reconnu qu'il plaçait les choix à l'entière disposition des classes inférieures. La prépondérance a échappé aux uns sans qu'il en restât la moindre partie dans les mains des autres. Au lieu de vendre ses suffrages comme il le faisait autrefois, le peuple en a disposé au gré des passions qu'on lui avait faites, mais non en faveur de ceux qui les lui avaient façonnées. De véritables factieux se sont substitués à des utopistes qui, sans négliger les considérations qui leur étaient personnelles, en

admettaient cependant qu'ils croyaient être dans l'intérêt général. Leurs premiers efforts ont été dirigés contre les hommes sous les bannières desquels ils avaient marché tant qu'ils avaient eu besoin de garder des ménagemens envers l'opinion. Maintenant qu'ils la dominent, ils traitent également en ennemis, et les antagonistes de la réforme, et ceux de ses partisans qui ne l'avaient invoquée que dans la niaise persuasion qu'ils sauraient en arrêter les progrès à leur gré.

C'est du pied des hustings que partent non seulement les choix des membres du parlement, mais la direction même qu'ils doivent suivre. C'est le peuple qui nomme; c'est lui aussi qui fait les lois, en exigeant de ses mandataires l'engagement d'agir suivant les instructions qu'il leur donne. On ne saurait prévoir où s'arrêteront les conséquences d'une telle innovation. Tout ce que l'on peut faire, c'est de leur ouvrir un champ sans limites, et de se préparer à voir disparaître la totalité des institutions sur lesquelles l'ordre social est actuellement basé.

Ce sera bien une révolution qu'une ré-

forme qui atteindra la composition du parlement, la constitution religieuse, l'administration, la transmission des emplois, le système de propriété, et sans doute les divisions au moyen desquelles la société est actuellement classée. Si elle s'opère sans rencontrer de résistance, elle n'aura pas recours aux mesures violentes; mais certes elle ne s'en fera pas faute, si elles lui sont nécessaires. La question est donc maintenant de savoir, non s'il y aura une révolution, mais comment elle s'achèvera; quel caractère elle prendra; si elle s'attaquera aux hommes pour détruire les choses; si elle procédera par une marche réglée ou par des secousses et de la violence. Voilà les seuls points sur lesquels puissent s'exercer les conjectures. Car, pour une révolution, elle est en voie d'accomplissement. Le principe en est admis. On n'a plus à en observer que les conséquences, lesquelles, à en juger par ce qui se passe, ne se feront pas long-temps attendre. Les prétextes ne manqueront pas à des gens qui d'ailleurs sont habiles à en créer là où il n'en existe pas.

On ne saurait nier que dans les institutions tant prônées de l'Angleterre, il n'y a rien qu'avec un peu de malveillance le raisonnement ne puisse attaquer, rien qu'il puisse défendre avec succès. Tout est bon, parce que tout existe et que les habitudes suppléent à ce qui manque en rationalité. Mais tout deviendra mauvais dès que l'on s'avisera de le soumettre à une discussion approfondie. Le système d'élection n'a pu supporter cette épreuve. L'énorme richesse du clergé soutiendra-t-elle mieux une attaque? Ce qui s'est passé à l'occasion du clergé d'Irlande établit un précédent qui permet d'en douter. Les corporations qui possèdent des fortunes colossales en terres, échapperont-elles aux conséquences de ce qui sera fait par le clergé? Les priviléges de l'aristocratie seront-ils respectés? Le mode de transmission de la propriété, qui conserve dans les mains des chefs de ses familles la plus grande partie du sol de l'Angleterre, ne sera-t-il pas changé? Les grades militaires continueront-ils à appartenir à la fortune, au lieu d'être le prix de services réels? Non;

tout cela sera considéré comme des abus et scindé comme tel. Cependant, en présence de ces abus, sous leur protection peut-être, l'Angleterre a vu, pendant des siècles, sa gloire, sa puissance, sa prospérité matérielle suivre une progression croissante. Elle avait la sagesse alors de s'en tenir aux effets, sans s'inquiéter des causes. Actuellement elle ne veut du bien que lorsqu'il sera le produit des principes avoués par la raison telle que notre siècle se l'est façonnée. Elle leur sacrifie le présent, qui n'est compté pour rien par les hommes à doctrines, pour le plus grand bonheur d'un avenir indéterminé. Elle se lance dans une carrière de mouvement, dans l'espoir vague de rencontrer sur sa route un autre mode de prospérité que celui dont elle a joui jusqu'à présent. Qu'elle y parvienne ou non, ce n'est pas l'affaire des brouillons qui l'entraînent. Leur mission, c'est de renverser ce qui existe : ils la rempliront; d'autres reconstruiront quand et comment ils pourront.

JUSTICE.

Par ce mot, en Angleterre bien plus que dans quelque pays que ce soit, il faut entendre l'interprétation capricieuse dans sa forme, bizarre dans ses effets, de lois de toutes dates, sans coordonnance dans leur esprit, sans rapport avec l'état actuel de la société. A côté de tribunaux d'exception pour les faits, il existe d'autres tribunaux du même genre

pour certaines classes, et même pour certains individus, ayant chacun leur code, leurs règles, leur jurisprudence. Très expéditive dans certains cas, la justice est très lente dans d'autres. Sa manière de procéder est prompte, ses allures sont vives lorsqu'il s'agit d'emprisonner un homme, de l'envoyer à *Botany-Bay*, ou même de le faire pendre. Elles sont graves, lentes, *temporiseuses*, lorsqu'il est question de la possession d'un champ ou d'un litige de succession. Serait-ce que, dans la première hypothèse, elle est à peu près gratuite de la part du juge, tandis que, dans la seconde, chacun de ses délais est d'un immense produit au tribunal qui la rend, aux organes qui la sollicitent ? Bien des gens le pensent, et ils y sont assez fondés, lorsqu'ils voient que chaque cause donne lieu, en faveur des magistrats devant lesquels elle est portée, et d'autres magistrats qui n'en entendront jamais parler, à des rétributions exorbitantes, qui se renouvellent chaque fois que le plus minutieux de ses incidens est mentionné devant un des juges. Aussi, des années s'écoulent avant qu'il ait été pro-

noncé sur le fond de la plus simple contestation; et les procès se lèguent de générations en générations, jusqu'à ce que, plus favorisé par la fortune, un héritier se trouve assez riche pour les reprendre, et croie son adversaire assez pauvre pour ne pas les soutenir.

Dans ce pays tant vanté de liberté, la liberté individuelle peut être à chaque instant compromise. Qu'un homme se présente devant un magistrat, et qu'il déclare sur serment que tel autre lui doit une somme quelconque; et sans être tenu de prouver la créance par l'exhibition d'un titre, sans que sa partie adverse soit admise à discuter sa prétention, il obtient contre elle un *warrant* ou mandat d'arrêt, qu'il fait exécuter par des hommes qu'aucun caractère extérieur ne distingue; et voilà le prétendu débiteur emprisonné, obligé, s'il veut obtenir sa liberté, de trouver deux personnes qui, chacune, s'obligent de le représenter, sous peine de payer la somme dont on le dit débiteur; ou de rester en prison jusqu'à ce que, dans un délai toujours fort éloigné, il ait plu au créancier de justifier de son titre ou de re-

noncer à ses poursuites. On peut à la vérité exercer un recours contre ce dernier; mais souvent il a pris des mesures pour échapper à une action que la partie adverse pourrait intenter. Souvent aussi, à la vue des dépenses énormes qu'il faudrait faire et de l'incertitude du succès, celle-ci hésite à compromettre son argent, et s'estime heureuse d'en être quitte pour le sacrifice momentané de sa liberté.

Par suite de l'application du même principe, un juge n'hésite jamais à prononcer sur un cas de paternité, lorsqu'une femme déclare sur serment que la séduction qui l'a rendue mère est le fait d'un homme qu'elle désigne; les preuves morales, les sermens contraires mêmes, rien n'est admis, et une somme calculée sur les facultés du séducteur présumé, est accordée à la plaignante.

Il n'y a pas long-temps que la mort d'un lièvre ou d'un faisan était punie par la déportation du braconnier. Le vol de quelques *schellings* suffit pour motiver une condamnation capitale; et on ne sait trop ce qui adviendrait, s'il prenait fantaisie à un magis-

trat, zélé protestant, de remettre en vigueur les lois non abrogées d'Elisabeth contre les catholiques.

La direction de la justice criminelle, et celle de beaucoup de branches de la justice civile, sont confiées à des magistrats qui parcourent le royaume, et, quant à la première, prononcent une peine sur chacun des *verdicts* émanés des jurys. Une liste effrayante de condamnations apparaît le même jour. L'effet en est atténué par la pensée que la clémence royale adoucira la sévérité souvent excessive des sentences; mais il n'en reste pas moins, et dans le nombre et dans la rigueur des pénalités, de quoi venger amplement la société, seul but que la justice anglaise atteigne complétement; car, si l'on en juge par la proportion toujours croissante des crimes, on ne voit pas qu'elle parvienne à en prévenir le retour.

ADMINISTRATION.

On s'étonne en France qu'il existe un pays dont les intérêts fractionnaires soient coordonnés de manière à former un intérêt général, quoique le gouvernement ne s'occupe pas de les coordonner; où l'on sache qui se marie, qui naît, qui meurt, quoiqu'il y ait à peine des registres d'état civil; où l'on ne coure pas risque d'être égorgé à

chaque carrefour, quoique l'on ne voie pas de gendarmes; où l'on se retrouve, quoique personne ne demande au voyageur ses passeports; où la sûreté de l'État ne soit pas à chaque instant compromise, quoiqu'il ne paie pas d'espions; où l'on circule sur de belles routes, quoique l'on n'ait ni école des ponts et chaussées, ni ingénieurs; où des anomalies du même genre se découvrent à chaque investigation que l'on fait, sans que l'ordre public marche moins bien.

Qui tient lieu, dira-t-on, et de fonctions et de fonctionnaires qui semblent indispensables dans une société bien ordonnée ? Qui en tient lieu ? en vérité, rien ou fort peu de chose : des êtres de raison qui se devinent, mais qui sont à peu près indéfinissables; du bon sens, des coutumes, de l'imitation; ce qui s'est fait et qui sert de modèle; ce que l'on fait et qui en servira; de l'instinct, du patriotisme, de l'amour-propre appliqué à l'intérêt public. C'est tout cela qui, avec des formes différentes de ce que l'on observe ailleurs, avec des modes variés dans chaque localité, tient lieu de ce qui dans les autres

pays est établi par des codes uniformes, bien raisonnés, bien rationnels, fonctionnant bien et produisant mal.

Il faudrait des explications à l'appui de cette indication. Je serais fort embarrassé pour en donner d'autres que celles des faits.

Le gouvernement anglais gouverne et n'administre pas; il laisse ce dernier soin aux divisions territoriales. Il ne se réserve pas même le droit, qui semblerait utile à la société, indispensable au bon ordre, de soumettre à une pensée d'ensemble des idées qui, parties de points divers, inspirées par des intérêts souvent opposés, devraient avoir peu de convergence entre elles; et cependant tous les rouages qui contribuent au mouvement simultané de la machine, s'agencent comme s'ils avaient été calculés sur une même échelle, et mis en place par une même main. On s'en étonnera davantage encore, lorsque l'on saura que dans les comtés il n'y a pas d'administrateur spécial, ni même de corps régulièrement chargé de la direction des intérêts généraux, ayant des

attributions déterminées et des moyens coercitifs d'exécution.

Il existe des shérifs et des lieutenans de comtés; mais ils n'ont aucune autorité réelle permanente. Ce sont des surveillans, des patrons qui, choisis dans les classes les plus élevées, remplacent par leur influence personnelle le pouvoir que la loi n'a pas songé à leur donner.

Au dessous d'eux sont les juges de paix, désignés en nombre illimité parmi les notabilités du comté. A des époques fixes, ils se réunissent pour juger les délits, les crimes et les contestations administratives. Dans l'intervalle des sessions, ceux d'entre eux que le hasard rassemble dans le chef-lieu du comté, règlent les affaires d'intérêt local, sans autre guide que la connaissance qu'ils ont des convenances du pays; procèdent par des conseils plus que par des décisions, et sont écoutés plutôt qu'obéis par d'autres officiers tout aussi peu régulièrement constitués, qui tiennent du rang qu'ils occupent dans les paroisses, le droit d'en conduire les affaires. Veut-on faire un chemin? tout le

monde se met à l'œuvre. Le grand propriétaire en indique la direction, l'arpenteur en fait le tracé, le maçon construit les ponts; chacun, suivant la nature et l'étendue de ses facultés, et sans règles absolues ni précises, sans formes administratives, contribue pour le genre de travail analogue avec sa situation. Commencée par une paroisse, la route est continuée par une autre, et se prolonge ainsi à travers le comté, à travers le royaume. Qui en a eu la pensée? qui en a surveillé l'exécution? personne, et tout le monde. Elle existe; on y passe; la société s'en est enrichie.

Si elle ne peut être rendue parfaite sans des dépenses hors de proportion avec les ressources locales, la paroisse par ses représentans, le comté par ses organes, demandent l'établissement d'un péage. Sur une enquête, faite avec la même simplicité de formes, le parlement, qui intervient dans l'administration, accorde l'autorisation réclamée. Une compagnie, ou un entrepreneur, ou le comté, ou la paroisse, font, avec le produit du péage, les travaux convenus.

Et voilà la route achevée et son entretien assuré.

Une marche aussi peu compliquée régit tous les intérêts locaux, de quelque nature qu'ils soient.

Les fonctionnaires que j'ai indiqués plus haut, si l'on peut donner ce nom à des individus que leur position personnelle, plus qu'un choix quelconque, place à la tête des paroisses; ces fonctionnaires, dis-je, constatent les délits et les crimes, et poursuivent les coupables. Ils font des enquêtes, ordonnent la saisie des malfaiteurs par les premières personnes qui leur tombent sous la main, et leur font passer les jambes dans des stocks, afin de prévenir leur évasion, jusqu'à l'arrivée des constables, espèce de gardes-champêtres dans les campagnes et de sergens dans les villes. Ceux-ci les conduisent dans la prison du comté; et à des assises trimestrielles, un jury composé de propriétaires, de riches fermiers et de manufacturiers, prononce, sous la présidence d'un juge de paix, sur les délits de la compétence de ce tribunal. La connaissance des

crimes est réservée à une cour d'un ordre plus élevé.

Tout multipliés qu'ils soient dans leur nombre, tout variés qu'ils soient dans leur forme, tout élevés qu'ils soient dans leur quotité, les impôts sont établis et perçus avec une égale simplicité. Votés par la chambre des communes, pour ce qui concerne l'État; par l'espèce de conseil du comté ou de la paroisse, pour les divisions territoriales, ils sont recouvrés par des préposés dont la gestion est garantie par des cautionnemens, et dont les fonctions ne sont indiquées ni par des signes extérieurs, ni par un costume particulier.

On préconise bien haut le désintéressement de l'administration anglaise. Effectivement elle ne touche pas de traitement fixe; mais, dans certaines occasions, elle se fait accorder des salaires; elle s'en montre prodigue envers les employés subalternes. Elle n'a pas de règles ni de contrôle qui la tiennent en garde contre les effets du désordre et du laisser-aller, et, en dépit des éloges donnés à son économie, elle est en résultat beau-

coup plus dispendieuse que celle des autres pays.

Un tel état de choses paraîtrait et serait en effet de la désorganisation partout ailleurs. S'il n'existait pas en Angleterre, on ne l'y créerait certainement pas. Si seulement on tentait de le modifier, il ne saurait résister à l'opération. Et cependant il est de mode en France de le citer, d'en invoquer l'application. Pour qu'il réussît, il faudrait lui constituer dix siècles d'antécédens et de pratique; lui donner pour base une aristocratie influente, respectée, enracinée dans les esprits et les institutions, comme au temps de la plus pure féodalité; et comme moyen d'action, faire entrer dans le peuple cette habitude de confiance dans les sommités sociales, qui le dispose à une complète soumission. Ces conditions remplies, on pourra introduire en France l'administration anglaise. Sans elles, on devra garder ce que l'on a, et profiter d'un de ces éclairs de sagesse et de calme qui apparaissent à de longs intervalles, pour renforcer des institutions trop faibles encore, toutes fortes qu'on les juge. Puisque l'on

n'a pas d'antécédens, puisque l'on ne veut ni aristocratie ni distinctions sociales, puisque l'on ne reconnaît pas même de supériorités intellectuelles, il faut, pour en tenir lieu, des lois énergiques, des magistrats investis d'un grand pouvoir, des gendarmes et des espions. C'est une fâcheuse mais indispensable condition d'existence; c'est la conséquence des systèmes adoptés; c'est le contre-poids, encore inégal, d'une indépendance poussée à l'extrême.

MARINE. — ARMÉE.

Trois cent quatre-vingts bâtimens, dont quatre-vingt-quatorze vaisseaux de ligne, et un personnel de vingt-neuf mille officiers, matelots et employés, composent la marine militaire de la Grande-Bretagne. Cette force immense est répartie dans des ports magnifiques, et entretenue par des arsenaux dont l'étendue et l'organisation répondent à son



importance. La dépense qu'elle nécessite monte à quatre millions cinq cent mille livres sterling (cent douze millions cinq cent mille francs) : tout élevée qu'elle soit, cette somme paraît cependant ne pas être exagérée, si l'on considère les emplois très dispendieux qu'elle reçoit.

Tandis que cent cinquante bâtimens entretiennent des relations suivies entre des colonies répandues sur toute la surface des mers et le gouvernement de la métropole, cent quatre-vingts toujours en commission sont disposés de manière à recevoir un armement rapide. Le reste est en construction.

On pourrait cependant penser qu'il existe quelque vice d'organisation ou d'administration qui s'oppose au déploiement immédiat d'une force imposante, si l'on en jugeait par la lenteur que l'on a observée dans l'armement peu considérable destiné à intervenir, de concert avec une escadre française, dans la querelle entre la Hollande et la Belgique.

L'Angleterre est et sera probablement

long-temps encore la première puissance maritime du monde. Ses institutions, ses goûts, ses affections, ses préjugés, tout est dirigé vers les moyens de conserver une suprématie mise hors de doute pendant la guerre de la révolution. Les pertes qu'à cette époque elle avait fait éprouver aux puissances ses rivales, avaient écarté la possibilité et jusqu'à la pensée de lui résister. Elle avait détruit cent cinquante-six vaisseaux de ligne, trois cent quatre-vingt-deux frégates, six cent soixante-deux corvettes et d'autres navires formant un total de deux mille cinq cent cinq bâtimens de guerre. Depuis cette période de triomphes, la marine anglaise a gardé sa supériorité numérique, tandis que la Hollande et l'Espagne qui, en 1792 et 1793, mesuraient leurs flottes avec les siennes, n'ont rien tenté pour se relever de leurs défaites. A la vérité, la France, la Russie et les États-Unis d'Amérique ont donné à leurs marines des soins qui n'ont pas été sans résultats; mais à moins d'une alliance étroite et qu'accompagneraient des circonstances difficiles à réunir, il serait dou-

teux que ces états puissent lutter avec avantage contre la marine anglaise.

On assure cependant que dans ce nombre effrayant de bâtimens de guerre, il s'en trouve beaucoup de très vieux, et dont le service serait de courte durée; que dans les vastes arsenaux on remarque des vides considérables en approvisionnemens les plus essentiels; qu'il faudrait un temps assez long et des sommes très considérables pour donner en réalité à la marine anglaise la force dont elle présente l'apparence. Il est difficile, pour un étranger surtout, d'apprécier le degré de confiance que méritent ces assertions, tant on met de rigueur à lui interdire l'entrée des arsenaux et des chantiers militaires; tant on emploie de précautions pour soustraire à la connaissance du public les renseignemens sur lesquels on pourrait baser une opinion! Ce que l'on peut penser, c'est qu'en admettant comme vraie la situation que l'on prête à la marine anglaise, cette situation cesserait à la première apparence de danger. Par orgueil national, par sentiment d'intérêt, la nation britannique ne re-

culerait devant aucun des sacrifices nécessaires à l'entretien et à l'accroissement de ses forces de mer. En cela, la raison serait d'accord avec l'amour-propre; et tout concourrait à maintenir un état de chose indispensable à la prospérité, à la sûreté même, non moins qu'à la gloire du pays.

ARMÉE.

La force numérique de l'armée anglaise ne répond pas à l'idée que l'on pourrait s'en faire, si on la jugeait par les guerres auxquelles la Grande-Bretagne a pris une part glorieuse et très profitable. Le nombre des hommes présens sous les armes n'excède pas cent dix-sept mille, répartis de la manière suivante :

Angleterre et Écosse,	30,000.
Irlande,	24,000.
Colonies,	37,000.
Indes orientales,	26,000.

L'Angleterre n'a donc qu'une force réelle et disponible de cinquante-quatre mille hommes.

La dépense d'entretien de l'armée s'élève à treize millions quatre cent mille livres sterling (trois cent trente-cinq millions de francs).

Dans cette dépense, les pensions militaires et demi-soldes figurent pour près de cinq millions livres sterling (cent vingt-cinq millions de francs), et l'artillerie pour quatre cent cinquante mille livres sterling (douze millions de francs).

Si l'on admettait l'opinion de certains économistes, la suppression de nombreux abus ferait obtenir une diminution très sensible dans cette énorme dépense. La réduction numérique de l'armée, le retranchement de certains emplois inutiles et qui pourraient être réunis à d'autres, une révision des traitemens de retraite, une autre sur la solde des officiers, sont les moyens qu'ils proposent pour ramener le budget de la guerre à des proportions plus en rapport avec l'importance du service auquel il est affecté. Quelques uns de leurs raisonnemens sont spécieux et vraiment propres à persuader que le système militaire de l'Angleterre est

susceptible d'une grande amélioration sous le rapport de l'économie.

Il serait difficile de voir des troupes plus belles par leur tenue, leur manière de manœuvrer et leur discipline, que ne le sont les troupes anglaises. Les corps de cavalerie, les trois régimens d'infanterie et la division d'artillerie qui composent la garde royale, sont admirables. Les corps de la ligne peuvent également soutenir la comparaison avec ceux de quelque armée que ce soit.

La discipline anglaise admet les punitions corporelles les plus rigoureuses. Cent, deux cents, même trois cents coups de fouet sont le châtiment habituel de fautes qui, dans l'armée française, entraîneraient au plus un ou deux mois de prison.

A moins d'exceptions très rares, l'avancement est borné, pour les rangs de l'armée, aux emplois de sous-officiers. Les grades d'officiers, jusqu'à celui de lieutenant-colonel inclusivement, s'achètent. Dans les corps de la garde, un brevet d'enseigne coûte 1,200 livres sterling (30,000 francs); celui de lieutenant, 1,600 livres sterling (40,000

francs); celui de lieutenant-colonel, 7,000 livres sterling (176,000 francs). Les grades sont moins chers dans les régimens de ligne.

On voit que, dans ce pays, il faut avoir de la fortune pour aller à la gloire. Malheur au militaire qui n'en a pas! il restera sur la route. Ses services, quelque brillans qu'ils soient, n'empêcheront pas que sa carrière n'ait pour limites celles de ses facultés pécuniaires. C'est un usage ancien comme l'armée. On s'en est bien trouvé jusqu'à présent; et, chose extraordinaire, peu de réclamations s'élèvent pour le faire changer. On peut cependant prévoir qu'il ne tardera pas à être modifié.

L'effet le plus marquant produit par cet usage est l'admission exclusive dans l'armée anglaise d'officiers riches ou appartenant à des familles qui le sont. Ces officiers apportent des manières élevées et une éducation cultivée, qui, si elles ne constituent pas la bravoure, la font au moins distinguer davantage.

L'école militaire de Woolwichy fournit à l'artillerie, au génie, les officiers qui leur

sont nécessaires, et dont l'avancement n'est pas subordonné à l'achat des grades.

Outre l'armée régulière, on organise, pendant la guerre, des régimens de milices destinés à la défense du pays. Il existe aussi, même en temps de paix, sous le nom d'*yeomanry*, des corps de cavalerie qui, par leur composition et le genre de leur service, ont beaucoup d'analogie avec la garde nationale de France. Ils sont commandés par les lords et les principaux propriétaires des comtés. Ils sont réunis et exercés chaque année pendant dix ou douze jours. La tenue en est brillante. Dans l'état de paix où se trouve l'Angleterre, les courses de chevaux, les dîners et les fêtes qui accompagnent ces réunions, sont le résultat le plus positif qu'elles procurent.

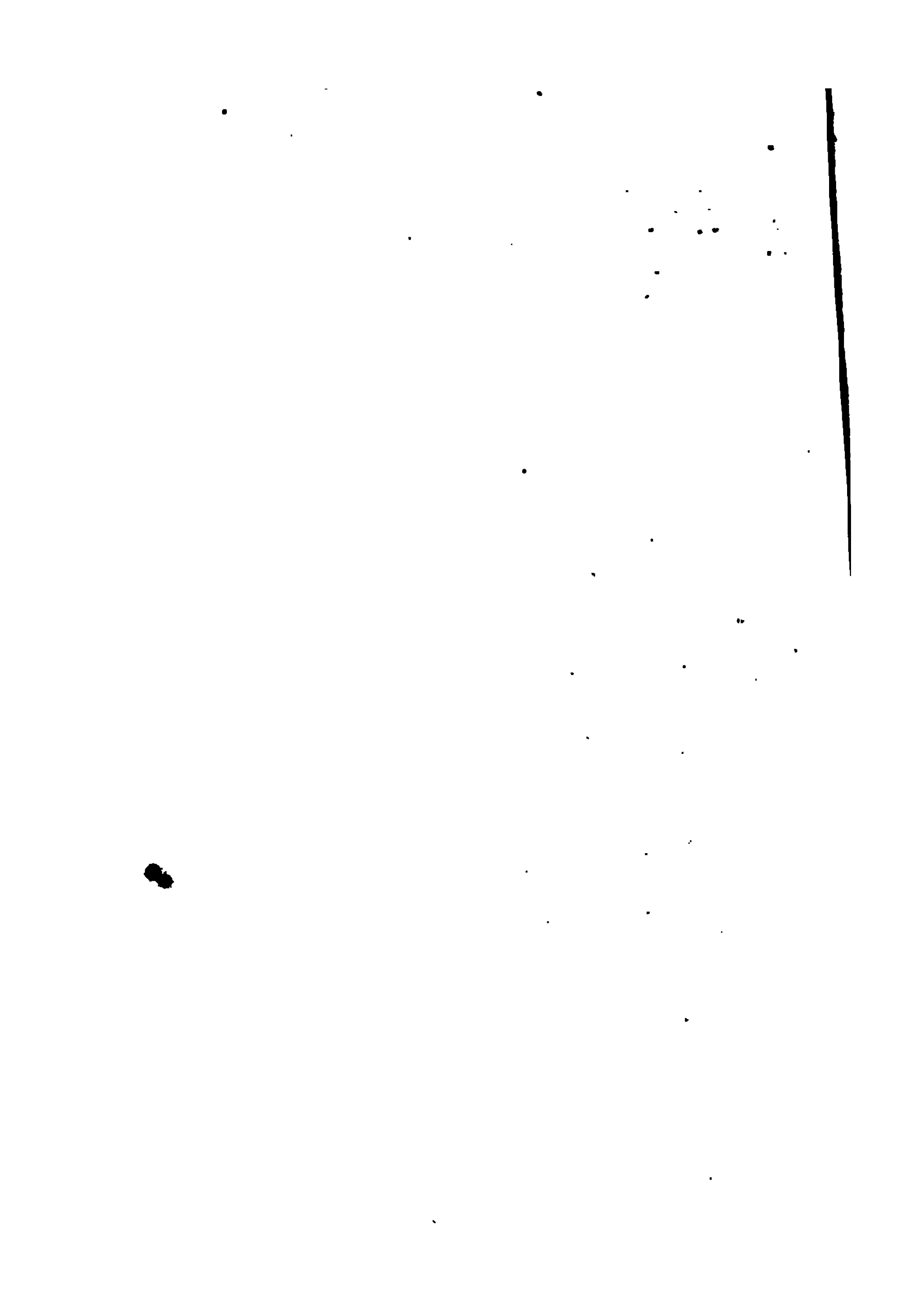
Telle est la situation de l'armée anglaise. A peine suffisante pour fournir les garnisons indispensables, elle n'offrirait pas des ressources bien étendues pour des entreprises du genre de celles auxquelles la nation a pris part à diverses époques, notamment pendant la guerre de la première ré-

volution. Dans une circonstance du même genre, il faudrait avoir recours à des moyens analogues à ceux employés alors : forcer les levées en Angleterre, et salarier des armées à l'étranger, faire des emprunts, et accroître une dette déjà exorbitante.

De graves, d'imposantes considérations pourraient seules amener une telle détermination, qui difficilement obtiendrait l'assentiment de l'opinion publique. Il est probable que le gouvernement anglais cherchera de préférence ses moyens d'influence sur la politique continentale, dans des négociations, dans des prétentions soigneusement entretenues de supériorité; dans l'habitude, peu approfondie peut-être, de la part des autres puissances, de reconnaître cette supériorité ; dans la menace du préjudice que causerait au commerce européen l'intervention hostile d'une marine formidable.

Dans les circonstances actuelles, la puissance militaire de l'Angleterre est diminuée par sa situation à l'égard de l'Irlande, qu'ont désaffectionnée et rendue presque ennemie une domination qui paraît avoir pris un ca-

ractère de conquête, et un régime exceptionnel peu propre à réunir deux peuples plus divisés encore par leur caractère et leur religion, qu'ils ne le sont par le bras de mer qui les sépare. Sans doute un rapprochement ne tardera pas à s'opérer. Désirable dans les intérêts de tout genre des deux pays, il l'est principalement pour l'Angleterre, sous le rapport du recrutement et de la disponibilité de son armée. Jusqu'à ce qu'il se soit opéré, le gouvernement anglais se montrerait sans doute très réservé dans quelque intervention sérieuse que ce fût aux affaires du continent, s'il devait en résulter pour lui un état de guerre.



ESPRIT PUBLIC.

C'est une chose vraiment merveilleuse que l'esprit public en Angleterre. On ne saurait mieux le comparer qu'à une espèce de ciment qui s'introduit partout, pour lier les matériaux hétérogènes dont s'est construit, on ne sait quand, on ne sait comment, l'immense et imposant édifice de la constitution du pays, pour en masquer les défauts,

pour en prévenir la destruction. Grâce à lui, rien ne paraît incohérent là où tout est incohérence. Tout semble être le résultat d'une même pensée, quoiqu'en effet il n'y ait rien qui ne dérive de circonstances éloignées, de l'esprit de parti, du caprice des gouvernans, des volontés irréfléchies et quelquefois toutes puissantes des gouvernés. On se croit libre, parce que soumis à un amas informe de lois tyranniques ou ridicules, on regarde passer le roi sans le saluer. On se croit bien administré, parce que le parlement a la faculté de renverser le ministère, lorsque les intérêts du parti qui le dominent le réclament. On ne crie pas contre l'énormité des impôts, parce qu'ils sont votés par les Chambres, dont les membres influens s'arrangent de manière à puiser dans le trésor public plusieurs fois la valeur de ce qu'ils y versent pour leur part. On se résigne sans murmurer, sans même y réfléchir, à toutes vexations à l'aide desquelles s'opère la perception des impôts indirects dont se compose en grande partie le revenu de l'État, parce qu'une longue

habitude a familiarisé avec la gêne et les contrariétés dont ce mode s'accompagne. On se croit riche, parce que l'on vend et achète à grand prix. On considère la fortune publique comme inébranlable, parce qu'elle est fondée sur un crédit auquel l'inconcevable abus qu'on en a fait n'a pu porter atteinte. On croit la nation puissante, parce qu'il fut un temps où, en multipliant les emprunts sans s'embarrasser des moyens d'en rembourser le montant, elle achetait le sang des peuples du continent, créait des armées, lançait les populations les unes contre les autres, et dominait ainsi la politique européenne. On voit la suprématie dont on est si fier se perpétuer à jamais, parce que des ambassadeurs conservent dans quelques cours le langage altier qu'ils affectaient il y a trente ans, et parce que des garnisons, des comptoirs, des établissemens militaires ou commerciaux occupent des points dont les immenses intervalles sont dissimulés par la continuelle circulation des flottes de la métropole. En un mot, la plus heureuse, mais la plus inconcevable il-

lusion convertit en jouissances ce qui devrait être un sujet de pénibles réflexions, une cause même de malaise réel.

Qu'arriverait-il, par exemple, si un jour le peuple, s'avisant d'examiner à fond sa position, se disait: « Cette constitution tant « prônée, où est-elle? dans la charte? dans « ce pacte arraché par la violence de quel« ques seigneurs ignorans du moyen-âge, à « la faiblesse de Jean-sans-Terre?... Cette « charte, la raison publique, la civilisation « en ont fait justice. Pour qu'elle pût nous « convenir, il faudrait nous reporter à la « barbarie du treizième siècle. Dans l'acte « signé par Guillaume III, en 1688? l'esprit « à peine en est respecté. Cet acte ne saurait « nous servir. Dans les milliers de lois, d'ac« tes, d'ordonnances, code informe que ja« mais homme n'a eu le courage de compul« ser? qui s'y reconnaîtrait? qui aurait la « patience, qui aurait le pouvoir de les « coordonner, de les approprier aux besoins « d'une société qui ne ressemble plus à ce « qu'elle était lorsque ces lois ont été faites, « puisque chacune d'elles, créée pour une

« nécessité du moment, atteste le mouve-
« ment, la marche, les progrès de la société?
« Il n'existe donc pas de constitution. Il
« m'en faut une. Pour la faire, je vais pro-
« céder à ma manière. Je vais prendre tous
« les élémens de la société; je vais les lancer
« à travers les espaces, les disperser. En re-
« tombant, ils se trouveront comme le ha-
« sard les aura placés. De leur confusion
« naîtra un ordre quelconque. Ce premier
« ordre, tout imparfait qu'il soit, amènera
« d'autres combinaisons que je ne connais
« pas, que je ne prévois même pas, mais qui
« ne seront pas ce qui est. En un mot, je fe-
« rai une révolution. Je ne saurais y perdre;
« car je ne possède rien ni en réalité, ni en
« droits imaginaires. En aurai-je moins de
« liberté, suivant l'acception que je donne
« à ce mot? ce serait difficile. Sans doute,
« le droit d'administrer la justice n'appar-
« tiendra plus exclusivement à ceux qui,
« possédant tout, portent jusqu'à l'abus
« le plus révoltant le soin de la conserva-
« tion. Je ne serai plus envoyé dans l'Aus-
« tralasie, exposé à la fureur des sauvages

« de ses déserts, condamné à des travaux « sans salaire et sans terme dans un pays « malsain, pour avoir tendu quelques lacets « autour d'un champ que me louait fort cher « le seigneur du village, et dont ses lièvres « et ses lapins ravageaient la récolte. Ces « stoks, espèce de prison sans murailles, « dans lesquels on encastre mes jambes à la « première faute que je commets, disparaî- « tront des chemins où, sans jugement, on « me livre exposé à la honte et aux insultes. « Directement ou indirectement, immédia- « tement ou par des délégués de mon choix, « je participerai à la législation. Je réforme- « rai les abus, ou, s'il s'en crée quelques « uns, je saurai bien les faire tourner à mon « profit. On n'accroîtra pas les impôts, sans « que, par précaution, je ne prelève la part « pour laquelle je contribuerai à leur ac- « croissement. Ces impôts, je ne souffrirai « pas qu'ils soient ajoutés à la valeur intrin- « sèque des objets qui entrent dans ma con- « sommation journalière. La terre est là « pour les supporter, à moins qu'après la « convulsion, elle ne passe dans d'autres

« mains que dans celles qui la possèdent de-
« puis trop long-temps. En attendant, plus
« de taxe sur la bière, les cuirs, la chandelle,
« le tabac, sur le pavé qui nous porte, sur
« l'air que nous respirons. Pour celles éta-
« blies sur les objets de luxe, je les maintien-
« drai, jusqu'à ce qu'à mon tour j'aie du luxe.
« Quant aux finances, j'en saurai autant que
« les hommes d'état d'à présent. J'agirai
« comme eux. Mes finances, ce sera l'argent
« des autres. Mon crédit, ce sera ma force;
« avec elle, je battrai monnaie. Cette politi-
« que qu'une diplomatie ardue renfermait
« dans le cabinet des rois, je la retrouverai
« dans la propagation de mes principes,
« dans un appel aux passions populaires de
« toutes les nations. Puis advienne que
« pourra! mon affaire dans le temps présent
« c'est la destruction de tout ce qui existe;
« c'est la subversion complète de notre orga-
« nisation sociale. L'état des choses qui en
« résultera portera conseil. En avant!... »

Cette hypothèse que je viens d'établir n'est peut-être pas éloignée d'une funeste réalisation. Jusqu'à l'époque présente, le mécon-

tentement se bornait aux individus; il était sans danger, même sans inconvénient. L'esprit révolutionnaire est parvenu à le faire passer dans les classes: on ne tardera pas à en voir les redoutables progrès.

Depuis long-temps on faisait résonner le mot *réforme* aux oreilles du peuple anglais. Des novateurs l'ont préparé à la désirer, à la considérer comme une nécessité qui ne comporte pas de remise, et au peuple qui la réclame, et à la classe même qui en souffrira. Cette classe ne voit pas que les sacrifices qui lui sont imposés, loin de prévenir, rendent plus redoutable le combat à mort qui va s'établir entre le prolétaire et la propriété; que la violence est là pour arracher ce qu'une tardive prudence conseillerait de retenir, et que la lutte ne sera pas même contestée, si les plus faibles sont les premiers à renverser les institutions qui les ont protégés jusqu'alors.

« L'esprit public, dira-t-on, est trop
« éclairé pour se laisser entraîner au delà
« des limites avouées par la sagesse. Instinct
« muet ou sans direction chez les autres

« nations, c'est un sixième sens chez le « peuple anglais. Avec lui, tout écart est « impossible. Voyez les merveilles qu'il a « créées! examinez son empire sur les hom- « mes comme sur les coutumes, depuis le « roi jusqu'au matelot, du réglement du « budget de l'état à l'emploi de la taxe des « pauvres dans la plus petite paroisse! »

Je ne suis pas, je l'avoue, complétement rassuré par les résultats que l'on attribue à l'esprit public. Je vois bien certaines choses de détail marcher avec régularité, sans secousse, sans effort, sans l'intervention du gouvernement qui, ailleurs, s'introduit partout avec la volonté de tout diriger, avec l'effet de tout entraver. J'en conviens : l'Angleterre est le pays où chacun sait le mieux ce qu'il a à faire. Ainsi, le roi se croise les bras et regarde (si toutefois il a le goût de l'observation ; car il ne s'occupe du gouvernement qu'en curieux, et pour le plaisir de voir). Les ministres gouvernent. Les chambres les renvoient, mais par les procédés les plus légaux du monde, quand il leur convient de le faire. Le peuple paie ; seule-

ment il s'arroge de temps en temps le droit d'assommer à coups de poings les collecteurs des taxes et les constables chargés de les protéger. Mais comme il tient à la forme, et que pour une ou deux livres de plomb dont on alourdit le bâton des constables, la forme n'en est pas changée, il ne s'offense pas des coups qu'on lui assène. Les jugemens du lord-maire sont reçus avec respect par les cochers de fiacre qu'il condamne à l'amende, comme ceux du lord-chancelier par les premiers seigneurs du royaume. Chaque artisan lit le journal en prenant son thé, et n'en poursuit pas moins son travail. Tout cela est exact; mais ces prodiges sont-ils bien l'effet de l'esprit public? Le mérite n'en appartient-il pas à une hiérarchie convertie en habitude, en loi même comme toutes les coutumes, et respectée sans que personne cherche à s'en rendre compte? D'un autre côté, l'intérêt particulier, habilement introduit partout, n'exerce-t-il pas aussi une grande influence sur cette marche tant admirée de l'ordre public? Or, détruisez cette hiérarchie qui en fait la base; que l'intérêt

privé soit contraint, et il le sera de modifier ses combinaisons qu'il ne prend peut-être pas la peine de calculer, mais qu'il reçoit tout établies ; et l'on verra ce qui restera de cet esprit public qui inspire tant de confiance ! Lancé dans une carrière sans limites, privé de tout ce qui lui sert actuellement de moyens de direction et de but, il se divisera, s'égarera dans tous les sens, s'exercera à détruire le peu d'institutions qui auront surnagé dans le cataclisme universel ; et il disparaîtra au milieu du bouleversement auquel on avait prétendu l'opposer.

Une autre cause qui se joint à celle que je viens de signaler, doit hâter l'affaiblissement de cet esprit public qui, si long-temps, a été une garantie de conservation, comme il était une gloire pour la Grande-Bretagne.

Isolée par sa position insulaire, la Grande-Bretagne l'était bien davantage encore par la fierté, par l'âpreté même de son caractère national. Un je ne sais quoi d'insociable sauvait ses habitans de ce frottement dont l'action avait usé les traits les plus saillans de la physionomie des autres peuples. Elle

mettait de l'orgueil à conserver ses idées, ses formes, ses préjugés, sans s'embarrasser des inconvéniens. Ainsi protégé, son esprit public conservait sa force et son influence. Ce rempart n'existe plus. Les Anglais, qui autrefois ne voyageaient que par exception, voyagent aujourd'hui par masses. Ils se défont, comme d'un bagage incommode, de cette morgue qui entretenait autour d'eux une atmosphère britannique, et leur faisait respirer l'air national partout où ils allaient. Leurs premiers soins, en mettant le pied sur le continent, c'est d'écarter tout ce qui porte le cachet de leur pays. Ce qui n'est qu'un calcul de convenance ou de mode, devient bientôt une habitude qu'ils conservent et communiquent à leur retour. Ils y joignent celle d'établir entre ce qu'ils ont vu et ce qu'ils retrouvent des comparaisons que, sous bien des rapports, ils ne font pas tourner à l'avantage de leur patrie. Ils n'ont rien perdu de leur affection pour elle, mais cette affection n'a pas conservé sa vieille énergie. Le besoin de ce que l'on a observé ailleurs se manifeste. La contagion des coutumes

étrangères fait des progrès; que sera-ce si avec la fusion des mœurs s'opère celle des intérêts politiques; si le gouvernement assouplit ses principes, et leur fait perdre cette rigidité, cet égoïsme intraitable, qui les distinguent de ceux des autres pays? C'est alors que l'esprit public disparaîtra des mœurs, pour être relégué dans les dictionnaires, parmi les mots usés dont on ne se sert que pour exprimer des idées qui ont cessé d'exister.

Après avoir examiné ce qu'il y a de réel et d'effectif dans l'esprit public en Angleterre, il ne sera pas sans intérêt de considérer l'influence qu'il exerce sur l'esprit individuel, la force qu'il lui communique, les modifications qu'il lui imprime. Une comparaison entre un pays où il est si puissant, si actif, si profondément introduit partout, et un autre où il ne se trouve nulle part, excepté dans les discours passionnés des orateurs du parti dominant; cette comparaison, dis-je, est amenée par les observations qui précèdent.

Pendant long-temps, il a été de mode et de convention, sur le continent, d'attacher au caractère et à l'esprit anglais une idée de

noblesse, d'étendue, de supériorité en tout genre qui écartait jusqu'à la possibilité même d'un examen. On voulait être cru sur parole; et à force de le vouloir, on était parvenu à ne pas laisser même la faculté d'un doute chez les hommes les plus disposés à s'assurer des bases sur lesquelles reposait cette opinion. Tant que la France et l'Angleterre ne se sont regardées que de loin; tant qu'elles n'ont eu de relations que de nation à nation, des faits généraux en assez grand nombre se sont présentés pour accréditer l'idée de la supériorité d'un peuple sur l'autre. Mais on s'est vu, on s'est rapproché, on s'est mêlé. Les individualités se sont trouvées en contact, elles ont pu s'étudier et s'apprécier, et l'opinion a changé. Voilà au moins celle qu'un séjour prolongé en Angleterre, et des rapports suivis avec les classes les plus distinguées, celles sur lesquelles on avait basé un jugement non contesté jusqu'alors, m'ont permis d'établir.

Comme individu, un Anlglais tel que le forment sa position sociale, le système d'éducation adopté, la suite que ce système

rencontre dans les usages nationaux; un Anglais, dis-je, est un être peu occupé des moyens de briller, peu soucieux de faire valoir ses moyens naturels ou ses connaissances acquises. Il a peu de recherche dans ses manières, peu de prétention à faire parade de vues étendues, ou à saisir des aperçus déliés. Sa manière de traiter les affaires ressemble à de la prévention; la forme qu'il donne aux discussions est ordinairement celle d'une conversation. Il procède par des opinions reçues, plus que par des idées nouvelles. En un mot, son esprit paraît n'être que le résultat du bon sens général, son éloquence qu'une répétition et une application des causeries journalières. Pensées et expressions, il puise tout dans un fonds commun ouvert à tous ceux qui veulent y recourir. Même lorsqu'il *s'individualise*, il reste partie du tout auquel il appartient. Calcul excellent, règle de conduite assurée, qui sauvent des erreurs graves et de leurs conséquences, et qui font tourner à l'avantage de celui qui les prend pour guides, les recherches que l'on peut tenter pour bien connaître sa valeur.

Il n'en est pas de même en France. Là chaque individu s'appartient et n'appartient qu'à lui. Idées, opinions politiques, jugemens, direction de conduite, il prétend trouver tout chez lui. Malheur à lui si ce qu'il possède est de mauvais aloi, s'il n'en tire que des erremens faux et dangereux, parce qu'il ne persiste pas moins dans la ligne qu'il s'est jalonée! Tout se réunit pour qu'il en soit ainsi. Il n'y a pas d'expérience nationale. De ces immenses et nombreuses fautes que quarante années de révolutions ont fait commettre, il n'est résulté que des malheurs publics ou privés. Pour une instruction politique, pour une de ces nationalités à l'usage de tout un peuple, rien!... le passé est compté pour du mal, lorsqu'il est encore près de nous. Puis on se familiarise avec son souvenir à mesure qu'il s'éloigne, et en peu de temps on est amené à la pensée qu'il pourrait se reproduire sans trop d'inconvéniens. Comme il n'existe pas chez nous de dépôt où les théories et les faits viennent se combiner et s'élaborer pour former ce que l'on appelle l'*esprit public;* comme cha-

cun est entraîné vers un but qu'il n'a que rarement déterminé, sans s'embarrasser du point où il s'arrêtera, ni des circonstances qui peuvent rendre la route périlleuse et l'arrivée incertaine ; et comme on n'a rien de ce bon sens général créé chez nos voisins par l'habitude du doute et par le défaut même d'une perfection complète dans leur éducation, nous n'avons recours qu'à nos lumières personnelles : nous faisons et nous disons toutes les sottises imaginables, sauf à chercher dans l'éclat qu'elles produisent une compensation au mal qu'elles font.

Dans les deux pays, l'éducation influe beaucoup sur les résultats qui viennent d'être signalés. En Angleterre, elle est, comme la législation, un composé d'habitudes peu réfléchies, peu rationnelles, incohérentes entre elles ; et cependant, le produit en est excellent pour la société. Les élèves se forment bien plus par ce qu'ils recueillent dans la pratique des relations de familles, auxquelles ils ne restent jamais étrangers, que par l'instruction méthodique qu'ils reçoivent dans les colléges. Enfans, on les initie

aux usages qu'ils trouvent dans le monde; on les livre à eux-mêmes dans une foule de circonstances qui doivent mettre leur réflexion à d'utiles épreuves. On les abandonne à leur libre arbitre, sans personne pour surveiller leurs démarches ou guider leur inexpérience. Leur éducation se poursuit au milieu de distractions sans cesse entretenues par des vacances qui, des colléges où ils passent sept à huit mois de l'année, les rappellent près de leurs parens pendant les cinq autres. Ce qu'ils n'acquièrent pas en connaissances positives, ils l'obtiennent en expérience pratique. On les voit sortir des universités familiarisés avec l'étude des sujets qui se présenteront le plus souvent dans leur carrière politique; les traitant sans prétention, sans idées personnelles, mais suivant les formes adoptées, suivant une ligne que l'on pourrait appeler *héréditaire;* tout préparés à être ce que sont ceux qui les auront devancés, des hommes peu brillans, mais des membres utiles d'une société bien organisée, aux mœurs de laquelle ils n'éprouveront ni la fantaisie ni le besoin de

faire des changemens; aptes enfin à passer des bancs d'une université sur ceux du parlement, à occuper même une place sur ceux du ministère.

En France, au contraire, l'éducation semble n'avoir pour objet que de créer des exceptions. Dès qu'elle commence, elle tend à détacher l'élève des êtres qu'il doit affectionner et respecter, de la société au milieu de laquelle il est appelé à vivre, des usages qu'il y rencontrera. Elle cherche à lui donner des doctrines toutes formées, sans lui apprendre à en faire l'application. Puis elle lui inculque des idées générales, desquelles il déduit des principes suivant ses goûts, sa position, son irréflexion, qu'il emploie à se tracer une ligne de conduite souvent en opposition avec son intérêt personnel, presque toujours avec l'intérêt général.

Sorti des écoles, il ne trouve ni dans la société, ni dans les habitudes nationales, rien d'arrêté ni de positif qui puisse redresser son jugement et le remettre dans la bonne voie. C'est de lui seul, c'est d'une imagination faussée par des études qui ne

l'ont placée au centre d'une vaste réunion de connaissances que pour lui en rendre l'application plus difficile; c'est d'un esprit tout saturé de dangereuses théories, qu'il prend conseil. L'habitude des phrases sonores, des périodes à effet, qu'il aura conservées de ses études, se continuera dans le développement des systèmes qu'il se sera créés ou qu'il aura adoptés. Il lui suffira d'avoir parlé le dernier, pour croire qu'il a porté la conviction dans l'esprit des autres; et il se confirmera dans les erreurs qu'un fol amour-propre lui aura fait défendre, parce qu'il ne rencontrera pas dans ce bon sens si répandu, si général, si puissant en Angleterre et si rare en France, les moyens de redresser ses opinions.

En France, on doit donc être plus brillant, mais aussi penser et agir plus légèrement qu'en Angleterre, parce que là chaque individu est élevé pour lui seul, et qu'il est jeté dans le monde au moment où, riche de connaissances dont il est pressé de faire l'emploi, il ne trouve rien qui le dirige et l'éclaire dans l'usage qu'il en fera, ni qui le

mette en garde contre la tentation de faire abstraction de tout, excepté de son amour-propre, dans la ligne qu'il suivra.

En Angleterre, on n'emporte et on ne conserve de l'éducation scolastique rien qui puisse donner en soi une confiance illimitée; rien qui dispense de recourir à l'expérience générale, à ce conseiller sage et impartial qui fait envisager l'intérêt public comme le point de départ et de retour de tous les intérêts individuels. La France doit donc fournir en plus grand nombre des déclamateurs, des esprits aventureux, des événemens marquans, des catastrophes terribles, enfin, plus de ce qui fait la gloire, moins de ce qui constitue du bonheur pour les peuples. L'Angleterre aura plus de citoyens affectionnés à ses véritables intérêts, et disposés à les défendre sans éclat, mais de bonne foi et avec connaissance de cause; peu de mobilité dans sa situation, mais point de pas rétrogrades en puissance et en prospérité. Personne n'attirera exclusivement les regards; mais les masses seront heureuses. Aussi, en France, on fait une révolution en trois

jours. En Angleterre, on délibère pendant bien des années avant d'entreprendre une réforme; et lorsque l'on se met à l'œuvre, les esprits sont attiédis, et les résultats ont perdu de leur danger.

Si un jugement impartial reconnaît plus de développement à l'esprit individuel dans un pays, il ne pourra refuser dans l'autre à l'esprit public une force, une puissance qui donnent la raison de la supériorité réelle de ce pays, relativement à la France, sous le rapport de la fixité de ses institutions et de leur influence sur la situation de chacun des membres de la société.

UNE ÉLECTION D'AUTREFOIS.

C'est un spectacle imposant qu'un peuple exerçant sa part de souveraineté; qu'un peuple choisissant ses mandataires; qu'un peuple indiquant du dehors et de l'intérieur de ses comices, par ses acclamations et ses suffrages, les dépositaires de sa confiance, les hommes qu'il prépose à la défense de ses droits, à la garde de ses libertés! Oui

sans doute, c'est un grand spectacle ! Mais si vous tenez à conserver une illusion qui vous séduit; si vous craignez de rien rabattre de l'enthousiasme que vous avez pour le gouvernement représentatif en général, et pour le gouvernement anglais en particulier, gardez-vous d'assister aux élections de la Grande-Bretagne. Restez chez vous pendant leur durée, autrement vous verriez disparaître une opinion dans laquelle vous reconnaîtriez que vous ne vous êtes complu que parce que vous n'auriez pas cherché à vous assurer de la solidité des bases sur lesquelles vous l'avez établie.

Un beau matin, on apprend qu'il a convenu aux ministres de faire dire par le roi qu'il lui plaisait de dissoudre le parlement. Voilà le peuple entier s'imaginant qu'il est quelque chose, les ambitions en émoi, les ambitieux sur les grandes routes, Londres désert, les provinces en possession de leurs plus riches habitans et la fierté aristocratique s'humiliant devant la morgue plébéienne. Les sentimens comme les hommes, rien n'est à sa place ordinaire. L'échelle sociale

est renversée, et les rapports qu'elle avait établis et gradués participent à ce mouvement. Les hauteurs, les dédains, les refus, retombent, de ceux qui les avaient reçus, sur ceux qui les avaient distribués; et les plus pressantes supplications montent du point qui momentanément est devenu le plus bas, vers celui qui se trouve le plus élevé, avec un long cortége de justifications, de prévenances, d'engagemens. Il fait bon voir un lord ôter son gant pour placer sa main dans la main rude et sale de son boucher, de son fermier; promettant à l'un de lui maintenir sa pratique, à l'autre de renouveler son bail; s'enquérant des intérêts de leurs familles, et mêlant la demande d'un suffrage à une protestation d'attachement. « Il « a fait déporter à Botany-Bay un malheu- « reux qui lui avait tué quelques faisans. « Il plaint le pauvre diable, accuse la sévé- « rité des lois et maudit le gibier. Il détruira « jusqu'au dernier de ses lièvres, et solli- « citera la grâce du braconnier, qui en aura « été quitte pour un voyage d'agrément et « de curiosité dans l'Australasie, et qui n'en

« appréciera que mieux le mérite d'une ré-
« forme qui s'opposera à ce qu'il le recom-
« mence. Il s'apitoie sur le sort du cultiva-
« teur qui lui donne le dixième de ses ré-
« coltes. Il sera le premier et le plus ardent
« à provoquer la suppression de la dîme,
« qui, toute à son profit qu'elle ait été et
« qu'elle soit encore, l'a toujours affligé. En
« protégeant le manufacturier dans l'emploi
« des moyens de réduire le travail de
« l'homme, il assurera de l'occupation à la
« classe indigente. Plus de taxes, et cepen-
« dant régularité complète dans le service
« public ! Liberté absolue de tout dire, de
« tout écrire, de tout faire, et accroissement
« dans l'ordre et dans la tranquillité! Ce sera
« l'âge d'or! L'Angleterre deviendra un autre
« Eldorado ! Et à quoi tient l'ouverture de
« cette ère de prospérité et de contentement
« universels? Au succès des prétentions de
« celui qui peut seul procurer tant de féli-
« cités ; d'un homme qui se dévoue pour le
« salut public, qui lui sacrifie ses goûts sim-
« ples et modestes, ses habitudes de retraite,
« son aversion pour l'éclat et le mouvement,

« son bonheur domestique, ses intérêts de « fortune, etc., etc. »

Quelques niais sont pris à ces beaux discours : ils promettent leurs suffrages. D'autres, mieux avisés, font acheter le leur, et stipulent pour la réalisation immédiate des promesses qui leur sont faites personnellement. Quant à celles qui n'ont rapport qu'à des avantages généraux, ils s'en remettent à la bonne foi du candidat. Il en est qui le refusent, et parce qu'ils ne partagent pas ses opinions, et parce qu'ils attendent plus de la bonne volonté de son concurrent, et parce qu'ils ont trouvé ailleurs des conditions meilleures.

Chaque candidat est obligé de *canevasser*, c'est-à-dire de parcourir les villes et les campagnes, s'arrêtant chez chaque électeur, même chez ceux qu'il sait lui être le plus opposés et ne pouvoir ramener, prenant toutes les mains qu'on lui présente, accueillant les observations qui lui sont faites, les directions qui lui sont données, les reprôches souvent fort durs qui lui sont adressés, s'engageant à tout ce qu'on lui demande,

s'humiliant devant toutes les arrogances; en un mot, compromettant la dignité de la position qu'il veut obtenir.

Les démarches du candidat ne pourraient, quelles que fussent son ardeur et son activité, s'étendre à tous ceux qu'il lui importe de gagner. Il choisit dans une classe consacrée à ce genre d'industrie, un entrepreneur d'élections, qui, moyennant une somme convenue, ou en comptant de *clerc à maître* avec son client, s'engage à lui procurer des suffrages. Il se pourvoit aussi d'un avocat qui, pour quelques centaines de livres sterling, doit contester, à tort ou à raison, les droits que ses antagonistes prétendent avoir à donner leurs votes, et défendre ceux que l'on ne voudrait pas reconnaître à ses amis. Lettres, voyages, repas, rien n'est négligé. Des comptes sont ouverts chez tous les maîtres de poste, chez tous les aubergistes, en sorte que les électeurs soient défrayés des dépenses qu'entraîne leur déplacement; et ils en usent largement. Les routes sont couvertes de voitures à quatre chevaux, portant des gens qui, hors ces occasions, ne

voyagent que sur l'impériale des diligences. Une table toujours servie attend les voyageurs à chaque relai; et cette bienheureuse vie dure jusqu'à leur retour chez eux.

Au milieu de ces préliminaires, on ne néglige rien pour créer une atmosphère d'opinion favorable au candidat. Les journaux consignent ses promesses, vantent ses talens, citent des fragmens de ses discours, en composent même lorsqu'il n'en a pas fait, et font remonter l'éloge jusqu'à plusieurs des générations qui l'ont précédé. On voit dans les rues de Londres des hommes portant sur le ventre et sur le dos, des écriteaux dont les caractères, de la plus grande dimension et des formes les plus propres à attirer l'attention, indiquent le nom du candidat et la ligne qu'il s'engage à suivre. Lorsque ce candidat n'est pas très connu, on ne laisse ignorer au public rien de ce qu'il doit dire ou faire. S'il a une réputation formée, on se borne à indiquer par une phrase, un mot, le but vers lequel il tendra, et on accompagne son nom d'un *N...... for ever*, lequel répond à notre *vive N......* Le papier des af-

fiches et les rubans qui les ornent, sont de la couleur adoptée par le candidat. Ses partisans se parent eux-mêmes de rubans semblables, et ils en chamarrent leurs voitures et jusqu'aux chevaux qui les traînent.

Au jour désigné, les deux partis sont en présence. Sur une place publique, un ou plusieurs hustings ou échafauds sont élevés pour recevoir les concurrens qui arrivent à cheval ou en voiture, précédés par des musiciens et suivis par leurs amis et la portion de la canaille qui s'est déclarée pour eux. Des drapeaux avec des inscriptions analogues à la circonstance, rallient cette multitude qui s'avance au milieu des applaudissemens ou des huées et des sifflets des spectateurs.

Chacun ayant pris place, le magistrat chargé de présider à l'élection, et que ne distinguent ni un costume particulier ni même un siége, car presque toujours il est debout comme les assistans; le magistrat, dis-je, ouvre la séance, et fait jurer sur l'Évangile aux candidats qu'ils n'ont employé aucune menée illicite ni aucun moyen de captation. Ce serment prêté sous les yeux

d'un public qui sait à quoi s'en tenir, ne doit pas lui donner une grande confiance dans le respect que les engagemens pris trouveront chez ceux qui les ont contractés. Alors un des amis de chaque candidat le propose dans une allocution courte, mais chaleureuse, et un autre ami appuie cette proposition. Vient ensuite le candidat qui renchérit sur les éloges qui lui ont été donnés. Son discours doit être prolixe, riche en déclamations, et prononcé avec des cris et des gestes d'énergumène.

Cette formalité se renouvelle pour chaque candidat. S'il ne se présente pas de concurrens, si l'élection ne doit pas être contestée, le magistrat prévient qu'il va procéder immédiatement à la nomination, et il invite les électeurs à lever les mains en forme d'assentiment. Si le nombre des mains levées lui paraît l'emporter sur celui des mains qui n'ont pas été agitées, il proclame le nouveau membre du parlement et dissout l'assemblée.

Ce cas est rare, et n'a guère lieu que dans les villes où la direction connue de l'opinion et les dispositions menaçantes d'une popu-

lation turbulente font redouter des violences que ne compenserait aucune chance de succès. Telles sont les élections de Westminster, de South-Wark, et en général des grandes villes manufacturières. Les honnêtes gens, même parmi les partisans des candidats, se dispensent de prendre part à ces cohues, qui ne se composent que des dernières classes d'électeurs et d'une populace toujours prête à les grossir, parce qu'elle y voit une espérance et un prétexte de troubles.

Lorsque l'élection doit être contestée, on procède à ce que l'on nomme un *poll*. Chaque électeur monte sur le husting, et inscrit ou fait inscrire son nom sur le registre ouvert pour le candidat qu'il veut porter. L'opération peut se prolonger pendant quatorze jours. Ce temps est consacré par les concurrens à l'appel de leurs amis et des individus dont les votes leur sont assurés. D'une extrémité à l'autre de l'Angleterre, des courriers sont expédiés, des agens circulent, des électeurs voyagent, sans que les énormes dépenses qui en résultent fassent hésiter

ceux qui les supportent, dans la poursuite de leur entreprise.

Chaque parti réunit ses moyens de défense et d'attaque, manœuvre avec adresse, et montre une grande habileté dans l'emploi de ses ressources. Tout est bon pour réussir : médisances, calomnies, reproches, menaces. Les hustings deviennent des tribunes d'où partent les discours les plus véhémens, les injures les plus grossières. Souvent on ne s'en tient pas là, et on en vient aux armes discourtoises. Les oranges, les pommes, les pommes-de-terre volent à la tête des antagonistes. Lorsque ces projectiles sont épuisés, on en vient aux coups de poing. Le parti le plus fort, resté maître du champ de bataille, en exclut les vaincus, termine l'élection et complète la fête par une attaque contre les maisons des chefs du parti ennemi. Pendant cette expédition, les candidats qui viennent d'être élus sont placés sur des chaises ornées de rubans à leurs couleurs, que portent une douzaine d'hommes choisis parmi les moins ivres, et sont promenés en triomphe par toute la ville. De temps en temps le cortége

s'arrête, le triomphateur fait un discours, puis on se remet en marche et on se réunit à un banquet qui se termine par des chansons en l'honneur du nouveau membre du parlement, des toasts accompagnés de harangues, et l'ivresse générale des assistans.

Cette cérémonie, connue sous le nom de *procession*, est une de celles qui flattent le plus l'amour-propre d'un Anglais. Ceux qui en ont été les héros en parlent avec complaisance, et ne laissent échapper aucune occasion d'en relater les détails les plus minutieux.

De tout cela il devrait résulter un état complet de désorganisation sociale. Il en est autrement, et la raison s'en trouve dans la prédominance du principe aristocratique au milieu même de cette effervescence démocratique. Ces élections ne sont pas faites, mais vendues par le peuple à la classe supérieure de la société, qui les achète si chèrement qu'elles ne peuvent échoir qu'aux sommités les plus intéressées au maintien de l'ordre et à la conservation des institutions. Otez des élections anglaises leur vénalité,

vous aurez des choix populaires et une démocratie pure. C'est une chose heureuse que la passion des gens riches de ce pays pour un genre de distinction qui, en échange de leur ruine, n'apporte à la plupart d'entre eux que le stérile honneur d'avoir à la chambre des communes un banc bien rembourré, sur lequel ils vont s'étaler et dormir tous les soirs, et de prononcer, pendant tout le cours de leur carrière parlementaire, deux ou trois discours ordinairement perdus au milieu du bruit des conversations; car les grandes places, les emplois lucratifs que procure l'entrée au parlement, ne sont en général réservés qu'au mérite. Ce qu'ailleurs on appelle *la considération*, est d'un faible poids dans un pays aussi peu démonstratif que l'Angleterre.

Grâce donc à l'influence que les hommes puissans par leur fortune et leur position sociale exercent sur les élections, une aristocratie forte, enracinée dans le sol, vraiment patriotique, se soutient et se lie à l'administration du pays; grâce aux sacrifices pécuniaires que ces élections entraînent,

l'accumulation des richesses dans des mains qui, sans cela, en possèderaient d'immenses, a des bornes; enfin, grâce à la combinaison de deux principes réprouvés par les théories libérales, quoique également conservateurs, la représentation nationale est basée sur la supériorité des rangs et sur celle des fortunes.

On se ferait difficilement en France une idée des dépenses énormes qu'entraînent certaines élections. Il en est qui coûtent 50,000, 80,000, jusqu'à 100,000 livres sterling (1,200,000 à 2,400,000 francs). Lorsque ces dépenses ne sont pas supportées par la famille ou les amis du candidat, il en résulte pour lui du malaise, quelquefois une ruine complète. Il se résigne alors à vivre mesquinement dans quelque coin ignoré du continent, et à voyager toute sa vie sur les bancs extérieurs des voitures publiques, pour s'être procuré le dispendieux plaisir de traiter somptueusement et de faire voyager en poste quelques centaines d'électeurs dont les voix lui ont été inutiles. Mais le corps social y gagne; il conserve sa forme et

sa vigueur; il prospère, et c'est l'essentiel.

Malheur à l'Angleterre, le jour où ses électeurs seront trop honnêtes gens pour se vendre, et où les candidats seront trop sages pour les acheter : elle touchera à une révolution. Les élémens qu'elle renferme, et qu'une faction désorganisatrice tient en réserve pour cette œuvre terrible, ne sont pas moins redoutables que ceux qui, depuis quarante années, bouleversent la France.

UN DINER A *** COLLÉGE.

C'était un jour d'élection, mais d'élection de bonne compagnie, où rien ou à peu près rien ne se vend; où il ne s'échange ni injures ni coups de poing; où il n'y a pas de vitres brisées; où tout se borne à des cabales insignifiantes et à un recensement de suffrages dont le compte est à peu près fait d'avance.

Les *fellows* [1] traitaient les électeurs qui avaient appartenu au collége. Quoique je fusse étranger, la politesse s'étendit jusqu'à moi, grâce à deux amis, l'un *Wigh*, l'autre *Tory*, entre lesquels, pendant le dîner, j'exerçai la complaisance dont je me suis fait une loi en ce qui touche les intérêts politiques de la Grande-Bretagne.

Nous fûmes reçus dans une immense salle de style gothique très pur, décorée des portraits des hommes illustres dont l'éducation avait été faite dans ce collége. Les fenêtres, ornées de très beaux vitraux peints, sont, pour la plupart, dues à la libéralité des élèves de ce même collége. Les tables ont conservé la forme de celles que l'on voit dans les réfectoires des monastères catholiques. Elles sont assez étendues pour donner aisément

[1] Les *fellows* sont des espèces de chanoines séculiers, qui, pour prix d'études plus ou moins brillantes, reçoivent des pensions de 400, de 600, et même de 1,000 liv. sterl. sur l'excédant des revenus des colléges auxquels ils appartiennent, sans autres conditions que de ne pas se marier, après sept années de recevoir les ordres, et de faire bonne chère pendant ce temps d'épreuve.



place à quatre cents convives. Nous étions environ trois cents. Le repas était tout-à-fait à l'anglaise. C'étaient des soupes fortement épicées, d'énormes pièces de viandes, des poissons magnifiques, et toutes les variétés de pudding. Le tout était arrosé par des vins d'Espagne, de Portugal et de France, et accompagné de conversations politiques. « Le repas est bon, mais il n'est pas gai, » me disait mon voisin de gauche, qui appartenait au parti vaincu. « Tout le monde est « affligé du résultat de l'élection. — Il me « semble, lui répondis-je, que la majorité « assez nombreuse qui l'emporte devrait se « réjouir. » — « Votre ami fait mauvaise « mine, disait en riant mon voisin de « droite. A la santé du roi et de nos députés; « et vive la vieille constitution et la joie! » Et il vidait son verre. Et comme chacun l'imitait, on était déjà fort animé, lorsque l'on se disposa à passer dans une salle spécialement destinée aux libations. Là, des tables en acajou, couvertes de bouteilles et de verres, attendaient les convives; et comme ces provisions, tout immenses qu'elles étaient,

n'auraient pu suffire à des estomacs d'une si merveilleuse capacité; comme d'ailleurs les circonstances du genre de celle dont il s'agit sont du petit nombre de celles où l'on rappelle dans toute leur intégrité les anciennes coutumes anglaises, des buffets se présentaient couverts de bouteilles, et à côté se tenaient des domestiques, le tire-bouchon à la main, rivalisant d'activité avec les buveurs qui rendaient leurs services utiles. On se mit à parler tous ensemble et à boire, et de propos en verres de vin, de toasts en discussions, les têtes s'échauffèrent, les cerveaux se troublèrent, les jambes fléchirent au point de rendre nécessaire, pour quelques convives, le secours des valets des auberges où ils s'étaient fait préparer des lits, et dont les maîtres ne manquent jamais, dans de telles occasions, de donner à leurs hôtes ces marques d'attention et d'intérêt.

UN MÉTING.

Après une élection, la circonstance la plus importante pour le peuple anglais est un *méting*. C'est là qu'on le voit délibérant sur les lois, blâmant les actes du ministère, tranchant sur tout, et rentrant chez lui, convaincu qu'il a fait les plus belles choses du monde, qu'il a une volonté, qu'il a pensé tout ce qu'ont dit les orateurs qu'il a enten-

dus, et que même ceux-ci n'ont eu d'inspirations que celles qu'ils tenaient de lui. Voilà ce que se persuadent les boutiquiers et la canaille de la Grande-Bretagne. Aussi, quel air d'importance ils affectent, lorsque les premiers, en habits noirs et en gants blancs, s'acheminent deux à deux et d'un pas grave au milieu de la foule des hommes des plus basses classes, qui, à peine couverts de leurs moins sales guenilles, les entourent sans ordre, et les accompagnent, en criant, vers le lieu assigné pour le *méting*. L'objet de la réunion est annoncé quelques jours d'avance par des placards en grandes lettres qui couvrent les murs, ou qui sont portés au bout d'une perche dans les rues.

La réunion a ordinairement lieu en pleine air. Dans l'endroit le plus apparent de la place, sur un échafaud préparé à cet effet, ou sur un tombereau, sont en évidence ceux qui se proposent de porter la parole. C'est de là qu'en style digne de l'auditoire, ils soûmettent leurs propositions, en les appuyant par les discours les plus exaltés, les assertions les plus fausses, et tous les genres

d'injures. « La réforme, disait un de ces « énergumènes, savez-vous ce que c'est? « Non? Je vais vous l'apprendre. C'est le « pain à un sou, la bière à deux, la viande « à quatre, le travail en abondance, les sa- « laires doublés, des vêtemens, des chaus- « sures, des habitations commodes pour les « pauvres. Plus d'impôts ruineux, de taxes, « de *policemen* (grands applaudissemens). « Non, vous n'aurez plus de ces fainéans en « habits bleus, qui vous assomment de leurs « bâtons garnis de plomb à la moindre ten- « tative de résistance! Tout le monde sera « riche, heureux, libre! Tant de biens nous « seraient acquis depuis long-temps, si l'o- « ligarchie, l'aristocratie, la chambre des « pairs, les propriétaires des bourgs pour- « ris, le clergé, les évêques surtout, ne s'é- « taient opposés à l'accomplissement des « vœux de nos amis, de ceux-là seuls qui « connaissent et défendent vos intérêts. » Le reste du discours, qui dura deux heures (les orateurs anglais, quelque part qu'ils pérorent, sont très prolixes), était dans ce sens. D'autres tribuns se succédèrent, répé-

tant les mêmes déclarations, ajoutant aux promesses, aux menaces et aux injures, jusqu'à ce qu'une pétition, rédigée d'avance, et contenant les griefs et les vœux de l'assemblée, ait été lue et adoptée par acclamation.

Dans ces réunions, les orateurs sont applaudis en raison, non de ce qu'ils disent, et qu'entendent ou comprennent bien peu de leurs auditeurs, mais de la chaleur de leur déclamation. Ils s'agitent, ils frappent des pieds, des mains ; leurs yeux semblent près de sortir de leur orbite, leur bouche écume; ils ont l'air de possédés. C'est alors que l'enthousiasme des assistans est à son comble. Les cris de *hear, hear, hear!* partent de tous côtés. Les drapeaux s'inclinent, et la pétition se signe sur des tables, sur des tonneaux, sur les genoux, sur les dos inclinés en forme de pupitres. Afin d'accélérer cette opération, des feuilles de papier sont distribuées, et lorsqu'elles sont couvertes de signatures, elles sont réunies et jointes à la pétition.

De ces dix, vingt, trente mille individus qui grossissent le *méting*, deux ou trois

cents au plus ont, soit un intérêt dans l'objet de la pétition, soit la faculté de la comprendre, soit le droit de délibérer; car, en général, les gens honorables, ce que l'on nomme la *respectabilité*, se dispensent de paraître dans ces réunions. Le reste de l'assemblée n'a pu même entendre les orateurs, dont la voix, quelque forte qu'elle soit ordinairement, est couverte par le bruit qui refoule leur éloquence vers le *forum* d'où elle part, et l'empêche même de parvenir complétement aux oreilles les plus rapprochées.

Ce tableau n'est pas chargé. Un *méting* ne réunit que les classes les plus infimes de la société, les plus inflammables, les moins susceptibles de se laisser guider par la raison, et d'apprécier une mesure dans ce qu'elle a de bon et de mauvais. Il est destiné à servir les projets d'un parti toujours turbulent, inquiet, dangereux, et à entretenir la popularité de ses chefs. Et cependant ce mode de consulter le peuple trouve encore des apologistes parmi des hommes bien intentionnés, éclairés même et judicieux sur tout autre point. Ces hommes rou-

giraient de figurer dans la foule des auditeurs, bien plus encore de paraître sur les *hustings* à côté des boute-feux qui cherchent à enflammer les passions populaires; et ils proclament la sagesse des délibérations qui partent de ce cloaque où fermente la fange de la nation! C'est une des nombreuses surprises qui sont faites au peuple anglais! C'est un de ses ridicules!

UNE PROCESSION RADICALE.

Je viens d'assister à un spectacle qui m'eût amusé, si au rire de mépris qu'il provoquait ne s'étaient mêlés de l'inquiétude et de sinistres pressentimens. C'était le peuple qui se promenait. Et quel était l'objet de sa promenade? C'était une visite qu'il voulait faire au roi, une conversation qu'il voulait

avoir avec lui sur leurs intérêts réciproques. Or, il faut savoir que par le temps qui court, dans une monarchie constitutionnelle, il y a deux souverains bien distincts. L'un est le peuple, ou le souverain réel ; l'autre est le roi ou le souverain titulaire. Le souverain réel, tout absolu qu'il se pique d'être, ne se montrait pas fier. Par un temps affreux, il marchait dans la boue. Ses habits, il est vrai, n'avaient rien qui pût faire craindre pour eux : pantalon déchiré, veste en lambeaux, casquette de peau de chat, souliers.... je ne suis pas sûr qu'il eût des souliers : bref il avait son costume de circonstance. Ainsi ajusté, il s'avançait entouré de quelques centaines d'enfans qui criaient et faisaient crier les passans. Des bannières entourées de bandes de crêpe noir le précédaient : c'était de rigueur. La chambre des pairs avait rejeté le bill de réforme ; la souveraineté était triste, de mauvaise humeur ; tout le monde devait être mécontent et grognon. C'est un caprice de la toute-puissance, qu'elle siége dans un palais sous un

dais, ou qu'elle se pavane dans la rue sous un parapluie.

Dès que le cortége approchait, les boutiques se fermaient. C"était, d'une extrémité à l'autre de Regent's street, un cliquetis de volets et d'auvens, comme celui qui se fait entendre à l'approche du nuage brun et surbaissé qui apporte la grêle. Chacun rentrait chez soi. Ceux qui ne trouvaient pas de portes qui s'ouvrissent pour eux, s'échappaient, en courant, par les rues latérales. Depuis que l'Europe s'est mise à briser ses chaînes, les habitudes de l'Asie s'y propagent : quand le souverain paraît, on tremble, on se cache. En Asie, il y va de la tête. En Europe, lorsque sa majesté est bien disposée, on en est quitte pour ce que l'on possède : elle s'entend à merveille en déménagemens. Quelques gens difficiles à contenter murmuraient : ils s'étonnaient d'une exigence à laquelle on est accoutumé à Paris, parce que depuis long-temps on y connaît la liberté et ses douceurs; mais qui surprend encore à Londres. « Alors que le roi « passe, disaient-ils, au lieu de fermer nos

« boutiques, nous nous mettons sur nos por-
« tes ; sa présence attire une foule qui entre
« dans nos magasins. Maintenant il faut bar-
« ricader nos maisons, sous peine d'avoir nos
« vitres brisées ! — Chut ! ce souverain-là
« n'est pas le roi. On peut tout dire à celui-ci ;
« l'autre est moins traitable. Croyez-moi, fai-
« tes silence et rentrez chez vous. » Et les bons bourgeois de se retirer, tout mécontens qu'ils fussent d'avoir à férier un jour qui n'était pas dans le calendrier, et de n'avoir vendu ni une aune de drap, ni une livre de chandelle.

Le souverain criant, hurlant, faisant crier, hurler les curieux qui le regardaient, s'avançait sur quatre ou cinq files ; car il faut savoir que c'est un être multiple. Un mathématicien, qui était près de moi, trouva que de la tête à la queue de sa majesté, il y avait une distance de mille deux cent vingt-un pieds, que de sa gauche à sa droite elle était de dix-neuf pieds, et qu'en accordant à chacune des fractions qui le composaient un intervalle de deux pieds et demi pour se mouvoir, il devait en résulter une division de

six mille particules de souverain. Ce calcul, que je vérifiai, me parut de la plus rigoureuse précision. Je m'empressai d'en prendre note, afin de l'opposer aux supputations tant soit peu exagérées de certains journaux qui, ne regardant jamais le souverain qu'à travers un microscope, en grandissent démesurément les proportions.

Mon calculateur ajoutait qu'en supposant que le bon plaisir du souverain qui interdisait le travail, ou la curiosité qui appelait la foule sur ses pas, rendissent oisifs un nombre décuple d'individus, et en n'évaluant qu'à dix schelings le produit moyen du travail ou de l'industrie de chacun d'eux, on réaliserait une perte réelle de trente mille livres sterling, ou sept cent vingt mille fr.; qu'il est peu de caprices de rois qui coûtent aussi cher en un jour, soit en argent, soit en contrariétés. Ce raisonnement ne manquait pas de justesse; mais il sentait le défaut de respect, voire même le blasphème. Je m'éloignai au plus vite, de peur d'en entendre davantage, et de me trouver mêlé à quelque accusation de complot.

Il y avait de tout dans la composition de cet étrange monarque : la portion dirigeante, la portion dirigée, la portion indirigible. La première donnait le mouvement, en attendant que son accélération, devenue irrésistible, la forçât à recevoir à son tour l'impulsion. La seconde suivait, sans savoir dans quel but on la faisait agir, ni dans quel lieu on la conduisait, toute ébahie, toute glorieuse de l'importance que lui donnait un ruban bleu attaché à sa boutonnière. Quant à la troisième (et c'était de beaucoup la plus nombreuse, la plus menaçante, la plus misérable et la plus criarde), elle inquiétait bien un peu les deux autres. C'était même en son honneur que les paisibles marchands fermaient leurs boutiques, n'y conservant d'autre ouverture que ce qu'il en fallait pour passer la tête, et voir ce qui adviendrait. On aurait volontiers prié cette partie du souverain de ne pas exercer ses droits ; mais elle n'était pas disposée à rester oisive ; et, bon gré mal gré, elle tenait à avoir sa part dans la représentation.

Quel était donc le but de cette procession

solennelle? rien, ou presque rien. Le souverain allait dire au roi : « Qu'il venait de s'apercevoir que la constitution avait besoin « d'être modifiée ; qu'il y avait dans l'État un « corps qui prétendait maintenir un ordre « de choses auquel, sans que l'on s'en fût « jusqu'alors douté, l'Angleterre était redevable de l'esclavage, de l'abaissement, de « la misère, de tous les maux qui, comme « chacun sait, accablent ce pauvre pays ; que « la résistance opposée par ce corps à une « réforme bien modérée, puisqu'elle devait « se borner à détruire certaines institutions « et à modifier toutes les autres, ne permettait pas de gémir plus long-temps sous sa « tyrannie ; qu'il fallait en finir, sans plus « tarder, avec lui ; que, quant à la religion, « qui avait ses exigences et ses gênes ; aux « ministres de cette religion, qui trompaient « le peuple et se faisaient richement rétribuer par lui ; aux pairs, qui s'appropriaient « le plus pur de sa substance ; aux corporations, qui possèdent des propriétés d'une « immense valeur ; aux détenteurs de ces « fortunes démesurées qui créent tant de

« prolétaires ; à la noblesse, aux priviléges, « au pouvoir, etc., etc., on verrait plus tard « à s'en occuper. »

Après cette belle harangue, le souverain salua respectueusement le roi, et sortit; non sans regarder autour de lui; non sans comparer les dorures qui décorent les appartemens de la majesté unique, avec les toiles d'araignées qui tapissent les galetas de la majesté multiple; non sans se récrier sur l'excès de richesse de l'une et sur l'extrême misère de l'autre; non sans se promettre de les fondre, de les amalgamer ensemble, de manière à en composer un tout plus également réparti; non sans former des projets, sans sentir naître des désirs, sans emporter des tentations et l'espoir d'y succomber un jour.

En se retirant, le souverain a dû se dire comme Titus : « *Diem perdidi*, j'ai perdu « ma journée; » car s'il n'avait pas fait de mal, il n'avait certainement pas fait de bien. Mais, sans doute, malgré sa journée perdue, l'empereur romain avait à dîner, et je pensais avec chagrin qu'un grand nom-

bre des fractions du souverain anglais pouvaient n'en pas avoir, attendu qu'elles n'avaient rien gagné et qu'elles n'avaient rien pu prendre.

UNE SÉANCE DU PARLEMENT.

J'avais un grand désir d'assister à une séance du parlement. Il me tardait d'établir une comparaison entre la manière dont nos voisins, que l'on nous représente comme nos maîtres en matière de gouvernement représentatif, traitent leurs affaires, et la forme que nous donnons à nos débats par-

lementaires. Un billet sans signature, mais dans lequel un membre de la chambre des communes déclarait qu'il était autorisé par le président (*the speaker*) à me faire entrer, suffit à mon admission sur les bancs placés en amphithéâtre à droite et à gauche de l'entrée.

La salle a la forme d'un carré long. Dans la partie qui fait face à la porte principale, est établi le fauteuil du président. Ce fauteuil fait une saillie assez prononcée pour qu'en arrière soient placées plusieurs rangées de banquettes. En avant est une table carrée couverte de livres, de registres, de cartons, et sur laquelle figure une énorme masse dorée. Trois secrétaires, en robes noires et en perruques grises, sont assis le dos tourné au président.

Celui-ci, enveloppé dans une espèce de simarre et affublé d'une perruque grise, dont les extrémités, se croisant sous son menton, descendent jusqu'au milieu de la poitrine, cause presque sans interruption avec des membres qui se succèdent près de lui, et paraissent lui parler avec beaucoup

de déférence. De temps en temps, et lorsque le bruit des conversations domine trop, il crie d'une voix forte : *Order! order!* puis il semble revenir à son habituelle inattention.

Les membres sont placés sur des banquettes garnies de coussins de cuir noir, qui garnissent tous les côtés d'une salle mal éclairée par quelques lustres à bougies, et que sa boiserie brune contribue à rendre plus sombre encore. Les bancs restés vacans servent de lit à des membres qui s'y étalent pour y dormir. Une galerie très saillante, en corniche, et supportée par des piliers en fer, règne dans la partie supérieure, et, dans les réunions nombreuses, supplée à l'insuffisance de la partie inférieure de la salle. C'est là que, pour une demi-couronne par tête, le public non recommandé et les rédacteurs de journaux sont admis.

En comparant l'étendue de la salle avec le nombre des membres du parlement, on se demande comment six cent quarante-six membres peuvent y trouver place.

Les députés se présentent dans le costume

le plus négligé, en redingote, en bottes, le chapeau sur la tête, un parapluie sous le bras. Ils prêtent peu d'attention à la plupart des discours. Seulement ils répètent le cri : « *hear! hear!* » (écoutez ! écoutez !) avec des intonations qui lui donnent alternativement la signification d'une approbation ou d'une improbation, selon qu'ils l'entendent prononcer par ceux de leurs amis qui ont écouté l'orateur. On cause, on s'agite, on traverse la salle dans tous les sens, sans égard pour celui qui parle ni pour ceux qui suivent la discussion. On ne sort pas de la salle sans retourner vers le président et le saluer avec respect.

Les étrangers ne manquent pas de se faire indiquer les membres les plus marquans. Par suite de cette propension qui engage à tenir compte de la résistance au pouvoir, comme si elle avait toujours son principe dans des sentimens honorables, c'est par les membres de l'opposition qu'ils commencent leurs revues. On leur désigne M. Oc..., que l'on ne devinerait pas plus sous sa perruque brune, ses formes rondes et son air

calme, que M. H..., qui siége à ses côtés, avec sa tenue décente, et une physionomie grave qui irait bien à un homme de bonne compagnie.

Après avoir fait connaissance avec les figures des personnages qui ont le plus de renommée dans chaque opinion, on dirige sa curiosité vers les ministres que ne distinguent ni un costume qui leur soit particulier, ni une autre place qu'un banc que l'usage leur assigne à la droite du président et tout près de la table. Leurs défenseurs sont groupés derrière eux.

En voyant une assemblée anglaise, on se rend aisément compte de la cause à laquelle on doit, sinon des orateurs distingués, au moins tant de parleurs qui, bien ou mal, expriment leurs idées. Cette cause se trouve dans l'habitude d'indulgence, et peut-être même dans l'inattention de l'assemblée. Cette double disposition rend les orateurs moins inquiets sur le choix de leurs expressions, et sur l'effet qu'elles produiront. Ce qui pourrait leur arriver de plus fâcheux, ce serait de ne pas être écoutés. Ils n'en

parlent, dans le commencement de leur carrière parlementaire surtout, qu'avec plus d'assurance. Peu à peu l'habitude des formes oratoires, la confiance en eux-mêmes arrivent : ils acquièrent du talent ; ils se font une réputation. Dans le cas contraire, ils restent dans leur médiocrité ; mais ils sont en état de soutenir une discussion, et ils n'ont plus à combattre, outre leurs adversaires, une timidité qui paralyserait ce qu'ils ont de moyens.

Les orateurs parlent tous d'abondance. Plusieurs ont des notes ; mais ils doivent ne les consulter que rarement, s'ils ne veulent donner lieu à des interruptions peu bienveillantes. Appuyés sur le manche de leur parapluie, ou le chapeau à la main, ou jouant avec une cravache ou une canne, la plupart cherchent peu à mette de la grace dans leur déclamation. En général ils donnent à leurs discours le ton d'une conversation soutenue. Quelques uns cependant accompagnent les leurs d'un ton et de gestes nobles et animés. Chacun parle sans quitter sa place. Seulement, lorsqu'on se propose

de prendre une part active à la discussion, on s'assied sur les bancs inférieurs les plus rapprochés du président, à qui l'on est censé adresser la parole.

On peut juger qu'en Angleterre, ainsi qu'en France, les lois perdraient beaucoup du caractère imposant qu'elles doivent avoir, si l'on se reportait aux circonstances qui se mêlent à leur confection. En France, les législateurs ont l'air d'énergumènes. Le lieu où ils se rassemblent a la forme d'un théâtre, et aux cris que l'on y entend, on croirait qu'ils vont s'égorger. En Angleterre, la salle enfumée des communes est en parfaite harmonie avec le costume négligé, et les manières plus négligées encore des députés, que les élections les plus bizarres, les plus irrationnelles, on dit même les plus vénales, y envoient. Dans un pays, on professe des principes dangereux, des doctrines subversives, dans des termes éloquens, et sans s'embarrasser des conséquences; dans l'autre, on traite les affaires avec bon sens et simplicité, et sans se laisser arrêter par des considérations d'amour-propre. De quel côté

l'intérêt public est-il mieux entendu? Je n'hésiterais pas, et les faits sont là pour justifier mon opinion, à me prononcer pour le système anglais.

CLUBS.

En Angleterre, chaque manie nationale, chaque goût endémique, sont représentés par des clubs. Ainsi il y a le *Traveller's*-club, où l'on ne peut être admis qu'en prouvant que l'on est étranger ou que l'on a parcouru cinq cents milles sur le continent; le *Beef-Steake*-club, où l'on ne mange que le mets qui donne son nom à la réunion; le *Navy-*

club, le *Mitilairy*-club, où des marins et des militaires sont seuls admis; l'*Atheneum*-club, consacré aux amateurs des sciences; le *Catch*-club [1], qui prend son nom de cer-

[1] Le récit suivant pourra fournir, sur les habitudes et les règles du *catch*-club, des renseignemens qui ne seront pas sans intérêt.

Admis à une des séances de ce club, je remarquai au milieu d'un groupe un homme grand, svelte, dont l'air et le ton indiquaient une habitude de supériorité. Il discutait d'une manière très animée sur le mérite relatif de deux compositeurs, avec un gros homme à voix grave et à manières communes. J'appris que le premier était le duc de ***, et que l'autre chantait les rôles de basse-taille au théâtre de Covent-Garden. Le dîner servi, le duc, à qui je fus présenté, me fit asseoir près de lui, et daigna m'apprendre qu'afin de remplir sans gêne, pour les membres du club, la condition qui prescrit de chanter pendant une partie de la nuit qui suit le repas, on faisait venir un certain nombre d'artistes auxquels on donnait le titre de membres honoraires, et un dîner toutes les fois qu'ils étaient appelés; que ces artistes jouissaient de tous les priviléges des membres de la réunion, et qu'un de ces priviléges étant le droit de discussion, ils en usaient à l'égard d'un grand seigneur comme ils le feraient avec un de leurs camarades de théâtre.

Le dîner, qui avait commencé à quatre heures et demie, dura environ deux heures avec le dessert, qui consistait en quelques plats de fromage et des fruits secs et verts; on mit

tains airs nationaux, à plusieurs voix et sans accompagnemens, qui se chantent pendant les repas; à Edimbourg, *Six-fecth-club*, dont chaque membre doit offrir, pour

sur la table des caisses renfermant des pupitres et des cahiers de musique. J'allais prendre un de ces cahiers, lorsque le duc m'arrêta, et me dit que la présence de ces cahiers n'était qu'une affaire de forme, et qu'il était défendu d'y toucher sous peine d'une amende.

On commença par chanter une prière, debout et avec un recueillement dont personne ne se crut dispensé. On est obligé de prendre part à ce chant ou de paraître le faire.

Lorsqu'après avoir fait le tour de la table, quatre flacons, promenés de gauche à droite et de convive à convive, sont revenus au président, on demande au premier convive le nom d'une dame pour en faire l'objet d'un toast. Ce nom, qui n'est jamais prononcé d'une manière distincte, est ordinairement celui d'une actrice ou d'une danseuse. On boit; puis les musiciens se mettent à chanter un catch ou un glee. Lorsqu'un membre demande à faire sa partie, les musiciens viennent se placer près de lui. La même cérémonie se répète autant de fois qu'il y a de convives. Or, le nombre n'étant pas moindre de trente, on peut se faire une idée du nombre des verres de vin qui sont bus, et des chansons qui sont chantées.

Cette musique est supportable pendant quelques instans; mais à la fatigue produite par sa monotonie, se joint bientôt l'inconvénient de la discordance croissante et de l'accent

condition première d'admission, une taille de six pieds anglais (environ cinq pieds six pouces de France); le *Jookey's* club et le *Grey-homid's* club, consacrés aux amateurs de chevaux et de lévriers, et une foule d'établissemens du même genre.

Chaque club a ses usages particuliers, suivant le but de son institution; mais il y a des règles qui sont générales. Telles sont le mode d'admission, le respect pour les réglemens et leur minutieuse observation, les égards réciproques des membres entre eux, la fixation du prix des objets fournis aux membres, etc., etc.

mal assuré des voix qui l'exécutent. Il faut cependant, bon gré mal gré, s'en laisser saturer depuis six heures jusqu'à neuf. Sortir plus tôt serait une grave impolitesse. Quelques amateurs plus intrépides prolongent leurs jouissances jusqu'à minuit. Ils se font alors servir des viandes grillées et fortement épicées, et des huîtres qu'ils arrosent de force vin de Madère et de Xérès; et entre deux et trois heures du matin, ils regagnent leurs maisons, les uns sur leurs jambes chancelantes, les autres dans des fiacres, dont les cochers, aux aguets de ce genre de réunion, ne manquent jamais de se tenir prêts à offrir leurs services, devenus indispensables.

En général, les clubs occupent des maisons vastes et bien distribuées. Les meubles en sont beaux et bien adaptés aux usages auxquels ils sont destinés. Des journaux en grand nombre sont étalés sur les tables. Des bibliothèques offrent une ressource précieuse. On y trouve des bains et des chambres pour faire sa toilette. Aussi voit-on des habitués qui y arrivent le matin, et y passent le reste de la journée, faisant ainsi du club leur maison, et de ses membres leur famille.

Pour la plupart des personnes qui y sont affiliées, les clubs ne sont que des espèces de *restaurans*, où l'on dîne, où on lit les journaux, et où l'on dépense en conversations oiseuses, au sommeil et au jeu, un temps dont on n'aurait pas l'emploi. On entre dans les salles le chapeau sur la tête. On s'approche d'une table pour y prendre des journaux, dont souvent on se contente de lire le titre. On en parcourt un, tout en donnant, d'un air distrait, une poignée de main à une connaissance, un coup de tête à un autre. On se laisse tomber sur un large fau-

teuil, et on y reste, sans avoir l'air de *songer à réfléchir*. On écrit quelques lettres, et lorsqu'on veut dormir à son aise, on passe dans la bibliothèque ordinairement consacrée à ce genre de jouissance.

Les salles à manger ne diffèrent de celles des restaurans de Paris que par leurs plus vastes proportions, une plus grande recherche dans les meubles, et la cuisine qui est simple, de mauvais goût et cependant très chère. Du poisson frit ou cuit à l'eau, d'énormes rôtis qui varient de demi-heure en demi-heure, et sont promenés de table en table, afin que chaque convive coupe le morceau qui lui convient, quelques ragoûts, des pudding, puis des pommes-de-terre, des choux-fleurs, des épinards sans assaisonnement et que l'on ajoute à tout ce que l'on a sur son assiette; pour dessert deux où trois variétés de fromage; pour boisson, du porter, de l'ale, de la bière et des vins de France, d'Espagne et de Portugal : voilà tout ce qui figure sur les cartes des restaurans des clubs.

Des domestiques en livrée et d'une excel-

lente tenue sont constamment disponibles. Il est expressément défendu de leur donner aucune gratification.

La dépense, nécessairement très considérable, de ces établissemens, est couverte par une somme déterminée que chaque membre paie au moment de son admission, par une somme moins élevée qu'il acquitte annuellement, et par le bénéfice fait au profit du club sur tous les objets qui s'y consomment.

Les habitudes des clubs ont nécessairement une très-grande influence sur les mœurs nationales. C'est une sorte d'initiation à la vie politique, moins par des discussions soutenues qui ne s'établissent que dans des occasions fort rares, que par des conversations où l'on traite avec calme et réflexion des affaires les plus importantes et des intérêts généraux du pays, et par la connaissance que l'on y acquiert du caractère, des talens, de la personne des hommes marquans.

Ce genre d'existence ne produit pas un effet moins sensible sur les mœurs des fem-

mes, qu'il accoutume à une vie solitaire, à l'absence presque continuelle des hommes, et qu'il force de chercher des distractions dans les soins qu'elles donnent à leur famille.

JOURNAUX.

Qui ne lit les journaux, depuis le pair des trois royaumes jusqu'au cocher de fiacre? Qui ne se laisse influencer par eux? l'homme élevé, par la peur qu'il en a; l'homme du peuple, par l'avantage d'y trouver toute faite une opinion qu'il ne saurait se former : aussi le nombre en est-il considérable. De Londres, comme du cœur, partent ces

grandes artères du corps politique. Parvenues aux divisions territoriales, elles se divisent et répandent dans des artères plus petites l'opinion qu'elles font circuler, et qui est ramenée des extrémités au centre par un mécanisme à peu près semblable à celui qui entretient le mouvement dans le cœur humain. Mais dans l'organisation de la société comme dans l'organisation des êtres vivans, les parties destinées à élaborer les principes de la vie ne fonctionnent pas toujours avec un égal succès. Souvent un sang vicié gangrène les membres où il pénètre. Plus souvent encore les fausses doctrines des journaux portent le désordre dans le corps social et amènent sa dissolution.

Long-temps les journaux anglais se sont bornés à étudier l'opinion, à parler d'après elle et à marcher à sa suite. Seulement chacun, selon la nuance d'opinion qu'il avait adoptée, donnait un ton plus prononcé à la couleur qu'il voulait faire prévaloir. A l'exemple de celle de France, la presse anglaise a sauté de l'extrémité à la tête de l'o-

pinion. Elle prétend lui tracer la ligne qu'elle doit suivre ; elle aspire à la diriger. Elle reprend, dénonce, menace les uns ; elle stimule les autres ; et bien rarement c'est au profit de l'ordre qu'elle déploie son énergie. Puissance incontrôlable, elle se met en opposition constante avec le pouvoir, sape les bases sur lesquelles il repose, et prépare sa ruine, qu'elle achèvera, lorsqu'il conviendra aux factions dont elle est la redoutable auxiliaire, d'en finir avec l'ordre social. Ce qu'elle a fait en France, elle le fera avec un peu plus de temps en Angleterre, où, de longue main, elle a tout préparé pour une aggression décisive. Elle n'a pas, au reste, le mérite de l'invention dans les moyens qu'elle emploie. S'attaquer à tout ce que les peuples étaient dans l'habitude de respecter, la religion, la monarchie, le gouvernement; et, pour arriver plus sûrement, diriger ses coups contre la personne des prêtres, des rois, des gouvernans, passer de là aux institutions fondamentales de la société, et renverser la hiérarchie des rangs, le système des fortunes, le respect pour la constitution

condition première d'admission, une taille de six pieds anglais (environ cinq pieds six pouces de France); le *Jockey's club* et le *Grey-hound's club*, consacrés aux amateurs de chevaux et de lévriers, et une foule d'établissemens du même genre.

Chaque club a ses usages particuliers, suivant le but de son institution; mais il y a des règles qui sont générales. Telles sont le mode d'admission, le respect pour les règlemens et leur minutieuse observation, les égards réciproques des membres entre eux, la fixation du prix des objets fournis aux membres, etc., etc.

mal assuré des voix qui l'exécutent. Il faut cependant, bon gré mal gré, s'en laisser saturer depuis six heures jusqu'à neuf. Sortir plus tôt serait une grande impolitesse. Quelques amateurs plus intrépides prolongent leurs jouissances jusqu'à minuit. Ils se font alors servir des viandes grillées et fortement épicées, et des huîtres qu'ils arrosent de force vin de Madère et de Xérès; et entre deux et trois heures du matin, ils regagnent leurs maisons, les uns sur leurs jambes chancelantes, les autres dans des fiacres, dont les cochers, aux aguets de ce genre de réunion, ne manquent jamais de se tenir prêts à offrir leurs services, devenus indispensables.

En général, les clubs occupent des maisons vastes et bien distribuées. Les meubles en sont beaux et bien adaptés aux usages auxquels ils sont destinés. Des journaux en grand nombre sont étalés sur les tables. Des bibliothèques offrent une ressource précieuse. On y trouve des bains et des chambres pour faire sa toilette. Aussi voit-on des habitués qui y arrivent le matin, et y passent le reste de la journée, faisant ainsi du club leur maison, et de ses membres leur famille.

Pour la plupart des personnes qui y sont affiliées, les clubs ne sont que des espèces de *restaurans*, où l'on dîne, où on lit les journaux, et où l'on dépense en conversations oiseuses, au sommeil et au jeu, un temps dont on n'aurait pas l'emploi. On entre dans les salles le chapeau sur la tête. On s'approche d'une table pour y prendre des journaux, dont souvent on se contente de lire le titre. On en parcourt un, tout en donnant, d'un air distrait, une poignée de main à une connaissance, un coup de tête à un autre. On se laisse tomber sur un large fau-

sance exacte et raisonnée de la situation politique de l'Europe, il ne faut pas en chercher dans la plupart des journaux anglais. Ces articles, fortement pensés et éloquemment écrits, qui distinguent les journaux français, à quelque opinion qu'ils appartiennent, ne se présentent presque jamais dans les feuilles anglaises. Le blâme et l'éloge affectent une expression pesante; c'est de l'injure ou de la louange sans délicatesse. Mais ce qui est le plus choquant, c'est une ignorance absolue de ce qui concerne la position, les intérêts, les événemens, les hommes des autres pays, et surtout de la France. Les jugemens portés dans les matières de ce genre sont basés, dans les journaux, sur quelques articles des feuilles d'une opinion analogue, comme, dans les salons, ils le sont sur les *Mémoires de la Contemporaine*, ou telle autre production aussi digne de confiance. Aussi ces jugemens sont-ils toujours un sujet d'étonnement pour les étrangers les plus familiarisés même avec la manière des journalistes et la crédulité des gens du monde. C'est cependant d'après des

journaux factieux ou des pamphlets méprisables, que la France est appréciée par la Grande-Bretagne.

Le jugement sévère qui vient d'être porté et qui comprend d'honorables exceptions, ne s'applique qu'aux journaux quotidiens. Sous le nom de Revues, de Magasins, d'Encyclopédies, on a ouvert au bon goût, à la saine critique, à la littérature élevée, des asiles où les écrivains les plus distingués déposent le fruit de leurs réflexions et les productions de leur génie. Nulle part on ne fait plus et mieux. Dans ce genre de publications, l'Angleterre l'emporte autant sur la France que celle-ci lui est supérieure dans la composition des journaux quotidiens. La différence du caractère chez les deux peuples donne l'explication de ce fait. Le besoin de travail et de réflexion chez nos voisins; chez nous, la vivacité, l'impression du moment, qui nous sont propres, rendent suffisamment compte des causes de la prédominance de chaque littérature dans le genre qui se rapproche le plus des dispositions des écrivains de l'une et l'autre nation.

En fait de véracité et d'impartialité, les journaux quotidiens doivent être placés au même rang dans les deux pays. L'opinion publique en fait une égale justice, et cependant elle leur est asservie à Londres comme à Paris. Tant de gens veulent parler de tout, qui, par paresse ou par incapacité, ne veulent ou ne peuvent raisonner de rien!.... Force leur est de s'arranger des raisonnemens qu'on leur présente tout préparés, et de se persuader qu'ils ne seraient pas différens s'ils les avaient faits eux-mêmes. C'est ainsi que la sottise favorise la malveillance, et entretient dans les états les élémens qui ont détruit les uns, et qui menacent les autres d'une ruine prochaine.

INSTRUCTION.

C'est une idée généralement accréditée, que la bonne direction et l'étendue de l'instruction que reçoit la jeunesse anglaise. Un examen impartial fait connaître qu'il faut beaucoup rabattre de cette prévention, ou qu'au moins on ne doit pas s'y laisser entraîner dans le sens absolu où l'on prend ordinairement le mot *instruction*.

Les Anglais sont en général froids et sentencieux : on en conclut qu'ils sont profonds et réfléchis. Il se pourrait qu'ils ne fussent ni l'un ni l'autre. Dans le cours de leur vie, trop d'habitudes disparates marchent de front dans l'emploi de leur temps, pour qu'ils puissent se livrer à des études fortes et soutenues. La première partie de leur jeunesse se passe dans des pensions et des universités ; mais sur les douze mois dont se compose l'année, trois ou quatre pour les élèves des pensions, cinq pour ceux des universités, sont dépensés en vacances qui viennent à chaque instant rompre le cours des études, distraire l'attention, et favoriser un goût de dissipation qu'entretient le régime peu sévère et mal surveillé des maisons d'éducation. Il est peu de jeunes gens appartenant à des familles riches, qui, dès leur enfance, n'aient des chevaux à leur disposition, et ne les conservent près des établissemens où leur éducation s'achève. Une partie du temps qui semblerait devoir être plus particulièrement consacrée à des études suivies, est ainsi perdue dans des exercices qui donnent à

l'esprit et au corps une sorte d'exaltation peu favorable au but que l'on se propose.

On n'a pas, comme en France, pour suppléer à l'insuffisance des moyens d'éducation première, des cours publics ouverts gratuitement à tous les âges, à toutes les positions, pour tous les genres de sciences, pour toutes les variétés de connaissance. La médecine et la législation mêmes n'ont pas d'écoles spéciales. L'étude des hautes sciences n'a lieu que par des moyens isolés, réservés à ceux qui ont la faculté d'y mettre un prix très élevé.

On doit reconnaître cependant qu'un immense avantage résulte pour la société de cet état de choses, qui empêche une foule de jeunes gens d'acquérir des connaissances qui, par l'impossibilité d'en faire l'application, deviendraient préjudiciables à beaucoup d'entre eux. C'est à un ordre d'idées contraires que l'on doit principalement attribuer la situation agitée dont souffre la France. La restauration avait cru devoir conserver dans ce pays ramené à ses anciennes limites, les institutions destinées à lui fournir les capacités

l'opinion une génération, puis une autre, en persuadant qu'à 50 ans, qu'à 40 ans même, l'aptitude aux affaires était usée. Ils ont proclamé que la jeunesse seule était propre à quelque chose que ce fût, et voilà la jeunesse qui, s'emparant de tout ce qui était à sa convenance, ou seulement même à sa portée, se précipite dans la carrière des emplois, des honneurs, de la fortune, et fait de l'intrigue comme si elle était l'âge mur.

L'exemple d'une génération n'est pas perdu par celle qui la suit. Nous voyons cette dernière marcher avec ardeur sur les traces de celle qui l'a précédée, favorisée qu'elle est par ces institutions qui donnent à son ambition les moyens de parvenir, et, en attendant, de troubler et même de détruire.

Il n'en est pas de même en Angleterre. Il faut être riche pour acquérir de la gloire : il faut l'être aussi pour se procurer du talent dans quelque partie que ce soit. L'initiation à la science des lois ou de la médecine, à la pratique des arts, ne coûte pas moins que l'admission dans les grades militaires. Aussi est-elle le partage d'un nombre d'individus

suffisant à peine aux besoins de la profession qu'ils ont adoptée. Des milliers de sujets qui, si l'Angleterre avait eu, comme la France, des institutions libérales, auraient troublé l'état faute des ressources qu'ils auraient vainement attendues de leur profession, font des habits, des maisons, des souliers, comme leurs pères et plusieurs générations de leurs aïeux en ont fait, sans même songer qu'ils auraient pu manier la lancette ou les pinceaux, ou devenir avocats, juges, qui sait! chanceliers de la Grande-Bretagne! En sont-ils plus à plaindre? Non. Ils trouvent le bonheur dans une position moins élevée, et leur pays jouit d'un calme que peut-être ils auraient interrompu et dont les avantages se réfléchissent en eux. Tout donc n'est pas à blâmer dans cette réserve apportée dans la distribution de l'éducation, par un gouvernement qui se proclame libéral, mais qui sait s'arrêter au point où l'application de ces principes présenterait des dangers ou seulement des inconvéniens.

En vain croirait-on compenser les inconvéniens de ce mode d'éducation par la pro-

longation de sa durée. En séjournant une ou deux années de plus dans les écoles, les élèves perdent un peu plus de temps; et, sans gagner du côté de l'instruction, ils contractent des habitudes et prennent des formes qui ne trouvent pas leur application dans le monde. Cependant les Anglais traitent bien un grand nombre de questions, et avec une sorte de supériorité, celles qui se rapportent aux intérêts de leur pays. La raison s'en trouve dans les habitudes qu'ils ont de s'occuper de ces questions et de les agiter souvent jusqu'à satiété dans leurs réunions particulières. Ainsi, chaque jour après le dîner, une conversation, qui se prolonge pendant des heures entières, donne les moyens de développer son opinion personnelle, et de recueillir celles des autres sur les objets qui attirent l'attention publique. On rectifie, on perfectionne ainsi ses idées; on supplée à celles que l'on n'a pas par celles qui sont communiquées, et on se fait un jargon qui souvent tient lieu d'éloquence dans les lieux publics et même dans les chambres, où l'on a le bon sens de parler sans vi-

ser à l'effet, et de se borner à exprimer ce que l'on croit devoir dire, comme on le ferait autour d'une table ou dans un salon.

Il manque quelque chose d'essentiel dans cette éducation : c'est une disposition à sortir du cercle étroit où les idées sont circonscrites, pour aller au delà en chercher de nouvelles, et surtout obtenir des renseignemens plus étendus et plus exacts que ceux que l'on possède. Il n'existe en Angleterre que deux manières de voir et de juger les choses. On adopte l'une des deux, et on la défend par les lieux communs que l'on entend ressasser; mais on ne va pas plus loin. En matière politique, on dédaigne de puiser aux sources où doivent se trouver les renseignemens les plus dignes de confiance. Il faut même que les Anglais ferment les yeux, et se rendent inaccessibles à l'évidence lorsqu'ils sont sur le continent, tant ils rapportent chez eux de notions erronées et d'idées fausses sur la situation des états, les intérêts des peuples, la valeur des hommes! tant ils se trompent gravement sur les faits les plus connus et les plus incontestables. Ils voya-

gent avec une opinion arrêtée, et la résolution de n'admettre que ce qui sera en harmonie avec elle, et de repousser tout ce qui la contrariera. Fidèles à leur plan, ils conservent leurs erreurs, à l'appui desquelles ils citent tout ce que l'esprit de parti a dit ou fait, sur leur route, pour les y confirmer. On peut dire qu'ils n'ont pas l'esprit de critique, et que leur éducation ne les prépare pas à l'acquérir. Ce reproche paraîtra sévère : il faut qu'il soit fondé, car il se trouve dans la bouche de tous les étrangers qui ont le mieux vu et apprécié l'Angleterre.

Les réunions politiques, si fréquentes, donnent et entretiennent l'habitude de l'improvisation, par les discussions qu'elles font naître, par les discours qu'elles rendent nécessaires à chaque instant, ne fût-ce que pour accompagner les toasts portés dans les repas. On peut dire que tous les usages domestiques sont une continuelle initiation aux usages politiques, et que c'est à eux que les Anglais sont redevables de leur éducation publique.

Les voyages contribuent aussi à donner

aux Anglais des connaissances variées, dont peut-être ils ne possèdent pas le fond. Ils voient tant qu'il leur reste beaucoup à conter, et que la tête de ceux qui n'auraient pas d'idées naturelles se meublerait de souvenirs. L'instruction se perfectionne donc autour des tables et dans les voitures de voyage, plus que sur les bancs des écoles. On le concevra, si l'on déduit du temps que les Anglais consacrent à l'acquisition et au perfectionnement de leur éducation, celui qu'ils perdent dans les trois ou quatre repas qui coupent leur journée; dans leurs chasses auxquelles on est étonné de voir une foule de jeunes gens, d'enfans même, qui devraient être dans les colléges; dans leurs courses de chevaux; dans leurs clubs, dans leurs interminables promenades sur les trottoirs; dans ces nombreuses réunions auxquelles ils tiennent tant à appartenir. Avec la meilleure volonté possible, avec les plus heureuses dispositions, ils ne pourraient pas porter dans des études graves la permanence d'attention, la fixité d'idées que réclament ces études.

Les arts d'agrément ne sont pas plus approfondis que les sciences positives. La peinture, la musique, ne ressemblent souvent qu'à des essais imparfaits d'une aptitude qui n'a pu se développer. L'étude qui en est faite ne donne pas même une simple disposition à établir des jugemens sains sur leurs productions, que peu de personnes savent apprécier. On jette de l'argent à la tête d'un artiste, par ostentation, sans goût, comme pour s'en débarrasser, ou acquérir la réputation et le titre de protecteur des arts. Aussi n'est-ce pas par des spécialités qu'il faut juger du mérite du système d'éducation suivi en Angleterre, parce que, comparées aux spécialités des autres pays, elles présenteraient une incontestable infériorité. Mais c'est par ses résultats généraux; c'est par l'influence que ce système exerce sur les mœurs; c'est par l'habitude d'hiérarchie et de subordination qu'il établit et qu'il entretient; c'est par la situation même de l'Angleterre, qu'il faut l'apprécier. S'il ne produit pas de savans qui bouleversent leur pays pour faire parade et trouver l'emploi de

leurs dangereuses connaissances, il forme des citoyens utiles, familiarisés avec les intérêts de leur patrie, et ne les cherchant que là où ils sont, dans la conservation de ce qui existe.

Tout bien calculé, mieux vaut un étudiant d'Oxford qu'un élève de l'École polytechnique.

BEAUX-ARTS.

Quelque prévenu que l'on soit en faveur de l'Angleterre, on est forcé de reconnaître son infériorité en matière de beaux-arts, à l'égard des nations mêmes les moins favorisées. La perfection dans ce genre exige une disposition de tact, une direction particulière de goût, une soumission aux convenances, ou, si l'on veut, aux règles conve-

nues, que ne comportent ni l'éducation, ni l'indépendance de jugement des Anglais. S'ils observent la nature, s'ils la surprennent et en rendent l'expression; c'est dans ce qu'elle a de littéral; d'où il résulte de l'ignoble. Jamais ils ne tentent de l'interpréter, pour lui donner plus de noblesse et d'élégance, pour la dégager des incidens qui la dégradent sans la rendre plus vraie. Le goût national favorise et encourage cette paresse d'imagination qui détourne les artistes de ce qui pourrait et devrait être, pour s'en tenir à ce qui est. Les seuls efforts qu'ils fassent pour sortir de leurs habitudes sont consacrés à exagérer les défauts des objets qu'ils veulent rendre. Aussi, au lieu de s'élever, leur imagination tombe de toute sa hauteur et de tout son poids; et elle produit, en dessin, la caricature; au théâtre, du tragique outré ou du burlesque; du bruit en musique; et Buckingham-Housse ou le pavillon de Brighton en architecture.

PEINTURE.

Et comment en serait-il autrement? Pour redresser le talent des artistes, il faudrait un *bon goût public* qui n'existe pas en Angleterre. Peu de personnes se connaissent en objets d'art. On achète un tableau par ton ou par caprice. Les prétendus connaisseurs, l'acquéreur lui-même, ne l'apprécient qu'en raison du prix qu'il a coûté; et ce prix n'est ordinairement déterminé que par une couleur bien noire et qui ne laisse presque rien distinguer; par le nom du peintre auquel on l'attribue; par les cabinets d'où on le suppose sorti, s'il est ancien; et, s'il est moderne, par l'empâtement des couleurs, leur saillie même sur la toile, l'incorrection du trait que l'on appelle de la liberté, la bizarrerie de la composition que l'on décore du nom d'originalité, et surtout par sa nationalité. Un tableau chèrement acheté se classe parmi les plus beaux, quels que soient d'ailleurs ses défauts. Le *cicerone* qui le fait voir nomme l'auteur. On lui répond par une

exclamation admirative. Il dit la somme qu'il a coûté. On examine de plus près. On se place sous tous les angles de lumière, on s'éloigne, on s'approche, on ferme un œil, on pose devant l'autre sa main fermée en forme de lunette; et après un quart d'heure d'extase silencieuse et de recueillement, on se retire en s'écriant: *Sublime! prodigieux!* et en évitant une analyse qui justifierait difficilement l'éloge de convention attaché à certaines productions.

Pour obtenir l'assentiment des connaisseurs anglais, il faut se rapprocher de la charge, même dans les sujets qui la comportent le moins. La pureté des formes est considérée comme de l'affectation, la correction du dessin comme de la raideur, la finesse du coloris comme un obstacle à l'effet. Sans doute, la vérité de la couleur ne trouve pas grâce davantage aux yeux de ces juges difficiles; car elle manque dans la plupart des tableaux.

C'est dans les expositions de peinture que l'on peut apprécier l'exactitude de ces observations. Sur un millier de tableaux qui

couvrent les murailles de plusieurs pièces vastes et convenablement éclairées, on compte six ou sept cents portraits de tous genres dont les poses et les ajustemens révèlent une grande prétention à la singularité, soit chez les peintres, soit chez les personnes qui se font peindre. La ressemblance, plus sentie qu'exacte, n'est guère due qu'à une évidente exagération des traits, des tics même de ceux qui ont posé.

Des tableaux d'histoire, dans la composition desquels on admet, comme devant se rapprocher davantage de la vérité, les détails les plus minutieux et les épisodes les moins nobles; des scènes de la vie domestique, quelques paysages sur lesquels on a appliqué des sujets de chasse ou de courses, des allégories, des combats de mer ou de terre, complètent la collection effrontément exposée à l'engouement convenu d'avance, plus qu'au jugement impartial du public. Les Anglais, si c'est un parti pris chez eux de considérer comme vrai, comme achevé, comme sublime, le talent de leurs peintres, devraient interdire l'entrée de leurs

musées aux étrangers. Ils éviteraient à leurs artistes le dédain des connaisseurs de tous les pays, et à eux le reproche de se laisser aveugler par une prévention qui nuit à leur jugement, si parfait en beaucoup d'autres matières.

De rares mais d'honorables exceptions doivent cependant être faites. Le connaisseur trouve à placer son admiration. Ses yeux peuvent s'arrêter avec complaisance sur des tableaux qui révèlent un grand talent de composition, de dessin et de coloris : espèces de protestations d'artistes qui ont le courage de résister à l'entraînement du mauvais goût, et de se placer en quelque sorte comme des jalons sur la route qui conduit à ce qui est vraiment beau et bon.

Il est un genre dans lequel les peintres anglais ont un succès mérité : c'est l'aquarelle. Serait-ce parce que ce genre ne comporte pas un haut degré de perfection, et que moins cultivé ailleurs, on a peu de moyens d'établir des comparaisons ? Serait-ce parce que ces défauts ont de l'analogie avec ceux que l'on reproche avec raison à la manière

anglaise, tels qu'un coloris heurté, du vague dans les détails, de l'incorrection dans le dessin? On ne saurait le dire; mais la distance est bien moindre entre ce genre de composition en Angleterre, et celui des contrées où les arts sont le plus en honneur, qu'elle ne l'est dans la peinture à l'huile.

GRAVURES.

Il y a tant à blâmer en Angleterre, en fait de beaux-arts, que c'est une bonne fortune d'avoir une occasion d'accorder un éloge complet à l'une de leurs branches les plus importantes. La gravure en taille-douce, surtout dans ce genre connu sous le nom de manière anglaise, peut rivaliser avec ce que les autres nations ont produit de plus parfait, et prétendre même à une supériorité marquée sur l'ensemble de leurs productions. Ce travail, tout de patience et d'adresse manuelle, convient aux habitudes nationales. Il reçoit de nombreux et puissans encouragemens, par les facilités que des entreprises d'un ordre secondaire, mais d'un

succès assuré, donnent aux artistes pour concilier leurs intérêts avec leur gloire. Le burin qui fouille le cuivre d'une grande composition, se repose en traçant sur une planche de petite dimension les figures d'un paysage destiné à orner un *keepsake*, ou celles des *illustrations* d'une édition d'un auteur en vogue. Par leur grâce, par leur fini, par le goût qui s'y fait remarquer, ces délicieuses productions ont un débit certain. Commandées à l'avance et chèrement payées, elles donnent à l'artiste les moyens d'attendre sans inquiétude, pour le présent, le prix, toujours éloigné, réservé à un long et pénible travail; et si elles ne font pas sa réputation, elles contribuent à son aisance, et lui permettent d'apporter plus de soins dans l'achèvement des chefs-d'œuvre qui doivent recommander son nom à son siècle et à la postérité.

La gravure sur pierres fines a également atteint une perfection qui n'est peut-être pas assez remarquée, parce qu'elle ne s'exerce guère que sur des objets de peu de valeur et d'un usage habituel. Mais si, au lieu de se

borner à creuser des armoiries sur des cachets, elle s'élevait au genre historique, elle se placerait au rang de ce que l'antiquité nous a légué de plus parfait et de plus admiré.

SCULPTURE.

Encouragée par les nombreux monumens où elle trouve place, renfermée d'ailleurs dans des conditions plus positives que la peinture, la sculpture est cultivée avec assez de succès en Angleterre. Si la critique peut faire une part assez large à l'agencement vicieux de plusieurs de ses productions, elle doit se montrer plus indulgente sur l'expression des têtes, sur la vérité des poses, sur la hardiesse avec laquelle le costume national a été employé, et la noblesse qui lui a été donnée, en dépit du peu de développement des draperies. Westminster, Saint-Paul, Trinity-College à Cambridge, la chapelle royale à Windsor, offrent de grandes, de vastes, de sublimes compositions. La sculpture antique n'a rien laissé de plus

profondément pensé que la satue de *Newton* à Cambridge, par Roubillac. Elle ne désavouerait pas les tombeaux du duc d'Argyle et de mistriss Nightingall, du même artiste, à Westminster. Ceux de Nelson, de Chatam, et plusieurs monumens du même genre à Saint-Paul; l'admirable mausolée de la princesse Charlotte, à Windsor, sont des ouvrages du mérite le plus incontestable, et dont s'honoreraient les pays qui ont les prétentions les mieux fondées à la supériorité dans les arts.

Le bronze est ou paraît être moins favorable que le marbre au talent des statuaires anglais. Les places publiques sont meublées plutôt qu'ornées de statues d'un mérite fort ordinaire, dont quelques unes même sont d'un ridicule achevé. L'aspect en est en peu de temps rendu désagréable par la couche de poussière noire qu'y dépose la fumée du charbon, et sous laquelle tous les détails disparaissent. A l'oblitération des creux, à la couleur, on prendrait pour de la fonte de fer le bronze qui a servi au fondeur; et le jugement qui ne peut s'arrêter que sur l'effet gé-

néral de monumens presque toujours sans proportion avec l'étendue des places où ils sont exposés, se prononce rarement dans un sens favorable à l'artiste.

ARCHITECTURE.

Dans la classification du degré d'imperfection où les beaux-arts sont abaissés en Angleterre, l'architecture doit être reléguée bien au dessous encore de la peinture. Elle est presque ravalée à une routine qui consiste à entasser des briques les unes sur les autres, tout en y laissant çà et là, sans ordre, sans symétrie, des ouvertures destinées à devenir des portes et des fenêtres. Si la maison est trop petite, on en construit une autre à côté, sans s'embarrasser de raccorder la décoration des deux édifices. On n'hésite pas à placer du plein sur du vide, une poutre sur un cintre, une fenêtre étroite à côté d'une large porte, une cheminée à l'angle d'un bâtiment. Veut-on des ornemens, on ne sait trouver que des colonnes, on ne s'inquiète ni de leurs proportions, ni de leurs

supports. Leur hauteur est déterminée par l'élévation de l'édifice. On les pose sur une corniche, sur un balcon, comme on les placerait dessous, on ne cherche pas davantage à les motiver. On les emploie indifférement à l'ornement d'une boutique, d'un palais, d'un *cottage*.

L'architecture anglaise ne sait pas même imiter. Témoin l'arc de triomphe de *Green-Park*, et celui du palais destiné à devenir l'habitation royale, espèce de tour de force et de défi de mauvais goût. On est tenté de demander où les Anglais sont allés prendre leur église de Saint-Paul, quand on voit tout ce qu'ils ont entassé de ridicule autour de ce chef-d'œuvre.

La distribution des maisons est en rapport avec la pauvreté de leur décoration extérieure ; le système est absolument le même pour la demeure du lord et celle de l'artisan : la différence n'existe que dans les proportions. L'architecte n'est pour rien dans l'ornement ; il n'a plus rien à faire lorsqu'il a livré un carré de murailles si peu solide que le passage d'une voiture produit une crépi-

tation générale, et que dans ce carré il a pratiqué horizontalement et perpendiculairement des séparations qui forment des planchers et des refends, et un escalier raide et étroit qui sert à la communication des trois étages dont se composent ces mesquines habitations.

Pour se mettre à la hauteur du bon goût de l'architecte, un tapissier couvre de papier ordinairement à fond rouge les murailles unies qui lui sont livrées. Il place des meubles de la même couleur dans deux ou trois salons, des lits à pilastres dans les chambres, des tapis partout; et voilà une maison prête à recevoir ses habitans. Quant à des glaces, elles sont rares et de petite dimension. Pour des pendules, eût-on la volonté d'en avoir, on ne saurait où les placer dans des appartemens sans consoles, et dont les cheminées, élevées de quatre ou cinq pieds, n'ont pas de tablettes.

Au lieu d'être composées de deux battans, les croisées sont formées de panneaux à coulisses glissant l'un sur l'autre, et coupés dans le sens de la hauteur à quatre pieds du

sol. Il en résulte l'impossibilité de passer la tête pour voir à l'extérieur, et la nécessité de se courber d'une manière fort incommode lorsque l'on veut parvenir sur l'étroit balcon qui accompagne chaque ouverture.

En parcourant les nombreuses agglomérations d'habitations qui, depuis un demi-siècle, ont surgi autour de la capitale, sur le bord de la mer, et partout où l'on a eu un prétexte pour bâtir, et en examinant le mode de construction employé, on reconnaîtra que si les Anglais s'entendent à élever des villes, ils ne savent pas bâtir une maison. La cause s'en trouve dans une grande abondance de capitaux et dans une extrême pénurie de goût.

La propension qui entraîne les Anglais vers les choses bizarres, les a portés à adopter avec une sorte de passion l'architecture gothique. Ils l'emploient dans la construction des châteaux et même d'habitations de moindre importance; mais ils ne savent pas la dégager de ses nombreuses imperfections. Ainsi, ils conservent aux escaliers leurs dimensions rétrécies et leurs marches élevées,

aux corridors leur obscurité et leur défaut de largeur, aux façades leur irrégularité, à la distribution tous les genres d'incommodités dont s'arrangeaient les habitudes peu délicates du douzième siècle. Comme objets de perspective, ces constructions sont d'un effet piquant; mais une maison étant destinée à être habitée plus encore qu'à être vue du dehors, la raison conseille d'adopter un système de construction qui se prête aux besoins et aux exigences de la civilisation actuelle.

Les architectes anglais ne réussissent pas davantage dans la construction des palais que dans celle des habitations de moindre importance. Londres, Brighton, diverses parties des trois royaumes, offrent des preuves à l'appui du jugement qui vient d'être porté.

Il est un genre cependant dans lequel il serait injuste de refuser aux architectes un talent très distingué : c'est celui qui s'applique aux édifices religieux. Bien loin après Saint-Paul, un des chefs-d'œuvre de l'art, mais sur un rang encore fort honorable, on

doit placer une foule d'églises modernes; les unes de style grec, les autres de style gothique (ces dernières surtout), qui feraient honneur à une nation plus avancée dans les arts que ne l'est la nation anglaise. Élégance et justesse de proportions, exécution soignée, appropriation complète à l'usage auquel les édifices sont destinés, choix de position : tout est réuni. Sur les places de Londres, comme dans les sites pittoresques du Sussex, ou au milieu des beaux arbres de l'Yorkshire, le voyageur s'arrête avec complaisance devant de nobles édifices qu'il s'étonne de rencontrer dans un pays si mal partagé d'ailleurs sous le rapport architectural, et se demande si ce sont les mêmes artistes qui ont construit et ces édifices et les maisons qui les entourent, et si l'on n'a pas eu recours à des étrangers pour élever des temples à la Divinité.

Quoique les constructions anglaises soient bizarres, dépourvues de goût, affranchies des règles et des plus simples combinaisons de l'art, elles produisent cependant un assez grand effet à l'œil qui les juge sur leur en-

semble. Cet effet est dû principalement à l'heureuse idée de coordonner un certain nombre d'habitations de manière à en composer un vaste bâtiment dont l'architecture symétrique offre l'apparence d'un palais; à la position des édifices, et au défaut d'une régularité absolue dans les alignemens, qui permet de placer les constructions imposantes en saillie sur celles de moindre importance qui les accompagnent. Il en résulte un aspect monumental qui étonne, et qui ferait quelque surprise à l'admiration, si le raisonnement ne venait au secours de la raison, et ne rendait aux choses leur valeur réelle.

MUSIQUE.

L'art de la musique est, comme celui de la peinture, apprécié par la dépense qu'il entraîne, beaucoup plus que par les jouissances réelles qu'il procure. Cultivé avec peu de succès par les Anglais, il n'est guère exercé chez eux que par des étrangers, d'autant plus chèrement rétribués qu'ils doivent trou-

ver dans l'argent qu'ils gagnent, outre le salaire de leur talent, la compensation du peu d'égards qu'il inspire.

Si les gosiers anglais sont ingrats, les oreilles sont peu exigeantes : les unes sont faites pour les autres; et si, ce qui n'arrive jamais, les sons d'une voix aigre frappaient distinctivement le tympan d'un auditoire attentif, ils ne l'affecteraient pas d'une manière trop désagréable. Mais, par une habitude dont on ne se rend pas compte, et qui ne peut avoir de motif que dans le peu de plaisir que cause une musique trop souvent faite à la vérité pour ôter le goût de ce genre de jouissance, on n'écoute pas; et un concert n'est qu'un bruit d'instrumens qui se mêle à un bruit de conversations, rendu plus assourdissant par la nécessité où sont les causeurs de faire prévaloir leur voix sur celle des chanteurs.

Lorsque ce charivari a duré le temps convenu, on y met un terme en congédiant les artistes, après les avoir bien payés.

Si la musique faite par des artistes rencontre un tel accueil, on peut penser que

les amateurs sont peu encouragés à pousser bien loin ce genre de talent. Ils le bornent à l'exécution bien froide de quelques morceaux de harpe ou de piano qu'accompagne ordinairement une flûte, ou au chant de quelques romances. Les étrangers seuls prêtent une attention polie. Quant aux Anglais, ils agissent à l'égard des amateurs comme envers les artistes : ils continuent leurs conversations.

Les compositions anglaises sont heureusement fort rares, et n'ont aucun caractère de nationalité. Musique et musiciens, jusqu'aux contredanses et aux orchestres qui les jouent, jusqu'aux airs que répètent les orgues de Barbarie et aux malheureux qui tournent les manivelles de ces instrumens, tout, à Londres, se tire du continent. Franchement, c'est ce que l'on peut faire de mieux.

THÉATRE.

Pour en finir avec les beaux-arts, il reste à examiner l'état du théâtre. Le goût, ou le

sentiment qui en tient lieu, et qui imprime une direction toute particulière aux talens; ce sentiment, dis-je, quoiqu'il exerce son influence sur l'art théâtral, n'agit pas cependant sur lui d'une manière aussi fâcheuse que sur les autres branches des beaux-arts. L'Angleterre possède en assez grand nombre des comédiens, surtout des tragédiens distingués. La déclamation n'est pas, comme en France, assujétie à un système; elle est basée sur l'observation de la nature, telle que l'acteur la conçoit, et elle laisserait peu à désirer, si elle ne s'abaissait souvent à des détails trop minutieux. La tournure des hommes, celle surtout des femmes, manquent de naturel. Leur démarche est maladroite et embarrassée; leur geste est sans souplesse et sans grâce. Les acteurs se placent avec difficulté, se croisent avec gaucherie. Rien chez eux n'indique l'étude, l'idée seulement des mœurs et des manières de la bonne société. Par compensation à ces défauts, il disent juste, et rencontrent souvent l'expression de physionomie et l'intonation convenables. Médiocres dans la haute comé-

die et dans la comédie légère, ils ont de la supériorité dans la tragédie, qui s'accommode d'une déclamation très marquée, et dans le bas comique, qui permet de descendre jusqu'à la charge et à la caricature.

Fort riche en auteurs tragiques du premier ordre, moins bien partagée en auteurs comiques du genre élevé, l'Angleterre emprunte à la France la plupart des sujets des petites comédies qui se jouent sur ses théâtres. Ces pièces perdent beaucoup de leur mérite dans la mutilation qu'il leur faut subir pour être accommodées au goût anglais, et sous le rapport de la traduction, et par la manière dont elles sont jouées. Elles manquent de ce mérite de vérité locale qu'elles avaient à Paris et qu'elles ne peuvent conserver à Londres.

C'est surtout dans les opéras dont on emprunte et le poème et la musique de nos auteurs français, que la différence se fait péniblement sentir. Un vandale, incapable d'apprécier une intention musicale, promène sa plume sur une partition de Rossini, de Boyeldieu, d'Auber, retranche des mor-

ceaux entiers, et ce qui est pire, des parties de morceaux ; et quand il a réduit un morceau à la proportion qui lui convient, il le livre à d'autres vandales qui, chanteurs et orchestre, l'exécutent de la manière la plus barbare, devant un public toujours satisfait, pourvu que, s'occupant moins du mérite que de l'étendue, on lui fournisse l'emploi de son temps depuis sept heures jusqu'à minuit ou une heure.

Il existe à Londres un Opéra anglais, mais tellement mauvais, qu'il se fait faire justice par un public peu difficile cependant à contenter. Relégué sur un petit théâtre, et pendant la saison qui éloigne de la capitale la portion la plus distinguée de la société, il ne sert qu'à l'amusement d'une classe peu délicate en matière de beaux-arts, et il disparaît dès que la réouverture des grands théâtres offre de plus nobles objets de distraction.

Un théâtre français attire un concours soutenu de spectateurs pendant quatre ou cinq mois de chaque année. Son répertoire est alimenté par celui des théâtres à vaude-

villes de Paris, qui lui fournissent aussi quelques uns de leurs acteurs les plus marquans, dont la présence fait supporter la médiocrité de la troupe ordinaire.

L'Opéra, ou le théâtre du roi, présente une réunion presque exclusive d'artistes étrangers : Italiens pour le chant, Français pour la danse, les acteurs sont en général choisis parmi les sujets les plus distingués. C'est un genre d'importation sur lequel la douane de la Grande-Bretagne ne s'est pas avisée d'établir de prohibition. La mode, plus que le goût de la musique, attire la foule à ce théâtre, et le prix élevé des places ne permet pas à tout ce qui se pique d'appartenir aux hautes classes de la société, de se dispenser d'y paraître. L'Opéra est le plus fréquenté des théâtres de Londres, non parce qu'il est le meilleur, mais parce qu'il est le plus cher.

Les grands théâtres de la capitale se recommandent par leur étendue et leur aspect intérieur plus que par leur architecture et leur distribution. On reproche aux loges leur trop grande profondeur ; aux corridors

et aux dégagemens, leur défaut d'espace; aux escaliers, leur raideur et leur manque de développement. Les décorations, qui varient presque à chaque scène, sont d'un très bel effet, quoique généralement elles ne produisent pas le prestige de celles de notre Opéra. Les costumes sont riches, mais peu exacts et trop chargés d'oripeaux. L'abus des feux d'artifice pour éclairer ce qu'en terme de métier on appelle *les tableaux*, a le double inconvénient d'accoutumer l'œil à une lumière qui n'est pas dans la nature, et de répandre dans la salle une odeur et une fumée qui se maintiennent pendant toute la représentation.

Avec des proportions relatives, les petits théâtres ont le genre de mérite et les défauts que l'on observe dans les grands. On y joue le mélodrame, le vaudeville et des pièces d'un comique trivial. Plusieurs possèdent de fort bons acteurs, et sont en possession d'attirer cette classe de spectateurs à qui il faut de l'exagération dans les larmes comme dans le rire.

Que conclure de cet examen peu flatté,

mais exact, des beaux-arts en Angleterre, sinon qu'ils y sont des plantes exotiques, que le luxe national, la fantaisie, l'amour-propre, la dépense même qu'ils entraînent, engagent à cultiver, mais que jusqu'à présent il a été impossible d'acclimater? Enfans de l'imagination, ils ne peuvent prospérer dans un pays où ce principe de création, où cette condition d'existence manque du ressort qui lui est nécessaire pour produire ce qui est vrai, grand et beau. L'Angleterre paraît donc condamnée à rester tributaire de l'Italie et de la France pour les beaux-arts. Ce qu'elle a à regretter de ce côté est trop amplement compensé sous d'autres rapports, pour qu'elle ait à s'en affliger, et que l'on craigne de le lui dire.

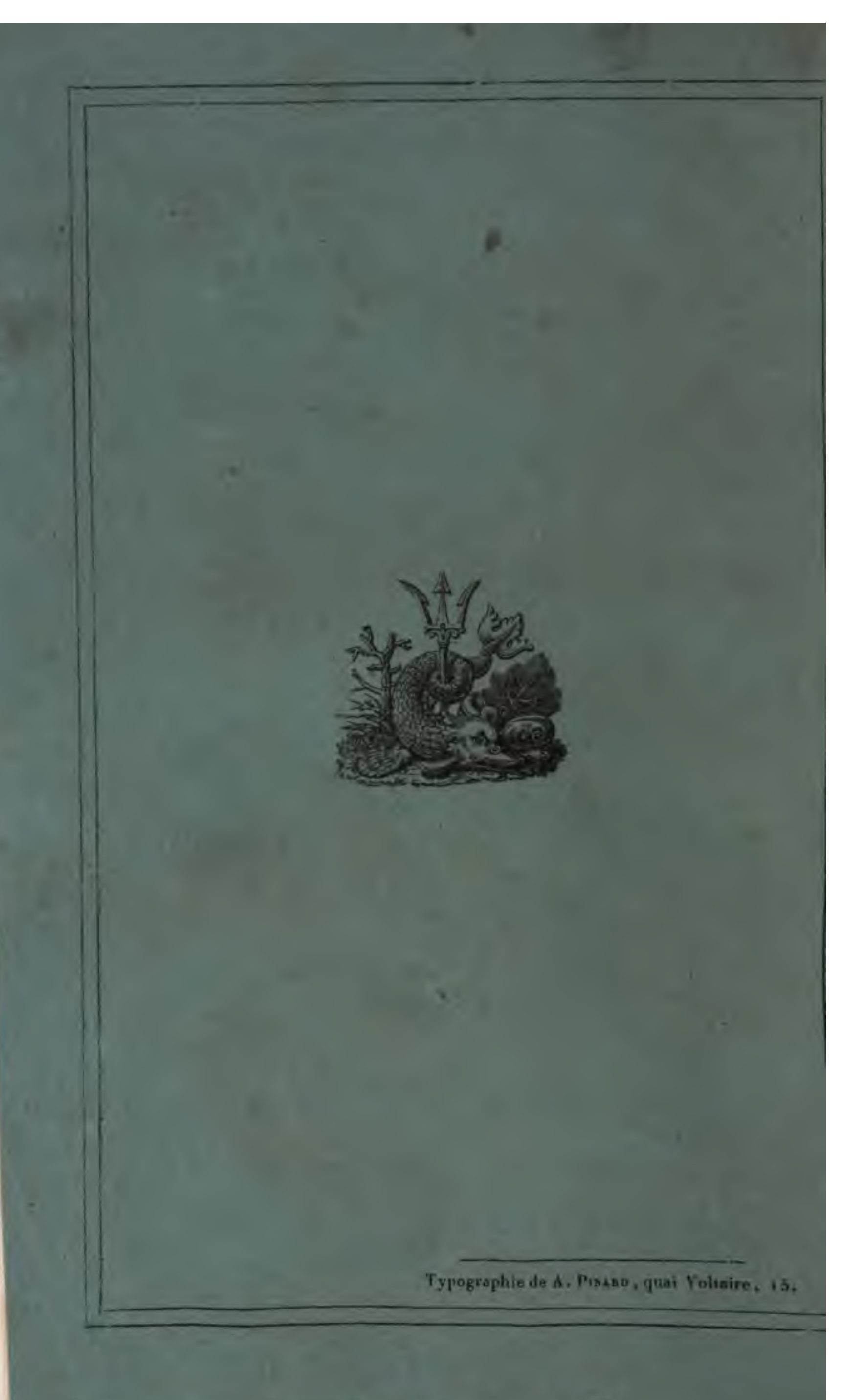
FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

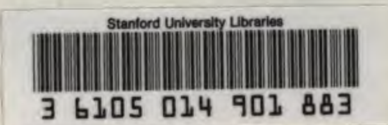
DU TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE A. PINARD, QUAI VOLTAIRE, 15.



Typographie de A. Pinard, quai Voltaire, 15.



DATE DUE			

